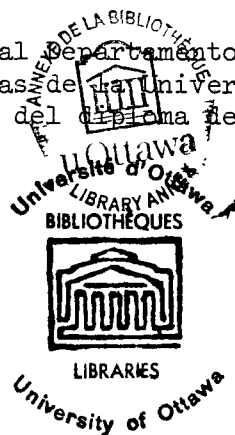


MARIA APARECIDA DE ALMEIDA

FONOLOGIA HISTORICA DEL PAPIAMENTO

Tesis presentada al Departamento de Lingüística y
de Lenguas Modernas de la Universidad de Ottawa
para la obtención del diploma de Maestría de Artes
en Lingüística



O T T A W A
1972

© Maria Aparecida De Almeida, 1972.

UMI Number: EC55870

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI Microform EC55870
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

La investigación que condujo a esta tesis formaba parte de un proyecto más amplio de investigación de la gramática histórica del papiamento, dirigido por el Prof. José Pedro Rona con la codirección del Prof. Louis G. Kelly, y auspiciado por el Consejo de las Humanidades (Conseil des Arts) del Canadá, que lo financió conjuntamente con la Universidad de Ottawa.

Résumé

Dans cette thèse nous avons passé en revue le système phonologique du papiamentu dans son état synchronique actuel. Nous avons donc essayé d'étudier les étymologies de mots du papiamentu qui figurent dans notre corpus pour en déduire quels sont les phonèmes espagnols, portugais, hollandais, anglais, africains qui se conservent, quels sont ceux qui disparaissent et lesquels se modifient.

Nous avons également utilisé le même procédé déductif pour la distribution des phonèmes, d'abord par rapport à leur position dans la syllabe et le mot, puis par rapport à leur entourage phonique proprement dit, ensuite quant à leur incorporation en diphtongues, ou groupes consonantiques, de même que leur dépendance des phonèmes précédents et subséquents.

Comme résultat de cette étude nous avons trouvé une série de changements qui se sont produits à l'intérieur du papiamentu, changements qui affectent les mots de toute origine.

Ces processus se manifestent tantôt sous forme de changements réguliers, tantôt sous forme de variantes qui, en certains cas, subsistent jusqu'aujourd'hui, tandis que dans d'autres leurs effets ne subsistent que sous la forme de mots qui forment un des termes de la variante et d'autres mots qui correspondent au deuxième terme.

La première conclusion générale que nous pouvons donc tirer, c'est que l'évolution du papiamentu a été et reste sujette à de nombreuses "vacillations" *phénomène que, du point de vue théorique,

*Voir p. 60

nous devons considérer normal dans une langue qui est le produit d'un mélange.

En second lieu, il nous paraît aussi normal que les changements aussi bien que les vacillations se trouvent dans un état extrêmement instable, étant donné que l'instrumentalisation de cette langue est très récente. On trouve de nombreux néologismes tirés du hollandais et de l'espagnol vénézuélien qui modifient considérablement, et à chaque moment, l'inventaire et la distribution des phonèmes du papiamentu. Même de nos jours nous constatons qu'il existe un nombre considérable de doublets, sous la forme de coexistence de mots qui suivent les règles d'évolution interne, avec d'autres qui ne les suivent pas. Evidemment, la vie des doublets est presque toujours très courte en toute langue sauf qu'il se produit une diversification sémantique qui contribue à la conservation des deux formes (par exemple l'espagnol lindo ne signifie pas la même chose que l'espagnol límpido; en espagnol sudaméricain hierro est la matière et fierro désigne un morceau de ce métal).

Etant donné la brève survivance des doublets sémantiquement non différenciés, il existe deux possibilités:

1) soit que le néologisme ait disparu, et dans ce cas nous ne pouvons tout simplement pas détecter son existence dans un passé même assez récent;

2) soit que ce soit le mot ancien qui ait disparu, et, dans ce cas nous constatons une exception apparente à une règle d'évolution interne, sans qu'il soit nécessaire que le mot en question soit

un néologisme évident de par son signifié.

Ce dernier phénomène explique alors pourquoi on constate tant d'exceptions aux règles d'évolution dans le corps de cette thèse. Nous répétons ici ce que nous avons dit dans l'introduction, qu'en ce sens, malgré ces nombreuses exceptions, il est indispensable d'accepter les règles, sinon on ne pourrait expliquer les mots où on peut constater les changements;

3) dans tout notre corpus nous n'avons trouvé qu'une douzaine de mots indubitablement portugais. Mais cela ne veut pas dire que nous avons démontré en aucune façon que le papiamento ne vient pas du portugais. Notre conclusion n'est pas vraiment celle-là: c'est plutôt celle à laquelle arrivait Rona (1971a), c'est-à-dire que les mots et les formes du papiamento que les spécialistes avaient coutume d'attribuer au portugais, ne sont pas indubitablement portugais. Pour cette raison, en toute honnêteté scientifique, nous devons dire bien nettement que la majeure partie de ces mêmes mots ne sont pas non plus indubitablement espagnols. La lecture de la présente thèse permettra au spécialiste de constater qu'il y a beaucoup plus d'éléments indubitablement espagnols qu'indubitablement portugais; nonobstant, autant ceux-ci que ceux-là sont incomparablement peu nombreux par rapport aux éléments qui peuvent être espagnols aussi bien que portugais. Notre véritable conclusion est, qu'en ce sens, ce n'est pas l'étymologie qui va nous révéler l'origine du papiamento, mais la connaissance de facteurs historiques, vu que l'étymologie ne nous conduit qu'à des ambiguïtés et à des conclusions douteuses. A ce

propos, nous sommes d'avis que ceux qui se sont occupés auparavant de ce problème, bien qu'ils aient été de grands savants (ou peut-être est-ce justement à cause de cela), se sont trompés en voulant appliquer au papiamento des méthodes et des raisonnements qui avaient produit d'excellents résultats en d'autres domaines.

4) bien que cette thèse ait pour objet la phonologie historique du papiamento et non l'histoire de cette langue, nous comprenons bien que les deux sujets ne peuvent être séparés, à cause surtout de ce que nous venons de dire dans le paragraphe antérieur. En ce sens, nous devons dire que les faits de phonologie historique tout autant que les faits purement historiques prouvent l'existence d'une continuité sans faille entre l'espagnol antérieur à la conquête hollandaise et le papiamento actuel.

A partir de la documentation disponible nous voyons d'une façon très nette, grâce aux faits de phonologie historique, que l'espagnol n'a jamais disparu de Curaçao et d'Aruba.

A la lumière des faits historiques nous observons que les "portuguismes" indubitables pourraient aussi s'appliquer par la présence d'un adstrat; par contre, les hispanismes indubitables aussi peu nombreux qu'ils soient, seraient inexplicables si l'espagnol était disparu de ces îles entre 1634 et 1810.

En d'autres termes, pendant le premier siècle et demi de l'occupation hollandaise, on a vu affluer des éléments de l'adstrat portugais qu'apportaient les esclaves et les Sépharades; mais pendant la même époque, il n'existait aucune voie par laquelle pouvaient

pénétrer des éléments espagnols qui ne se soient déjà trouvés dans le papiamento dès l'origine.

INDICE

I. Ojeada histórica de los estudios sobre el origen y evolución del papiamento	4
II. Sistema fonológico del papiamento moderno	30
III. Evolución del sistema vocálico	50
IV. Evolución del sistema consonántico	120
V. Grupos consonánticos	156
VI. Cambios esporádicos	181
Anexo	195
Bibliografía	196

CAPITULO I

OJEADA HISTORICA DE LOS ESTUDIOS SOBRE
EL ORIGEN Y EVOLUCION DEL PAPIAMENTO

El papiamento es la lengua criolla de las Antillas Holandesas.

El carácter criollo del papiamento nunca fue puesto en duda por los estudiosos de la materia. Todos admiten, tácita o explícitamente, que se trata de una lengua criolla, aunque nadie fundamenta esa opinión. La llamamos aquí "lengua criolla" - a pesar de que este concepto no ha sido hasta ahora objeto de una definición coherente y de general aceptación (v. Rona 1971b)-, puesto que presenta muchas características de evolución histórica, de estructura y de vocabulario que ocurren también en la mayoría de las otras lenguas que comunmente se denominan "criollas". Por consiguiente, no creemos que sea necesario en este momento discutir aquí las definiciones propuestas para esta categoría de lenguas. Lo que sí discutiremos es si la base europea es española o portuguesa. El hecho es que la historia lingüística del papiamento constituyó y aún sigue constituyendo un tema de muchas discusiones.

Al considerar el medio histórico y social en que se formó y se desarrolló el papiamento, las opiniones de los lingüistas varían tanto desde el punto de vista de la visión de conjunto, como en los detalles. Las definiciones que se pueden encontrar en las enciclopedias ilustran este fenómeno. He aquí algunas de estas definiciones enumeradas por Van Wijk (1958): "holandés chapurreado por los indígenas de las Indias Occidentales", "español

corrompido", "negro español", "una jerga a base principalmente de un castellano simplificado", "a mixture of Dutch, Spanish, English, French, Portuguese, African and Indian", "un idioma compuesto principalmente de elementos castellanos y holandeses".

La más antigua definición del papiamento data de 1704 y es del Padre Alexius Schnabel quien lo identifica como una forma chapurreada del español.

Jesurum que vivía en Curaçao no sabía cuál era la base del papiamento pues en 1897 afirmaba que era o el portugués o el español con muchas palabras holandesas. Van Ginneken en 1913 dice que el papiamento es el español con influencias criollas.

A.A. Fokker (1914) lo llama español bastardo.

Rodolfo Lenz (1928, p. 194) considera que se ha formado sobre la base del criollo negro-portugués traído por los esclavos. Estas dos opiniones abiertamente contradictorias resumen, como ya habíamos dejado entrever, el principal punto de discusión sobre el tema.

La esencia de estas discusiones es que no tenemos datos fehacientes. Debemos partir del principio de que el tráfico de esclavos constituye una sola unidad, algo así como las corporaciones supra-nacionales de nuestros días. Este hecho surge con meridiana claridad de todo lo que encontramos en la documentación contemporánea y resulta difícil comprender cómo los estudiosos no se dan cuenta de esta circunstancia y siguen pensando en términos de tráfico portugués, tráfico español, tráfico francés, etc. Ni el punto de embarque de los esclavos, ni el punto de desembarque, ni la naciona-

lidad del buque pueden considerarse como base concreta de una diferenciación. La verdad es que buques de cualquier nacionalidad cargaban esclavos en cualquier puerto, y los desembarcaban en cualquier puerto americano, colonia de cualquier nación europea. Como ejemplo de lo que estamos afirmando, daremos a continuación algunas estadísticas tomadas del libro de Studer (1958) y referentes a los esclavos desembarcados en Montevideo y Buenos Aires entre 1742 y 1806. Teóricamente podrían hacerse dos suposiciones: ya sea que los buques negreros fueron todos portugueses (puesto que se dice por ahí que los portugueses monopolizaban el tráfico de esclavos y este es un punto muy importante en las argumentaciones sobre "el proto-criollo afro-portugués"), o bien todos españoles por tratarse de una colonia española. La verdad sin embargo, es completamente diferente. De los datos aportados por Studer surgen los siguientes datos acerca de la nacionalidad de los barcos: portugueses 123; españoles 87; ingleses 24; franceses 7; norteamericanos 35; hamburgueses 2. Total 278. Porcentajes: portugueses 44%; españoles 32%; ingleses 9%; norteamericanos 12%; franceses 2%; hamburgueses 1%.

Si bien hay 12% más de portugueses que de españoles, la diferencia no es tan grande como para justificar la afirmación de que los portugueses tenían un monopolio o que eran "los portugueses" los que se ocupaban del tráfico de esclavos. Aun si supusiéramos que cada barco transportaba exclusivamente esclavos procedentes de las posesiones africanas del mismo país al cual el

barco pertenecía, la diferencia no justificaría la suposición de una preponderante proporción de esclavos de origen afro-portugués. Pero esto no era así: tampoco existió esa uniformidad.

Tomemos como ejemplo el caso de un navío de pabellón portugués que llegó a Buenos Aires el 13 de abril de 1704 trayendo negros procedentes de Cabinda (colonia portuguesa) transportados por el buque inglés "Coventry" y otros procedentes de la presa del barco francés "L'Aigle" y todo esto fue desembarcado en una colonia española.

En resumen, podemos decir que hay una mezcla continua de las naciones europeas en cuanto a puertos de embarque, barcos y puertos de destino. Este, por lo tanto, no es un criterio válido para discutir la base europea de las lenguas criollas o de una lengua criolla. Agreguemos a esto que, en todo caso, es un criterio extra-lingüístico. Entendámonos bien: lo que hemos tratado de probar en las líneas que anteceden no es que no hubiera muchos esclavos procedentes de las factorías portuguesas de Africa, o que éstos no constituyeran una mayoría, sino que no está probado que fuera así, y no está probado porque los argumentos que se aducen son en general falsos o bien falaces por inatingencia.

Otro criterio que se suele usar es el de la existencia de un pidgin portugués que habrían usado para comunicarse entre ellos los esclavos procedentes de diversas tribus con lenguas muy diferentes entre ellos. Más adelante volveremos a este problema, pero desde ya podemos decir que los supuestos documentos testimo-

niales que se suele aducir tienen un valor probatorio muy dudoso y podrían interpretarse de muy diversas maneras. Además, están en contradicción con otros documentos contemporáneos que parecerían afirmar todo lo contrario.

Volveremos por lo tanto a nuestra visión que es la de un flujo supra-nacional del tráfico de esclavos. En esta perspectiva, examinaremos algunos de los documentos.

Veamos Cartagena de las Indias, situada en la misma zona caribe que Curaçao. Fue el principal centro distribuidor de esclavos en el continente sur-americano en el siglo 17, cuando tanto Cartagena como Curaçao formaban parte del Imperio español.

La historia lingüística de los esclavos que arribaban al Nuevo Reino de Granada, nos puede dar algunas indicaciones, aunque está muy parcialmente documentada. Las primeras referencias de interés lingüístico se encuentran en los trabajos del misionero jesuita Alonso de Sandoval (apud Lewis 1970, p.22): "Angel Valtierra in his introduction to the recent edition of Sandoval's work (Bogotá, 1956), cites a letter from the annals of the Society of Jesus, dated 1611. In this letter, the fathers listed as a major obstacle to their mission, 'the variety of languages within each slave cargo that arrives, which quite often is so great, that father (Sandoval) spends two or three days in search of an interpreter'. Prosiguiendo, Lewis llama la atención a la descripción que hace el Padre Sandoval de los negros 'the castes and

nations of negroes which we have recounted from the island of Cape Verde down to the Kingdom of Angola, which are those ordinarily bartered, and their distinguishing traits" y la mención complementaria que nos parece importante: "the mutual intelligibility of certain tribes though these spoke different languages". Los negros de Cabo Verde fueron objeto de referencias especiales: los clasificó el Padre Sandoval en tres grupos principales, citados por Lewis (Lewis, 1970, p. 23):

- i) 'bozales' who are born and grew up on the African mainland;
- ii) 'ladinos-bozales' who grew up on Cape Verde Island, also called "criollos" and who speak Portuguese;
- iii) 'naturales' who are born and grew up on the island.

Sabemos también que Sandoval (apud Lewis) "stresses the importance of the island of San Tomé as a slave depot rather than a point of provenance, and speaks critically of 'a very corrupted and complicated form of Portuguese, which they call the "lengua" of San Tomé, used by the slaves to communicate among themselves. The existence of this 'lengua' is explained by Sandoval as resulting from contact which slaves had with the "barbarous tribes of the interior" during their stay at the depot before being shipped to the New World".

Nótese que Sandoval aquí no habla de su propia experiencia, sino que supone que los esclavos aprendieron portugués o un pidgin durante su estancia en los depósitos. Sin embargo, toda esta teoría de las

largas estadías en los depósitos se ve bastante contradicha por fuentes de testigos oculares que cita Antoine Maduro (1969).

"Hay constancia de que algunos barcos pasaban seis meses intentando llenar sus bodegas con negros, desplazándose de un puerto a otro de la calurosa costa africana, con su cargamento vivo desfalleciente entre las cubiertas o en la bodega. Cuando por fin la nave estaba llena zarpaba para vender sus mercancías vivientes en algún mercado propicio del otro lado del Atlántico".

Posteriormente, citado por el mismo Lewis (1970, p. 24), Sandoval declara: "so we now understand and speak with all types of negroes and nations by means of our corrupted Spanish language as commonly used by all the negroes..." Todos esos datos llevaron a la siguiente observación de Lewis: "The linguistic picture presented by Sandoval's references seems interestingly clear cut. African slaves arrived on the Spanish American mainland speaking African languages. One may also conclude from the widespread use of some form of Portuguese on the West African coast that some Africans came to Cartagena and other New World ports speaking a form of Portuguese. Implicit in Sandoval's statement is the fact that they were soon using a 'corrupted' form of Spanish" as was commonly spoken by negroes. "There is no question of Spaniards having themselves simplified the Spanish language. The assumption made and maintained here is that newly arrived slaves learnt the "corrupted" form of speech from other slaves."

La mención de la 'lengua' de Sao Tomé, esa "corrompida y

complicada" forma de portugués y la consecuente habilidad de los misioneros para hablar con los negros esclavos en una forma "corrompida" de español, lleva a Lewis a la creencia de la noción de un protocriollo portugués como fue postulado por la escuela monogenética, es decir, un pidgin comercial o "lingua franca" en la costa del Oeste Africano que sirvió como una fuente relexicalizable común para las lenguas criollas del Viejo y Nuevo Mundos. Más adelante expone:

"One is easily tempted to conclude that the "corrupted Spanish language as commonly used by all the negroes" in Cartagena, is in fact a Spanish relexified form of the Portuguese 'lengua' introduced by the slaves. But even so, we are still left with the problem of determining the genesis and nature of the Portuguese 'lengua'. If it was a form of speech developed by Africans in the language contact situation, and if it shows transfers, both positive and negative, from the native African language in the learning of the foreign language (Portuguese), it seems that its development should be considered in the general framework of the emergence of contact languages (including English, Romance languages, etc.), and that within this general framework its special characteristics (diversity of the native language, inadequate learning conditions, reluctance to be assimilated, etc.) should be clarified. In view of the fact that the majority of slaves arriving in the New World seemed to be speakers uniquely of African languages, one would also have to consider whether the emergence of the palenquero speech form should not be located in the New World, with the

Portuguese "lengua" serving only as a type of adstratum input".

Nosotros no nos sentimos tan tentados como Lewis a creer que 'el español corrompido' fuera un producto relexicalizado del "portugués corrompido". Veremos que hay demasiados autores contemporáneos que afirman que los esclavos no podían entenderse entre ellos. Nuevamente debemos darle al testimonio de Sandoval el valor probatorio que tiene y nada más. De este testimonio resulta claro que al menos un grupo de esclavos procedente del Cabo Verde o de Sao Tomé conocía una forma del portugués. Nada más que esto. Las preguntas que haríamos nosotros serían las siguientes:

- 1) ¿Serían todos los esclavos de Sao Tomé los que conocían esta lengua?
- 2) ¿Cuál sería la proporción de los negros de São Tomé en el total de esclavos?
- 3) ¿Aprenderían los demás esclavos esta 'lengua' o bien tratarían de aprender el castellano?
- 4) ¿No sería justamente al revés, o sea que, los que hablaban portugués lo abandonaban para aprender el español junto con los demás esclavos?

Es fácil de ver que ninguna de esas preguntas tiene contestación en el testimonio de Sandoval y por lo tanto la interpretación de Lewis nos parece un poco precipitada, salvo en su párrafo final sobre el "portugués corrompido" como adstrato.

Muy bien nos podemos imaginar que los esclavos que llegaban desde São Tomé y conocían el "portugués corrompido" serían

los primeros en aprender el español o al menos los que más fácilmente lo aprenderían. Esto explicaría la existencia de unos pocos - sumamente pocos - elementos portugueses en las lenguas criollas del área¹, mientras que si la inferencia de Lewis fuera cierta, la parte portuguesa de la estructura básica debería ser mucho mayor. En efecto 'relexificación' significa que la estructura básica continúa siendo portuguesa, y éste no es el caso.

Creemos que las consideraciones de Lewis pueden aplicarse a los esclavos venidos a Curaçao, aunque no sabemos con precisión su lugar de proveniencia, es decir, si propiamente de Cabo Verde, Angola, etc. Lo que sí sabemos es que había una gran diversidad de tribus.

Antes de proseguir con lo que constituye el quid de la cuestión, hagamos un poco de historia. Veamos cuál era el contexto histórico y social específico en que se formó el papiamento.

Seis son las islas que forman la colonia holandesa: Curaçao (de 550 km²) es la principal. La capital se denomina Willemstad. La isla está situada a 75 km de distancia de la costa norte de Venezuela. Aruba y Bonaire le siguen en importancia, respectivamente de 265 km² y 335 km². San Martín, Saba y San Eustaquio son las tres "islas chicas". En estas últimas, geográficamente muy lejanas de las otras, no se habla el papiamento.

1. Rona - 1971a - ha mostrado que la mayoría de los elementos usualmente considerados como portugués eran en realidad españoles o africanos.

Curaçao fue descubierto en 1499 por Alonso de Ojeda, pero solo fue incorporado al imperio de las Indias españolas en 1527. Las islas de Sotavento, de las que forma parte, contaban con un pequeño grupo de españoles (32 según algunas fuentes) y una población indígena más considerable (1415) cuando ocurrió la invasión holandesa. Estos indios se expresaban oralmente en buen castellano. Según Lenz (1928, pg. 194), desde 1648 comienza la introducción de los esclavos negros. Sin embargo, este dato se refiere solamente al comienzo del tráfico hecho por los holandeses, y, si bien nadie ha documentado qué sucedía en la época española, la lectura de Alvarez Nazario (1961, pgs. 34-41) nos hace creer que ya había cierta cantidad de esclavos antes de la invasión holandesa. A mediados del siglo XVII llegan no pocos judíos provenientes del Brasil. Durante las guerras napoleónicas, las islas fueron brevemente ocupadas por varias potencias sucesivamente, pero finalmente continuaron en manos de los holandeses.

Los orígenes del papiamento y su evolución

Lenz (1928, p. 194) afirma: como ya hemos visto, que el papiamento se ha formado en Curaçao a partir de 1648, sobre la base del lenguaje criollo negro-portugués que traían los negros esclavos desde los barracones de la costa africana. Contribuyó a su formación en primer lugar el español hablado en las islas y

la costa de Venezuela, y en segundo lugar el holandés hablado por los dueños políticos de la región.

Van Wijk (1958) apóyase en la autoridad de Lenz y con él comparte la idea de haber sido el portugués criollo la base del papiamento. Al aportar otras tantas particularidades históricas se hace adepto convicto de la llamada teoría del protocriollo afro-portugués ya mencionada y que resumida en un par de palabras es lo siguiente: los portugueses habrían sido durante varios siglos los monopolizadores del tráfico de esclavos en las costas del oeste africano. Esa circunstancia los llevó al uso continuado de su lengua en todas esas costas e islas donde operaban, de lo que habrá resultado la creación de un lenguaje híbrido (en parte portugués) costeño, del cual se derivarán todas las lenguas criollas. Aplicada al caso particular del papiamento esa teoría le confiere derechos de filiación portuguesa, como se infiere de las afirmaciones de Van Wijk (1958) que originaron una serie de objeciones de Maduro. Cotejemos las declaraciones de uno y otro; Van Wijk escribe:

"Con el cambio de dueño desapareció el castellano de Curazao. Pues, como ya hemos dicho, la población autóctona fue expulsada casi totalmente con la guarnición española a raíz de la conquista de los holandeses. Los que quedaron habían de ser bien pronto superados ampliamente en número por los esclavos negros, traídos de las colonias portuguesas de la costa occidental de Africa, donde desde mediados de siglo XV se hablaba una especie de portugués internacionalizado. Este litoral debe de haber albergado

gran número de negros, nacidos allá, donde permanecían a veces mucho tiempo hasta ser vendidos a los negreros europeos".

Considera Maduro (1969):

"Tá un error pensa ku na henter e costa africana, fo' i e riw Senegal na noord te e haf di Angola na zuid (6436 Kilometer), caminda tábata haci negoshi di catibu, e africanunan tábata papia un portugués kibrá. Tá evidente ku tá esnan ku tábata dedicanan na e negoshi éi, sea como bendedó, sea como cumpradó, tábata haci uso dje portugués corumpí éi pa comerciá. E "mercancia" mes no tabatin necesidat di sá ningún lenga straño. E tábata 'ei pa nan bende i no pa siña lenga ni pa combersá. Ku tin be catibunan tábata keda na costa hopi tempu promé ku nan a cumpranan tampoco no ta parce mashá convincente, pasobra historia ta munstra ku hopi be t'e barcunan mester a pasa di un lugá na otro pa por a haña suficiente "carga".

Nos parece conveniente hacer aquí una intercalación para exponer el pensamiento de José Pedro Rona (1971a) que apunta la falacia de esa presunta comunicación en afro-portugués que mantuvieron los esclavos:

"Si tratamos de imaginar las relaciones entre los esclavistas y los esclavos, no vemos ninguna necesidad de suponer que haya habido comunicación lingüística apreciable entre ellos. Por supuesto, tal comunicación era necesaria una vez que el esclavo se encontraba en poder del comprador y realizaba sus tareas, pero esto no justificaría la suposición de un proto-criollo. Mientras los esclavos se hallaban

en Africa, a punto de ser embarcados, o bien cuando se hallaban a bordo, no imaginamos sino una esporádica comunicación entre los esclavistas y los capataces o tratantes y esto podría - tal vez - explicar un pidgin, pero de ningún modo un proto-criollo. Por lo demás, frente a las muchas fuentes documentales que indudablemente prueban que el portugués era conocido en el Occidente de Africa, tenemos muchas otras que afirman que los esclavos que llegaban a América no podían entenderse entre ellos en ninguna lengua".

Más adelante escribe Van Wijk (1958): "al fundar Pedro Stuyvesant en 1647 un centro de comercio negrero en la isla de Curazao, que a más de proveer a las colonias españolas de esclavos hizo de esta isla un centro de la trata de negros de las Indias Occidentales, la evolución del negro-portugués, traído de Africa por los esclavos, originó allá el papiamento".

De nuevo Maduro (1969) saca a relucir datos que le proporcionan fuentes de testigos oculares que prueban lo infundado de esa afirmación, citando a no pocos autores que se expresan en este sentido:

"Den su buki Historia de la Esclavitud Negra en Puerto Rico (1493-1890) Dr. Luis M. Díaz Soler ta skirbí:

"De modo que al iniciarse la introducción en Puerto Rico de elemento africano, los negros no se entendían entre ellos, porque hablaban distintos dialectos². Estas dificultades

2. Subrayados en Maduro.

lingüísticas provocaron en el esclavo el deseo de aprender la lengua castellana la cual vino a ser el vehículo de expresión común a todos los elementos constituyentes de la sociedad colonial".

Na página 3 di su buki Philologie Creole, Port-au-Prince, 1937, Jules Faine ta skirbi:

"... et qu'ensuite, ces individus, recrutés sur de vastes régions d'Afrique, dispersés dans tous les sens à leur arrivée en Amérique et parlant une multitude de dialectes divers³, étaient le plus souvent incapables de se comprendre entre eux".

Finalmente, Frederic G. Cassidy, Jamaica Talk, p. 17:

"One must also ask, what of the survival of the African languages once transplanted? The situation was largely against their survival. The slaves of different tribes, often traditional enemies, were indiscriminately mixed together on the plantations. As Leslie wrote in 1739:

"The slaves are brought from several places in Guiney, which are different from another in language and consequently, they can't converse freely; or, if they could, they hate one another so mortally, that some of them would rather die by the hands of the English than join with other Africans in an attempt to shake off their Yoke. I Leslie a skirbi eséi na año 1739. E ta un testigu ocular!"

Fiel a su tendencia portuguesista, Van Wijk (1958), 1) va aun más lejos y trae a colación otras posibles fuentes de elementos portugueses en el papiamentu. Dice por ejemplo así:

"Nos sentiríamos inclinados a pensar que este chapurreo de los negros no tardaría en sufrir la influencia del holandés, lengua oficial de aquellos territorios. Lejos de ello, hasta finales del siglo XIX la lengua de uso corriente en las Antillas fue mo-

3. Subrayados en Maduro.

dificada sólo en grado muy reducido por el neerlandés, si exceptuamos el vocabulario que como complemento indispensable tomó el papiamento de aquél. Este fenómeno tiene su explicación en el hecho de que los holandeses nunca se han preocupado de difundir su propia lengua, esforzándose al contrario, por hacerse con la de los pueblos sometidos. Así es que en el siglo XVII los capitanes de la flota de la Compañía de las Indias Occidentales estaban bastante familiarizados con el portugués por razón de su frecuente paso por el Africa Occidental y el Brasil. Del mismo modo las autoridades militares y civiles de Curaçao fueron durante la primera época entrenadas en las factorías brasileñas de la Compañía y si aprendían una lengua extranjera, ésta había de ser naturalmente el portugués¹."

Tal argumento, convengamos, contribuye a justificar aun más la presencia de elementos portugueses en el papiamento, pero, como ya hemos señalado, debilita a la teoría que sostiene la base afro-portuguesa, porque da una explicación alternativa de estos elementos.

Prosigue Van Wijk:

"Como había dicho al principio, a raíz de la conquista de Curazao por los holandeses el español queda eliminado. Esto implica que el papiamento se ha producido sin intervención del castellano a base del afro-portugués importado en Curazao".

Detengámonos aquí por un momento. Lo que acabamos de citar de Van Wijk es una afirmación muy compleja que constituye

1. El subrayado es nuestro.

una conjunción lógica; por lo tanto sólo es verdadera si ambas partes son verdaderas: si el español ha verdaderamente desaparecido de Curaçao, Aruba y Bonaire y si un afro-portugués fue verdaderamente importado. De lo que antecede, ya hemos visto que no podemos considerar como probado que sea verdadera la importación de un afro-portugués. Esto solo bastaría para afirmar que toda la conjunción no es probadamente verdadera. Sin embargo, deseamos agregar que tampoco es probadamente verdadera la otra parte de la conjunción, o sea la eliminación del español.

El mismo Van Wijk (1958) afirma la continuada existencia del español en el siguiente pasaje:

"ya vimos que el español desapareció de la escena curazoleña, cuando los holandeses tras apoderarse de la isla expulsaron las reducidas fuerzas españolas en ella destacadas. Después de una ausencia de muchos años reapareció el castellano en Curazao, esta vez con carácter definitivo y traído por los misioneros procedentes de las colonias españolas que a fines del siglo XVII predicaron al principio a escondidas, la fe católica entre la población de color. De Aruba sabemos que ya en 1669 había indios de habla española que habían recibido el bautismo católico y eran visitados regularmente por sacerdotes del litoral venezolano. Es muy bien posible que en esta isla, en la que los holandeses dejaron siempre en libertad a los indios caribes y en la que apenas si se introdujeron esclavos, el español nunca haya dejado de practicarse."

Razonemos un poco esos hechos: los holandeses entraron a

Curaçao en 1634. Consideremos como fines del siglo alrededor de 1690, lo que equivale a 56 años de diferencia entre la fecha de la invasión y su establecimiento. Son 56 años de diferencia, pero en primer lugar, ¿cómo sabemos que esos sacerdotes recién a fines del 17 empezaron a ir a Curaçao? Si iban a escondidas al principio, entonces no sabemos cuándo empezaron a ir, de manera que lo más probable es que siempre hayan ido. Si en 1669 ya iban a Aruba, lo que está documentado, eso parecería indicar que también iban a Curaçao; 2º) ¿por qué la Iglesia mandaba sacerdotes españoles si se hablaba afro-portugués? ¿por falta de curas que hablaran portugués? En definitiva, deberíamos sospechar que la isla de Curaçao no quedó sin indios, sino que, cuando se fueron los españoles, los indios se quedaron, si no todos, por lo menos muchos; 3º) Dado el elevado número de indios que había en Curaçao (1436) nos permitimos poner en duda la veracidad de la afirmación que todos ellos fueron trasladados a Venezuela. Nos preguntamos en efecto si un grupo tan numeroso de indios estaría dispuesto a abandonar sus tierras así de golpe; si los españoles tenían suficiente fuerza para obligarlos; si se disponía de un número suficiente de barcos para efectuar el traslado y sobre todo si los holandeses que acababan de conquistar la isla, iban a permitir la entrada de una flotilla española de esa magnitud a la rada de Willemstad; 4º) queda además el hecho de que los de por sí dudosos testimonios referentes a la partida de los indios se relacionan solamente con la isla de Curaçao, pero no hablan nada ni de Aruba

ni de Bonaire. Por lo contrario, el mismo Van Wijk aclara que de Aruba nunca ha desaparecido el español (p. 176, cf), de manera que la afirmación del mismo Van Wijk de que el papiamento se formó sin intervención del castellano presupondría dos papiamentos, uno con castellano en Aruba y otro sin él en Curaçao, lo cual no corresponde a la realidad; o bien un solo papiamento, formado exclusivamente en Curaçao, y entonces uno se preguntaría qué se hablaba entre tanto en Aruba y en Bonaire y qué se hicieron esas formas del español. Queda naturalmente la posibilidad de suponer que realmente había dos papiamentos, pero que éstos se mezclaron ulteriormente. Esto sería muy hipotético, y aun así nos preguntaríamos por qué el hipotético papiamento sin español de Curaçao puede considerarse más papiamento que el hipotético papiamento con español de Aruba y de Bonaire.

Las consideraciones tejidas por otros estudiosos como Whinnom, Valkhoff, Germán de Granda, Navarro Tomás y Zamora Vicente, que proponen o defienden la teoría del proto-criollo afro-portugués no difieren substancialmente. Zamora Vicente, por ejemplo, que por un lado tiene el feliz acierto de afirmar: "como apéndice al estudio del español americano debe citarse la única lengua criolla de todo el antiguo territorio del Imperio hispánico: el papiamento de las Antillas holandesas (Curaçao, Bonaire y Aruba)", cae por otro lado en el mismo concepto teórico proto-criollista más adelante: "el papiamento tiene en su base el criollo negro-portugués que traían los esclavos negros de Africa".

La atención de los estudiosos se polariza pues actualmente en esas dos direcciones: teoría portuguesa y teoría hispanizante. El padre M.D. Latour y el ministro protestante A.J.C. Krafft aportan sus argumentos a favor de una filiación española de la lengua criolla de las islas de Sotavento. Robert Hall (1969, p. 17), a propósito del criollo papiamentu, así se expresa: "It is often stated that Papiamentu is an outgrowth of an earlier Pidgin Portuguese, but all of its regular phonetic and morphological correspondences point rather to a Spanish origin". Otro que no se dejó convencer por los argumento de Lenz y los ha desvirtuado cabalmente ha sido Antoine J. Maduro (1967), quien apunta en detalle sus contradicciones y se pone en contra de las hipótesis portuguesistas en lo que concierne a la etimología de las palabras. Sin embargo, la visión hispanista que tiene Maduro carece de sistematicidad, y así lo ve Van Wijk (1958) cuando le critica el haber incurrido en el error de concebir el papiamentu como un cocktail de palabras oriundas de todos los dialectos antiguos y modernos del español y no como la forma de un español bien definido que hubiera llegado a esas islas, si tal fuera el caso.

Como se ve, las discusiones se vienen sucediendo desde hace tiempo y cuando la cuestión parece lejos de solucionarse, Rona (1970) lanza las bases de una bien montada teoría hispanizante que contribuirá grandemente para la búsqueda de una solución más científicamente estricta. Nos referimos a su artículo leído

en el primer simposio sobre papiamento realizado en agosto de 1970. Rona presenta una serie de argumentos, todos dignos de especial atención. Retoma las consideraciones históricas y lingüísticas aducidas por los proto-criollistas y afro-portuguesistas y en detalle los va comentando en sus puntos discutibles y suposiciones apriorísticas, ofreciendo a la vez nuevos caminos de enfoque. Propone nuevos conceptos teóricos y metodológicos, para concluir:

"Nuestra opinión es que nunca ha existido tal proto-criollo, que el papiamento no se origina en ningún portugués traído por los esclavos desde el Africa Occidental, sino que es descendiente directo del español empleado aquí durante el dominio hispánico, y que indios y africanos han continuado, sin interrupción hasta hoy, la antigua tradición lingüística española, aun a pesar de la ocupación holandesa y de alguna esporádica y puramente léxica influencia de los judíos portugueses. O sea que el papiamento es una lengua que es otra forma de la española, del mismo modo que el español es simplemente una forma del latín, y es diferente del italiano que es también una forma del latín, sin que tenga nada que ver el hecho de que el español tenga italianismos y el italiano hispanismos".

Hasta ahora nos hemos referido al problema del origen del papiamento que es el tema más arduamente discutido por los estudiosos, y creemos francamente que ha obtenido más atención que la que merecería. Una lengua no nace en un tubo de ensayo y hasta nos atreveríamos a afirmar que no nace. La diacronía es una

sucesión de estados sincrónicos, cada uno de los cuales está siempre preponderantemente motivado en el inmediatamente anterior. Eso se puede describir como una sucesión de generaciones y no hay realmente nunca una ruptura de la continuidad, ya que entonces las diversas generaciones que conviven no se podrían entender. Por consiguiente creemos que es un simplismo excesivo tratar de situar el "nacimiento" del papiamento (o de cualquier otra lengua) en un momento dado, o aun dentro de una generación dada. Nunca podremos decir que hubo un momento o una generación cuya lengua ya era papiamento, mientras que la de la generación anterior todavía no era papiamento. Esto parece ser, sin embargo, la idea subyacente en todas las argumentaciones que hemos leído. A nosotros nos parecería más conducente suponer que el desarrollo del papiamento tomó varias generaciones y sucedió en un entorno social sumamente complejo y totalmente permeado por varias lenguas, que incluyen muchas lenguas tribales africanas, taíno, español, portugués, holandés, francés, inglés y en un grado nada despreciable algunas otras lenguas criollas que se estaban formando al mismo tiempo en zonas vecinas. Rodolfo Lenz parece ver este hecho cuando habla de influencia portuguesa y de influencia española. Encontramos muy lamentable que la discusión subsiguiente alrededor del proto-criollo haya polarizado las opiniones a tal punto que la preocupación principal parezca ser la de demostrar que tal palabra no es española o nó es portuguesa, olvidando que de todas maneras el papiamento resultó de la confluencia y de la influencia de ambas

lenguas y de muchas otras.

Algunos estudiosos no ignoran el contexto multilingüe en que está enclavada esta lengua criolla. Así por ejemplo, si bien Rona cree que existió continuidad entre el español hablado por blancos e indios antes de la llegada de los holandeses por una parte, y por la otra el papiamento de hoy, sin embargo no descarta cierto aflujo incluso de elementos portugueses, ya sea a través de aquellos esclavos que sí conocían un pidgin, o bien a través de los judíos procedentes del Brasil. La situación social, socio-lingüística y lingüística debe haber sido sumamente compleja, y si bien creemos que a fines del siglo 18 debe de haber habido cierta estabilización, en el siglo 19 ocurren dos grandes cambios.

Estos cambios son la liberación de los esclavos y su .accesión a la vida pública y política. Esto naturalmente trae consigo un profundo cambio en el status del papiamento, que se desarrolla como una lengua de campo muy amplio de aplicabilidad y como vehículo de una floreciente literatura y otras manifestaciones culturales.

El otro cambio, virtualmente simultáneo, es la gran intensificación de las relaciones comerciales y de otros tipos con Venezuela que entre tanto acababa de obtener su independencia y empezaba a florecer. Justamente la simultaneidad de esos dos cambios explica que la revitalización del papiamento se haya efectuado bajo la influencia venezolana más que de ninguna otra fuente. Esto no cambia más hasta nuestros días, puesto que si bien

el establecimiento de una enorme refinería de petróleo y el gran desarrollo del turismo en el siglo 20 han incrementado la afluencia del holandés y han traído a numerosos ingleses y norteamericanos, tanto en el comercio como en el turismo. Venezuela sigue ocupando el primer lugar, lo mismo que en las actividades culturales, con respecto a las cuales ese país es sentido como mucho más próximo por los curazoleños. En la actualidad, el papiamento puede considerarse como la lengua oficial de las islas, si bien teóricamente el holandés cumple esa función. No obstante, en muchas escuelas particulares y aun públicas ya se enseña en papiamento y las deliberaciones del gobierno se hacen en la misma lengua. En el comercio, en la prensa, en la radio y en la televisión, el papiamento predomina sobre el holandés, y aun la mayoría de los holandeses que llegan a esas islas, aprenden muy rápidamente el papiamento con toda fluidez.

Como segundas lenguas funcionan el holandés y el español, que son hablados con corrección virtualmente por todos los isleños de la clase culta y por muchos de las clases bajas. En menor escala se habla también el inglés en su variedad norteamericana, sobre todo en Aruba.

Al considerar la contribución española los lingüistas difieren, según se encuadren en teorías afro-portuguesas o hispanistas. Para los primeros el papiamento, una vez alejado del portugués empezó a suplir sus necesidades lingüísticas echando mano de palabras españolas que les viene de los numerosos países. Para los hispanistas, lo que hay es una rehispanización resultante

sobre todo de la inmigración hispánica, de la reduplicación de contactos comerciales y políticos, una rehispanización notoriamente procedente de Venezuela. (ver Rona 1971c)

Capítulo II

SISTEMA FONOLÓGICO DEL PAPIAMENTO MODERNO

Para hacer un estudio del sistema fonológico actual del papiamento hay que recordar algunos puntos teóricos importantes: la gramática histórica del papiamento no se puede hacer como la de las lenguas europeas: (a) porque no tenemos material antiguo sino que solamente podemos hacer reconstrucciones; (b) el papiamento ha emergido como lengua de cultura muy recientemente, a fines del siglo pasado. Eso significa que su léxico ha sido incrementado en los últimos 50 años en forma extraordinariamente intensa. Hay muchos más neologismos que palabras originales. Eso explica que en el papiamento encontremos palabras holandesas en dos formas: una papiamentizada¹ y otra pura; o palabras españolas en dos formas, una papiamentizada y otra pura española. Podemos disponer el léxico del papiamento como se sigue, en 7 clases:

- 1) palabras inglesas puras
- 2) " " papiamentizadas
- 3) " holandesas puras
- 4) " " papiamentizadas
- 5) " españolas puras
- 6) " " papiamentizadas
- 7) " portuguesas papiamentizadas

Este hecho de que palabras de distintos orígenes penetran en gran

1. Por palabra "papiamentizada" entendemos la palabra que se adecuó a la fonología del papiamento. Por "pura" entendemos la palabra que se usa en papiamento en su forma original a pesar de que ésta no condice con las tendencias generales de la fonología del papiamento.

cantidad en todas las épocas en el papiamento¹, significa que tenemos vocablos en todas las etapas posibles de papiamentización y eso significa que las reglas de evolución que podemos enunciar son de un carácter distinto al de las lenguas europeas e indígenas.

En español podemos decir "la f inicial se pierde" y, cuando encontramos una palabra española que no cumple esta regla, tenemos que explicar por qué. Las reglas en el papiamento son de una naturaleza diferente en el sentido de que podemos suponer un cambio fonético o fonológico para cierta época toda vez que varias palabras presenten el mismo cambio, pero no podemos pretender que todas las palabras lo presenten. Así, no podemos establecer leyes, sino descubrir cambios. En español por ejemplo Menéndez Pidal pudo descubrir que el español pierde todas las vocales postónicas internas, excepto /a/. En papiamento no podríamos hacer algo semejante, puesto que encontramos por ejemplo palabras que cambian su grupo nt>nd y otros que no lo cambian, y no es posible establecer una regularidad por el contexto fónico (aunque no tenemos casos de este cambio delante de u ó de o).

1. El castellano "acento" da en papiamento [aséntu]. El holandés da [áksent]. Hay palabras que presentan dos o tres de esas formas, por ejemplo una española no papiamentizada, una forma holandesa no papiamentizada y una española papiamentizada.

Principales rasgos africanos del papiamento

Los rasgos reconocidamente catalogados como del hablar guineo, que señala Alvarez Nazario (1961, p.118) para el español de Puerto Rico, están casi todas presentes en el papiamento.

Tales elementos afro-negroides son los siguientes:

- 1) uso de vocales mezcladas y nasales de timbre oscuro e impreciso;
- 2) preferencia por finales vocálicos de palabras;
- 3) frecuencia de sonidos nasales;
- 4) ausencia de vibrante alveolar múltiple [r̄];
- 5) propensión a la palatalización

A esos añadimos otros rasgos como:

- 6) el ser una lengua tonal con dos tonemas: uno alto opuesto a uno bajo.
- 7) la ausencia de fonemas nasales. El papiamento sólo tiene alófonos nasales que se dan automáticamente cuando les sigue una consonante nasal. Cualquier vocal puede nasalizarse en estas condiciones, sin cambiar su timbre.

Sistema fonológico actual

Aceptamos todo el sistema consonántico y vocálico sincrónico de Römer (1968), cuyo sistema es tal como exponemos a con-

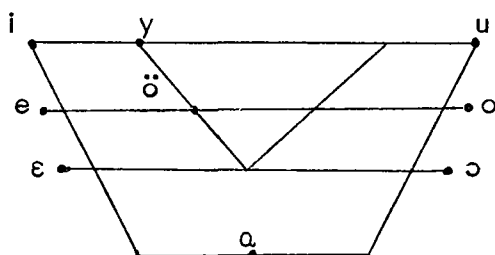
tinuación. En nuestro corpus no hay nada que le contradiga.

Un total de 32 unidades fonémicas contamos para el papiamento:

1) 9 vocales: /a o e i u ɔ ε ö y/

En la ortografía de Römer se presentan respectivamente como: a, o, e, i, u, ò, è, ù, ü.

He aquí el cuadro vocálico:



2) 23 consonantes:

/p t k b d g f s v z h χ l r m n ñ w y š ž č dž /

En la ortografía de Römer se presentan así:

p, t, k, b, d, g, f, s, v, z, h, j, l, r, m, n, ñ,
w, y, sh, zh, ch, dj.

Clasificación de las consonantes

El papiamento contiene 23 fonemas consonantales que pueden ser clasificados según: el punto de articulación

la manera de articulación

la función de las cuerdas vocales

Fonema

/p/	bilabial	oclusiva	sorda
/b/	bilabial	oclusiva	sonora
/t/	dental	oclusiva	sorda
/d/	dental	oclusiva	sonora
/k/	velar	oclusiva	sorda
/g/	velar	oclusiva	sonora
/m/	bilabial	nasal	sonora
/n/	alveolar	nasal	sonora
/ɲ/	palatal	nasal	sonora
/l/	alveolar	lateral	sonora
/r/	alveolar	vibrante	sonora
/f/	labiodental	fricativa	sorda
/v/	labiodental	fricativa	sonora
/s/	alveolar	fricativa	sorda
/z/	alveolar	fricativa	sonora
/h/	glotal	fricativa	sorda
/χ/	velar	fricativa	sorda
/č/	palatal	oclusiva	sorda
/dž/	palatal	oclusiva	sonora
/š/	palatal	fricativa	sorda
/ž/	palatal	fricativa	sonora
/w/	bilabial	fricativa	sonora
Alófono semi-consonante [w]			
/y/	palatal	fricativa	sonora
Alófono semi-consonante [y]			

Evidencia léxica del status fonémico de las unidades consonanticas

p/b : papa / baba

t/d : tal / dal

k/g : kas / gas

m/na : ma / na

ŋ/l : linja / lila

f/v : fia / via

r/h : raza / haza

h/x : henjo / jenjo

s/z : sa / za

š/ž : shap / zhar

č/dž : chek / djèk

w/y : wabi / yabi

Descripción de las consonantes y distribución de alófonos.

/ p / / t / / k /

/ p / es un tipo de consonante bilabial oclusiva sorda.

Su alófono [p].

Ocurre en posición inicial, medial y en nexos con nasal y sin nasal.

Ejemplos: papá, koper, lep, kumpira, apto.

/ t / es un tipo de oclusiva dental sorda.

Su alófono [t] .

Ocurre en posición inicial, medial, final y en nexo con nasal, /r/, /s/ y /l/.

Ejemplos: tata, birtut, skit, puntra, lastra, atlas

/ k / es un tipo de oclusiva velar sorda.

Su alófono [k] .

Ocurre en posición inicial, medial, final y en nexo con /r/ y /l/.

Ejemplos: koko, wèker, wak, krese, tekla

/ b / / d / / g /

/ b / es un tipo de oclusiva bilabial sonora y ocurre solo en posición inicial y medial

Ejemplo: baba, blo, babel

Se realiza siempre como oclusiva en ambas posiciones.¹

/ d / consonante oclusiva dental sorda.

Su alófono [d] .

Ocurre en posición inicial, en posición medial intervocálica y en nexos con nasal y sin nasal.

Ejemplos: dede, bida, berdat, hende, ladron

1. Sin embargo, tal vez debido a la intensiva rehispanización que ocurre en el papiamento hoy día, ya pudimos constatar su realización alofónica fricativa [ɸ] cuando en posición intervocálica.

/ g / consonante oclusiva sonora velar.

Alófonos: [g] .

Ocorre en posición inicial, medial y final.

Ejemplos: gagu, binagr

/ f / / v /

/ f / es una fricativa labiodental sorda.

Ocorre en posición inicial, medial y final.

Ejemplos: fofo, kòfi, laf

/ v / fricativa labiodental sonora.

Ocorre en posición inicial y medial.

Ejemplos: vakansi, evitá

Ocasionalmente /v/ alterna con /b/ .

/ s / / z /

/ s / alveolar fricativa sorda.

Alófono [s] .

Ocorre en posición inicial, medial y final.

Ejemplos: sa, kansa, mas, dams

En posición inicial puede sonar como s impura: slap, spat

/ z / fricativa alveolar sonora.

Alófono [z] .

Ocorre en posición inicial y medial (intervocálica o no).

Ejemplos: zoya, uza, anzwé

/ h / / x /

/ h / fricativa glotal sorda.

Alófonos [h] ; [h] (glotal fricativo sordo y fricativo uvular)

sordo, respectivamente).

Ocurre en posición inicial y medial.

Ejemplos: hap, lihé, muhé: [muh^hé]

Ocasionalmente /h/ inicial alterna con un cero fónico (véase ps. 136-137).

Ejemplos: [hómb^hɔ̃ ɔ̃mb^hɔ̃]; [holó^h ɔ̃lóló]; [hédi^h ɔ̃édi].

/ x / Velar fricativa sorda.

Alófono [x]

Ocurre en posición inicial, medial y final.

Ejemplos: jiro, kontajyoso, brùj

/ š / / č /

/ š / fricativa palatal sorda.

Alófono [š]

Ocurre en posición inicial y final

Ejemplos: shel^u, kashi

/ č / oclusiva palatal sorda.

Puesto que no se opone a una oclusiva no africada, la africación resulta un rasgo redundante.

Ocurre en posición inicial y final.

Ejemplos: chispa, lamchi

/ ž / / dž /

/ ž / fricativa palatal sonora.

Alófono [ž]

Ocurre en posición inicial y final.

Ejemplos: žjitona, labižjan

/ dž^v / oclusiva palatal sonora.

Alófono [dž^v]

Puesto que no se opone a una oclusiva no africada, la africación resulta un rasgo redundante.

Ocurre en posición inicial y final.

Ejemplos: djaka, indjan

/ r / / l /

/ r / alveolar vibrante sonora.

Alófonos [r]; [-r̥]

Ocurre en posición inicial, medial y final.

Ejemplos: resa, kore, smer: [smɛr̥]

El papiamento no hace oposición como el español entre / r / y / r̄ /.

Los pocos ejemplos que conseguimos captar en las grabaciones se interpretan como préstamos actuales del español.

/ l / lateral alveolar sonora.

Alófonos [l], [ɫ]

Ocurre en posición inicial, medial y final.

Ejemplos: lesa, hole, bal

En posición final de palabra [l] ~ [ɫ]

Ejemplo: bəl: [bɔɫ]

Como la / l / del inglés, tiene además la particularidad de que, al hallarse en contacto con oclusiva, asume el punto vocálico al perderse la vocal.

Ejemplo: posible: [pɔsíbɫ]

/ m / / n / / ɲ /

/ m / nasal bilabial sonora.

Alófono [m]

Ocurre en posición inicial, medial y final.

Ejemplos: mama, kremp, stom

Aparece en los grupos mb, mp, mɲ, ms, mt

Ejemplos: lembe, kremp, dams, antenar, lamchi

/ n / nasal alveolar sonora.

Ocurre en las tres posiciones.

Ejemplos: no, hunto, ken

Como implosiva tiene otras realizaciones comunes al mundo hispánico.

Los alófonos:

[n] alveolar

[ɲ] dentalizada

[m̥] labiodentalizada

[ɲ̃] palatalizada

[ɲ̞] velarizada

[n] en tres posiciones: inicial absoluta, de palabra y de sílaba.

Ejemplos: nada: [náda]; uno: [úno]

[ɲ] ante las articulaciones dentales / t /, / d /.

Ejemplos: hunto : [húnto]

anda : [ándá]

[m̥] ante la labiodental / f /.

Ejemplo: enfermedad: [em̥fermedá]

[ɲ̃] ante el fonema palatal / ɲ̃ /.

Ejemplo: hanchi: [háɲ̃ci]

[ŋ] seguido por una / k / y en posición final de sílaba à

excepción de: ban, sèn, ladrón

Ejemplo: tango: [táŋgo]

bon: [boŋ]

/ ṽ / nasal palatal sonora.

Alófono [ṽ_n]

Ocurre en posición inicial, medial intervocálica y final.

Ejemplos: ṽapa, baṽo, aṽ

En posición inicial, los fonemas / ṽ / y / y / ocurren en vacilación libre, lo cual coincide con el español sudamericano.

Ejemplos: [ṽána ~ yána]

Por fin, las tres nasales mencionadas / m /, / n /, / ṽ / contrastan en sílaba inicial y en posición intervocálica.

Ejemplos: ma, na

kama, kaṽa

gana, gaṽa

ṽapa, mapa

/ w / / y /

/ w / fricativa bilabial sonora.

Alófono semi-consonántico [w]

Solo ocurre ante vocales, en posición inicial y medial.

Ejemplos: wea: [wea], awé

Cuando aparece entre vocales es consonantal, en posición inicial es semi-consonante.

/ y / fricativa palatal sonora.

Alófono semi-consonántico [y]

Solo ocurre ante vocales.

Ocorre en posición inicial (semi-consonante) y en posición medial (consonante).

Ejemplos: yabi, kaya: [káya]

Vocales

El papiamento contiene un sistema de 9 vocales caracterizadas por tres rasgos distintivos.

altura de la lengua - alta, media alta, media baja, baja

posición de la lengua - anterior, central, posterior

posición de los labios - deslabializados y labializados

La realización vocálica del papiamento es uniforme, no tiene alófonos. Esto se le puede atribuir al hecho de que, como el papiamento toma palabras de tan diferentes lenguas, los sonidos vocálicos que en algunas de esas lenguas pueden ser alófonos de un mismo fonema porque están en distribución complementaria, se encuentran en un par mínimo formado por dos palabras derivadas de dos lenguas diferentes. De alófonos del mismo fonema se transforman en fonemas aparte.

Si bien, como acabamos de decir, no existen alófonos en cuanto a la altura y posición de la lengua y la posición de los labios, en cambio varias vocales poseen alófonos orales y nasales, cuya distribución estudiaremos en las páginas 46 a 49.

Clasificación de los fonemas vocálicos

/ i / vocal alta anterior oral deslabializada
/ e / vocal media alta anterior oral deslabializada
/ a / vocal baja central oral deslabializada
/ o / vocal media alta posterior oral labializada
/ u / vocal alta posterior oral labializada
/ ɛ / vocal media baja anterior oral deslabializada
/ ɔ / vocal media baja posterior oral labializada
/ ö / vocal alta central labializada
/ ʏ / vocal alta anterior labializada

 Status fonémico de esas vocales por la presentación de pares
mínimos:

 / i /

i/e dril/drel
i/a si/sa
i/o si/so
i/u bit/but
i/ɛ wil/wèl
i/ɔ ni/nò
i/ʏ pis/püs

 / e /

e/a tres/tras
e/o skel/skol

e/u sker/skur

e/ɛ sker/skèr

e/ɔ bel/bòl

e/ö bes/büs

/ a /

a/o na/no

a/u bata/buta

a/ɛ pan/pèn

a/ɔ na/nò

a/ö bas/bus

a/ʏ pa/püs

/ o /

o/u bos/bus

o/ɛ som/sèn

o/ɔ no/nò

o/ʏ pos/püs

/ u /

u/ɔ puls/pòls

u/ö bus/büs

u/ʏ pus/püs

/ ɛ /

ɛ/o nèchi/nochi

/ ɔ /

Ya está representado en los ejemplos anteriormente citados.

/ ö /

Ya está representado en los ejemplos anteriormente citados.

/Y/

Ya está representado en los ejemplos anteriormente citados.

Descripción de las vocales y distribución de alófonos

/ a /

Vocal central oral.

Alófonos: [a] vocal baja central oral.

[ã] vocal baja central nasal.

/ a / ocurre en posición inicial absoluta, en sílaba inicial, medial y final.

Ejemplos: awasa, warawara

En la vecindad de una consonante nasal o consonantes nasales /a/ se realiza en su forma alófona nasalizada.

Precediendo una consonante nasal, ya sea que en una sílaba cerrada por una consonante nasal, o en una sílaba con una consonante nasal, constatamos una /a/ nasalizada regresiva. Los ejemplos siguientes ilustran nuestra descripción: [ãntó], [tãŋ], [lamãntá]

En el caso de vocales contiguas, la /a/ sólo será nasal si es la vocal acentuada (mejor sería si habláramos más propiamente de diptongos).

Ejemplo: [gãĩmbo]

Ya en maĩnta, solo la /i/ se nasaliza [maĩta] (aquí ya se trata de hiato y no de diptongo).

/ ɛ /

Vocal media anterior más baja.

Nunca aparece como inicial absoluta. Ocurre en sílaba inicial, en sílaba medial y final.

Ejemplos: nèchi, ehèmpl, bèrdè

Asume el alófono nasal [ɛ̃] en sílaba cerrada por una nasal [pɛ̃n] o en sílaba abierta seguida por un comienzo silábico con una consonante nasal, como en [ehɛ̃mp].

/ e /

Vocal media anterior más alta.

Alófonos: [e] y [ẽ]

Ocurre en posición inicial absoluta, en sílaba inicial, medial y final.

Ejemplos: e, ei, nechi, lebelebe

En la vecindad de una consonante nasal se realiza alofónicamente nasal. Ej.: [rẽ̃ci]; lo mismo ocurre cuando hace parte de un diptongo seguido de una nasal como en [byẽ̃tu].

/ ɔ /

Vocal media posterior.

Alófonos: [ɔ] y [ɔ̃]

Ocurre en sílaba inicial, medial y final.

Ejemplo: pòtòpòtò.

Se realiza en nasalización regresiva en sílaba inicial y final cerrada por una consonante nasal.

Ejemplo: [bɔ̃̃ci] , [telefɔ̃̃]

/ o /

Vocal media posterior oral.

Alófonos: [o] y [õ]

Ocurre en sílaba inicial absoluta.

Ejemplo: ora

Ocurre en sílaba inicial:

Ejemplo: forsa

Ocurre en sílaba medial y final:

Ejemplo: korokoro

Precediendo a una consonante nasal se realiza en su forma de alófono nasal, sea en sílaba inicial o final de palabra.

Ejemplo: [bõ^{lv}ci].

En el último caso la nasal tendrá una realización alveolar o velar como en ladron: [ladrõn].

/ i /

Vocal alta anterior oral.

Alófono: [i], [ĩ]

Aparece en posición inicial absoluta, en sílaba inicial, medial y final como en los ejemplos que siguen:

ihá, bistí, wiriwiri.

Precedida por una consonante nasal en sílaba cerrada por nasal /i/ se realiza nasalmente.

Ejemplo: [fĩn].

/ u /

Vocal alta posterior oral labializada.

De las tres vocales labializadas esa es la más cerrada y la más posterior.

Alófono [ũ]

Se registra en cualquier posición fonética como se desprende de: usá, muf, sukú, kunuku.

Puede ocurrir que en la vecindad de consonante nasal o consonantes nasales /u/ se realiza en su forma de alófono nasal como en: [tũmba, nũnka].

Precedida por una nasal formando un nexa ("Cluster") con s impura /u/ es realizada [u].

Ejemplo: snuk: [snúk]
/ ö /

Vocal alta, casi central, labializada; se presenta menos cerrada que la /u/.

Es la vocal que ocurre en una sola posición: en sílaba inicial.

Ejemplo: bùs, krùl, bùrt.
/ Y /

Vocal alta interior labializada.

Es un poco más cerrada que la ù: [Y].

Sólo ocurre en préstamos del holandés en posición inicial y final de sílaba.

Ejemplos: hüür, esküs

Capítulo III

EVOLUCION DEL SISTEMA VOCALICO

Podemos resumir lo ya dicho acerca del sistema vocálico actual del papiamento mediante la figura No. 1:

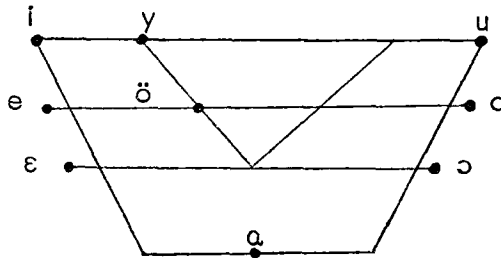


Fig. 1: sistema del papiamento

Es evidente que la evolución histórica que condujo a este sistema no puede ser determinado sin decidir previamente si el origen del papiamento es portugués o español. En otras palabras, sería una evolución muy diferente la que podría conducir desde el portugués a este sistema, que la que ligaría el papiamento al español. Si aceptamos el español como origen del papiamento, tendremos que explicar la aparición de cuatro grados de abertura, porque éste sería entonces un proceso interno de evolución en el papiamento. En cambio si el papiamento procediera del portugués, entonces ya la lengua de origen tendría cuatro grados de abertura. No debe tampoco olvidarse la posibilidad de que los cuatro grados de abertura procedan de las lenguas africanas subyacentes.

Para decidir entre estas varias posibilidades, debemos examinar la distribución de los fonemas vocálicos. Los estudiosos que son partidarios de la teoría afro-portuguesa no han dedicado ninguna atención a este problema, puesto que han dado por sentado que los cuatro grados de

abertura del papiamento son meras continuaciones de los cuatro del portugués. Esto, sin embargo, no es así. Si observamos la distribución de los fonemas vocálicos, notamos que no hay una sola palabra en que una vocal abierta del papiamento corresponda a una vocal abierta del portugués. Sin embargo, cabe observar que si hubiera continuidad entre un portugués y el papiamento en cuanto a los fonemas vocálicos, esta continuidad se manifestaría en la conservación de los fonemas en sus ocurrencias concretas, eso es, en palabras. Ya Rona (1971 a) observa por ejemplo que el pronombre personal [lɛ] del papiamento tiene la vocal abierta justamente al revés que el portugués [éli]. Los ejemplos de vocales abiertas que encontramos en el papiamento y de las cuales algunos figuran en el capítulo anterior no corresponden a palabras ibéricas sino a holandesas y otras de probable origen africano. La implicación es obvia: si el sistema vocálico del papiamento fuera de origen portugués, tendríamos que suponer necesariamente una etapa intermedia de sólo tres grados, durante la cual /e/ y /ɛ/, /o/ y /ɔ/ se habrían confundido. Pero esto significaría una etapa intermedia por lo menos igual al sistema español. Por lo tanto, sólo caben dos suposiciones: que el sistema vocálico del papiamento proceda del español, o bien que proceda de un sistema igual al del español, aunque a su vez procedente del portugués (o de alguna lengua africana). En conclusión, de todas maneras debemos derivar el sistema actual partiendo del sistema español que resumimos en la figura No. 2:

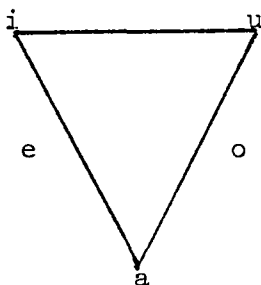


Fig. 2: sistema del español

Hemos representado aquí el sistema del español con tres grados de abertura porque no estamos de acuerdo con las suposiciones de Tomás Navarro Tomás y de otros acerca del "desdoblamiento de fonemas vocálicos" en andaluz y en los dialectos españoles del Caribe. Esta teoría originalmente postulada por Navarro Tomás (1939) para el andaluz condujo a la descripción de numerosos dialectos hispanoamericanos en términos de sistemas de ocho fonemas. No estamos de acuerdo con la fundamentación teórica de esas afirmaciones, puesto que, para reconocer el status de fonemas, no es suficiente constatar la mera existencia de dos sonidos, ni aun dentro del mismo contexto, sino que es preciso mostrar que además de ser marcas distintivas son marcas distintivas únicas. El contexto fónico es casi igual entre los singulares y los plurales del andaluz y de los dialectos sudamericanos, y el singular suele pronunciarse con /e/ final y el plural con /ɛ/ final; pero si tomamos en cuenta que el contexto nunca es absolutamente igual; que la alternancia, si bien es muy frecuente no es completamente regular; que en la cadena hablada existe siempre alguna otra marca de singularidad o de pluralidad; y finalmente que los hablantes son incapaces de reconocer si se trata de un singular o de un plural cuando escuchan la palabra fuera

de todo contexto, entonces creemos estar justificados en poner seriamente en duda el carácter morfo-fonémico de esta supuesta oposición. Es por esta razón que siguiendo a Alvarado de Ricord (1971, pg. 28), consideramos que en los dialectos antillanos del español también solo hay tres grados de abertura, al igual que en el español castellano.

Por consiguiente, es de este sistema de tres grados (según la Fig. n. 2) que debemos derivar el sistema actual del papiamento. Esto requiere una explicación de cómo ocurrió el desdoblamiento de las vocales.

En español existe [e] y [ɛ], pero las dos no ocurren en el mismo contexto fónico sino que son alófonos, y no forman pares mínimos.

En un contexto en que el español tiene [e], el holandés puede tener [ɛ]. Al mezclarse los dos vocabularios, estos alófonos se encontraron formando pares mínimos, o sea que la diferencia se ha fonologizado.

Esto explica suficientemente la aparición de un cuarto grado de abertura.

Los lingüistas suelen decir que la mezcla de sistemas da como resultado un sistema más pobre (Rona, 1962). Aquí sucede lo contrario.

La transición del primer sistema vocálico al segundo representa un considerable aumento del número de fonemas. Esto se debe, no al africano, sino al holandés, y se manifiesta de dos maneras diferentes: por un lado, la aparición de los fonemas vocálicos /ʏ, ø/ representa la aparición de sonidos nuevos, ya que no existen [ʏ, ø] en español.

Este es el mismo tipo de fenómeno que la aparición de un fonema /^v/ en aquellas modalidades del español que tienen muchos préstamos léxicos del portugués, del inglés, del nahua o del quechua. Estos dos fonemas /Y, ö/ ocurren en el papiamento solamente en palabras holandesas. Por consiguiente, aquí se trata de una influencia directa del holandés. En cambio, la aparición de los fonemas vocálicos /~~e~~, ^o/ no representa la aparición de nuevos sonidos, puesto que los sonidos [e, ^o] existían ya en el español en cuanto alófonos. El cambio que ocurrió fue su fonologización y ésta no es una influencia inmediata del holandés, sino una influencia del hecho de la mezcla, pues no habría sido posible sin la correlación de palabras españolas con holandesas. Por consiguiente, estos fonemas ocurren no solamente en palabras holandesas sino también en palabras españolas, como por ejemplo en sk~~e~~r "izquierdo". La diferencia es la siguiente:

en español: [isk i^érdo] = /iskyérdo/

en papiamento: [sk~~e~~r] = /sk~~e~~r/ y no /sker/

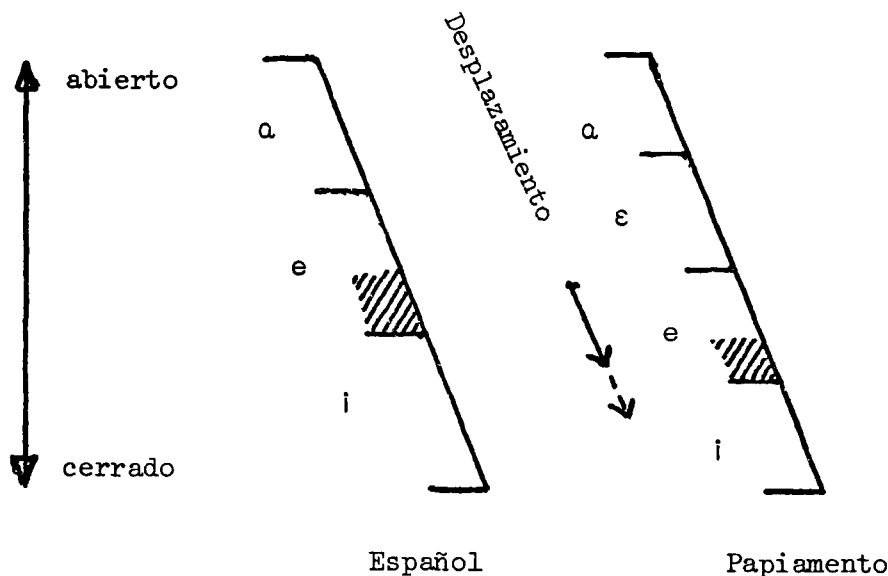
Como vemos, los dos fenómenos que causan aumento del número de fonemas vocálicos, se explican satisfactoriamente a través de la influencia del holandés. En lenguas africanas de la región que de acuerdo a Rona (1971 a) dieron los elementos gramaticales del papiamento, no hemos encontrado rastros de /Y, ö/; existen en cambio [e, ~~e~~, o, ^o] y en la mayoría de esas lenguas tienen también valores fonológicos diferentes, pero no hemos encontrado en papiamento ningún caso en que entren pares mínimos de palabras africanas con palabras de origen español (u holandés) y por consiguiente podrían haber entrado al papiamento sin causar nuevas oposiciones fonológicas. Es por estas razones

que decíamos que el aumento del número de fonemas no era causado por las lenguas africanas, sino por el holandés.

Queremos insistir aquí sobre el hecho de que los cambios fonéticos del papiamento no son consecuencias de los cambios fonológicos, esto es que: 1º) los nuevos fonemas /ɣ, ɔ/ no aparecen en palabras de origen español y por lo tanto no entrañan cambios de pronunciación; 2º) en las nuevas oposiciones como e/ɛ, o/ɔ, las palabras de origen español siguen siendo pronunciadas como lo eran en español. En una palabra, los cambios fonéticos que existen en papiamento, no se deben a los cambios fonológicos, sino a alguna otra causa. Hay tal vez una excepción: la /e/ final y la /o/ final tienden a hacer los alófonos más cerrados y esto puede tener una explicación derivada de los cambios fonológicos. En el sistema fonológico, una /e/ mediana y una /o/ mediana se desdoblaron en abiertas y cerradas, esto fue causa de que la realización más cerrada de la mediana se volviera la realización más cerrada de la cerrada, y eso cerró la /e/ y la /o/ en esa posición a tal punto que las hizo entrar en el dominio de la /i/ y de la /u/.

Ejemplo:

dulce > dushi; papiamento > papiamentu (véase la Fig. n.3)



Esta es una hipótesis que no se podrá comprobar, pero desde el punto de vista lógico explica los hechos conocidos tan bien como cualquier otra hipótesis. De hecho podemos constatar que ese cierre de [e] y [o] final ocurre también en el portugués del Brasil, que también tiene cuatro grados de abertura.

Este hecho del cierre de las vocales finales fue mencionado frecuentemente como argumento de la teoría portuguesa, lo cual no es lógico, puesto que sería suficiente considerar que idénticas situaciones fonológicas hayan causado idénticos efectos fonéticos.

En los párrafos que preceden quisimos ser muy cautelosos diciendo que "tal vez" en este caso el cambio fonético se haya debido a los cambios fonológicos. De hecho, comprobamos también que en muchos dialectos españoles del área del Caribe las vocales finales presentan un cierre casi tan pronunciado como en papiamento o en el portugués del Brasil, a pesar de que estos dialectos, como mencionáramos más arriba no parecen tener cuatro grados de abertura. Esto no invalida nuestro razonamiento, ya que, efectivamente, en estos dialectos españoles el cierre es bastante menor que en papiamento, a tal punto que [e, o] finales no llegan a ser sentidos como /i, u/. De manera que bastaría suponer que en toda esta área existe una influencia común que haya causado el cierre de las vocales finales, y el que justamente en el papiamento el hecho se haya desarrollado más que en los dialectos españoles, se explicaría por los cuatro grados de abertura. Esta influencia común podría ser africana, ya que efectivamente las lenguas africanas tienen frecuentes /i, u/ finales, mientras que el español

no los tiene en absoluto. En una palabra, la aparición de [i, u] en esta posición podría ser simplemente un substrato africano. Por otra parte, podría ser un tainismo, ya que el fenómeno existía en taíno, como lo señala Alvarez Nazario (1971). Es posible igualmente que el substrato taíno y el substrato africano hayan actuado conjuntamente en toda la región Caribe, causando cierto grado de cierre, que después fue todavía acentuado, por las modificaciones fonológicas ocurridas en papiamentu. Más adelante veremos que hay otros fenómenos en el español que parecen ser tainismos.

En cuanto a la parte fonética, aclaramos que para estudiar el comportamiento de las vocales, distinguiremos siete posiciones:

- 1) inicial absoluta
- 2) sílaba inicial
- 3) pretónica interna
- 4) tónica
- 5) postónica interna
- 6) sílaba final
- 7) final absoluta

Inicial absoluta es siempre sílaba inicial, pero lo contrario no es verdad; lo mismo puede decirse de la final absoluta. Hay diferencia en el comportamiento y en la evolución de iniciales y finales absolutas y no absolutas.

El orden que seguiremos es tal como se sigue: a e o i u. Además distinguiremos los casos de pérdida y de transformación.

PÉRDIDA DE VOCALES

A inicial absoluta:

bisa < avisa

bisá < avisado

brasá < abrazado

bunda < abunda

gara < *agara (< agarra)

gradici < *agradicido (< agradecido)

huda < *ahuda (< port. ajuda [a[✓]úda])¹

ihá < ahijado

kaba < acaba

korda < *acorda (< acuerda)

lombra < alumbra

manisé < *amanicé (< amanecer)

purá < apurado

rôi < *aroi (< arroyo)

sigura < asegura

te < até port.

tów < *atow (< atajo)

✓zitona < *azitona (< port. azeitona)

1. El papiamento se forma en el siglo XVI a base del español; en el siglo XVII se le agrega una limitada influencia portuguesa por parte de los judíos y algunos esclavos. En esos dos siglos hay dos cambios importantes en el español: $\check{z} > \check{s} > x$ (h).

En ese momento del cambio aparece la palabra portuguesa [a[✓]úda], que, una vez introducida en el papiamento, sufre también estos cambios como las palabras de origen español: a[✓]úda > a[✓]suda > a[✓]húda (> huda). Esto por otra parte, no puede explicarse sino suponiendo que el papiamento por todo el siglo XVII pertenece todavía al diasistema español (y no portugués).

En esos casos se manifiesta el resultado de una vacilación.¹ Puede perderse la vocal, pero en otros vocablos alterna con la a conservada. Así es como hay: kostumbrá ~ akostumbra; ki ~ aki, etc. En español popular y portugués dialectal también se encuentran muchas palabras que aparecen con a y sin a inicial. Esto se debe en gran parte a que en el latín vulgar el prefijo ad- tenía un valor de objetivador, de manera que en la Península Ibérica sobreviven dos formas de los verbos: con ad- y sin ad-; esto se conserva hasta hoy. En muchas, pero no en todas las ocasiones, la norma, la lengua literaria, seleccionó una cualquiera, y la otra se conserva dialectalmente. Esta vacilación se remonta a la época del hispánico común.

Encontramos en papiamento las siguientes posibilidades:

a) pérdida total de a- inicial absoluta (véanse los ejemplos que preceden)

b) coexistencia de formas con y sin a- (véanse los ejemplos que preceden)

c) prótesis de a- donde el español no la tiene ni siquiera a nivel dialectal, como en:

aléw < lejos

atardi < tarde

awé' < hoy

d) a- inicial absoluta conservada sin ninguna alteración:

abeha.

1. Entendemos por "vacilación" aquella etapa del cambio lingüístico en que la forma nueva ya se ha incorporado en la norma, pero la forma antigua todavía no fue eliminada de ella.

además

araña

Todo eso muestra que en realidad se trata de una vacilación, no de un cambio propiamente dicho. Ya hemos señalado que esta misma vacilación se da también en español incluso en virtualmente todos los dialectos hispanoamericanos (véase Rona, 1962). Por la misma razón no existe ninguna regularidad en el entorno fónico, lo cual muestra que la vacilación se debió a la posición inicial absoluta, y no a los sonidos que siguen.

Debemos mencionar todavía las alternancias: mi ~ ami, bo ~ abo. Aquí la aparente alternancia tiene un origen muy diferente, ya que, como lo señala Rona (1971a) se trata de una prótesis vocálica morfológica procedente de las lenguas de la costa de Guinea.

A en sílaba inicial! no hemos observado ninguna pérdida en sílaba inicial donde la vocal no esté en posición inicial absoluta.

A pretónica interna:

herment < herramienta

kalbas < calabaza

korsów < kurasao

La a pretónica interna se pierde, excepto: 1º) cuando daría como resultado un grupo consonántico inexistente en papiamento, por ejemplo: kuchariya < cucharilla; kucharadita < cucharadita (El grupo čr no existe en español ni en papiamento); 2º) cuando forma parte de una palabra de la cual se derivó la otra, por ejemplo: kasamento < casa. Es fácil explicar por qué en her(a)ment desaparece mientras que en

kasamento < casa. se mantiene: en esta última se reconoce la etimología, es decir, los hablantes saben que es derivado de casa, y en casa la a no es pretónica. En los casos de derivación, la etimología predomina sobre la regla fónica; 3º) cuando las palabras en que aparece son neologismos: sigaría < cigarillo; kurazoleño < curazoleño (probablemente un venezolanismo reciente)¹, desbarata < desbarata; enkargado < encargado; exagerá < exagerado; impacient < impaciente.²

En las palabras de origen aparentemente indígena o africana como badabada, watapana, la a pretónica interna se conserva.

A tónica: se mantiene.

Ejemplos: araña

baka < vaca

bala

balansa

banda

barba etc.

A postónica interna: no hemos observado pérdidas.

A en sílaba final: la a en posición final absoluta después de s intervocálica se pierde, excepto en los neologismos. Se pierde como en:

kabés < cabeza

kalbás < calabaza

kas < casa

1. Los naturales de Curaçao se refieren a sí mismos como di korsów, (ya en un texto de 1830: tutur hende di Korsów); pero en el papiamento culto e hispanizante se emplea a veces también kurazoleño.

2. Además de ser un neologismo contiene una prefijación, por lo cual está también en el caso de 2.

kos < cosa

serbés < cerbeza

Ejemplos de neologismos que conservan a:

blusa

kamisa < camisa

losa < loza

masa

mosa < moza

También se pierde la a final absoluta cuando entre la consonante
y ella hay una yod:

distansyi < distancia

famili < familia

karisi < (*acarisi <) acarisia

konsenshi < conciencia

konshinili < cochinilla

limpi < limpio, -a

sushi < sucia, etc.

Cuando la consonante que precede no es s, la a final absoluta se conserva. Pero en los neologismos y en otras palabras se pierde por cruce con palabras holandesas sin -a: kaserol (holandés kasserol; español caserola). Escucharon los hablantes de papiamento decir caserola en español y kasserol en holandés. Este cruce dio como resultado la supervivencia de la forma holandesa:

crem "crema"

dam "dama"

<u>golet</u>	"goleta"
<u>gom</u>	"goma"
<u>lagun</u>	"laguna"
<u>monogram</u>	"monograma"
<u>panter</u>	"pantera"
<u>prinses</u>	"princesa"
<u>trom</u>	"trompa"

Otros casos de pérdida son:

yen < llena

mañan < mañana: en el caso de la n intervocálica no existe ninguna regla, ya que, a no ser por los dos casos que acabamos de notar, la a final absoluta se conserva:

asina

banana

bentana

kabana < cabana (Port.)

lana

Por lo tanto, son estas dos palabras las que necesitan ser explicadas.

El vocablo yen viene de las formas lleno, - a y aquí estamos en el mismo caso de las vocales tras r intervocálica (promé < primer, - o) que veremos más adelante.

En castellano tenemos:

algún, - o, - a

buen, - o, - a

ningún, - o, - a

un, - o, - a, etc., adjetivos triples que alternan en español

- pero no en papiamento - según la palabra que siga. Tenemos además adjetivos dobles en -n, -na:

comilón, -a

gran, -de

haragán, -a

El papiamento toma una sola forma, que generalmente es la terminada en -n:

algún

aragan

bon

komilon

ningun,

pero:

grandi

Yen se explicaría por analogía, aunque en español no existe la forma sin vocal.

En el caso de mañan, véase lo que discutimos bajo la -o final absoluta. Un caso similar es awor < ahora.

E átona inicial absoluta:

Delante de s- impura, se pierde regularmente:

1) skapa - bida < escapa - vida

skama < escama

skina < esquina

skopet < escopeta

skorpion < escorpión (en holandés schorpion)

skucha < escucha

skupi < escupi

snoa < *esnoa (< esnoga)

spada < espada

spaña < *españa (< español)

specialmente < especialmente

specifica < especifica

speculación < especulación

splica < esplica

speranza < esperanza

stima < estima

stranya < estraña

stroba < *estroba (< estorba), etc.

Esta pérdida obedece a razones muy específicas, a diferencia de la a- donde vimos vacilación. Es una influencia holandesa que se puede interpretar a través de palabras que forman parejas que en castellano llevan e- inicial porque sigue una s impura, y en holandés no tienen esa e-, ya que en esa lengua la s impura es normal. En el papiamento lo normal es la subsistencia de la s impura y este fenómeno es tan general que se extiende incluso a palabras españolas que no forman parte de dobles, esto es, que no tienen su correspondiente forma holandesa con s impura.

Sin embargo, se conservan numerosos cultismos en papiamento con la e inicial delante de s:

espetacular

espia

esposa

establecí < establecido

establecimentu

estadística

estado

estatuto

estipulá < estipulado

estorbo

extranhero < extranjero

estrecho

estudiante

estudio

estupidez

estúpido

-2) duka < educa

dukashon < educación

kiboka ~ kibuka < equivoca

namorada < enamorada

samina < examina

En los ejemplos citados la e- inicial cae porque está sin apoyo.

E pretónica interna:

La e pretónica interna se conserva. Excepción: parce < parecer. La forma parce (también registrada en español) habría venido de parecer, no de parece donde la e es tónica. Es este un caso aislado.

E tónica: se conserva:

kachɛte < cachete

kandɛla < candela

feneta < alfinete (Port.)

gemelo < gemelo

maleta < maleta

manera < manera

manteka < manteca

merɛngue < merengue (dominicanismo)

No hemos encontrado excepciones.

Como ya lo hemos dicho en otro lugar la /e/ española se desdobra en papiamento en dos fonemas: /e/ /ɛ/. Teóricamente deberíamos suponer que este desdoblamiento sigue la misma distribución que la de los alófonos **respectivos en español**, que según Tomás Navarro Tomas (1918 p. 52-53), es la siguiente:

[e]:a) "En sílaba libre, con acento principal o secundario:

pecho- pécho, sello- sɛlo, peña- péɲe, compré- kɔmpré,
saqué- saké, queso- késo, cabeza- kabéθe, pesar- pesaɪ.

b) En sílaba trabada por las consonantes m, n, s,

d, z y seguida de x ante otra consonante: pesca-péske,

desdén - dezɔ́n, atento - atén̄to, vengo - beɲgo,

césped - θéspeɔ́, huésped - wéspeɔ́, extenso - eʃtenso,

explicar - esplikəɪ, compadezco - kɔmpɛɔ́eoko, anochezca

- anočéθke, pez - péθ.

[ɛ]:a) En contacto con una ɾ, tanto si ésta sigue a

la vocal como si la precede: perro - pɛ́ro, guerra - gɛ́rɛ,

regla - rēgla, remo - rēmo, guerrero - gērēro. Excepciónse los casos en que esta e va en sílaba trabada por las consonantes d, m, n, s, x, o z, en los cuales la influencia de la r va neutralizada por la de la consonante siguiente, resultando una e cerrada: rēsto, rēzme, kōrespondí, réntē, rēnkól, témplo, seḏ, teṣto.

b) Delante de j y de g con sonido de j fonética x.
teja - tēxē, lejos - lēxos, oveja - oḏēxē, oreja - orēxē, privilegio - priḏilēxjo, colegio - kolēxjo, dejar - dēxal.

c) En el diptongo ei: peine - pēina, seis - sēis, veinte - bēinta, ley - lēi, aceite - aḏēita, deleitar - delēitál.

d) En sílaba trabada por cualquier consonante que no sea m, n, s, d, x, z, y ante x equivalente a gs:
verde - bērda, cerner - ḏērnél, belga - bēlga, papel - papél, afecto - aféktō, concepto - kōnḏépto, sección - ségōjōn, técnica - tēgnika, concepción - kōnḏēḏōjōn, eximio - ēgsímjo, exhalar - ēgsalál."

Notamos, sin embargo, que el papiamento no sigue exactamente esa distribución, sino que muestra la misma desviación que los dialectos españoles de la zona del Caribe, y también en Andalucía como lo consigna el mismo Navarro Tomás (1918, pg. 53): la variedad abierta es mucho más frecuente que en español catellano; en particular, siempre se abre en sílaba trabada. También parece influir el hecho de que la

sílaba tónica se encuentre en posición inicial o no. La /e/ final absoluta tónica del español da siempre /e/.

E postónica interna: no hemos encontrado ni un solo caso de e postónica interna procedente de una palabra española, lo cual se debe seguramente a que el español mismo, debido a las características de su evolución desde el latín rarísimas veces tiene una e o una o en esta posición. En compuestos de origen holandés, aparecen cuando originalmente pertenecían a la última sílaba del primer elemento. En estos casos, el papiamento las conserva regularmente:

breidejon

élebo < elleboog

E postónica en sílaba final: las únicas e en esta posición que hemos encontrado son seguidas de una -l. Trátese de palabras de origen española, holandés o inglés, la e se elide, convirtiendo la l subsiguiente en impura. (Si bien la ortografía corriente del papiamento no omite la e):

anhel < ángel (esp.)

grendel < grendel (hol.)

mangel < mangel (hol.)

Debe tomarse en cuenta que ya en el holandés esta e no se pronuncia. Hemos encontrado una excepción: koctel [kóktɛl] "cocktail" donde la conservación de la ɛ se debe seguramente al hecho de estar precedida por un grupo de dos oclusivas, lo cual

haría muy difícil la pronunciación de una l impura.

E final absoluta: como se verá, -e se conserva, transformada en -i, excepto en algunos neologismos. Sin embargo:

val < vale

duel < duele

kier < quiere

En los dos primeros ejemplos la e sigue a una l; en el tercero sigue a una r.

La aféresis en val y duel se debe, pues a la l y en kier a la r. En este último ejemplo hay que considerar que no podemos reconstruir cuál era la forma de donde proviene, si de quiera, quiere o quiero. Caemos aquí en el mismo caso del adjetivo con tres terminaciones: primer, -o, -a.

Formulamos entonces una regla en estos términos: la e final átona absoluta desaparece después de l y r. La excepción a esa regla es baile que puede ser un modernismo o puede deberse a la yod.

/-e/ se pierde detrás de un grupo de consonantes y líquida convirtiéndola la líquida en impura: -b_l, -p_l, -b_r, -d_r, -g_r, -p_r, -tr.

Ejemplos: grupo -bl

aborecibel : [aboresib_l] < aborrecible

dobbel : [dob_l] < doble

sábēl : [sáb_l] < sable

grupo -pl

simpe_l : [sím_p_l] < simple

grupo -br

kostumber : [kostúbr̥] < costumbre

Hamber : [hábr̥] < hambre

Homber : [hõbr̥] < hombre

jenever : [xenébr̥] < ginebra

liber : [líbr̥] < libre

nomber : [nõbr̥] < nombre

pober : [póbr̥] < pobre

grupo -dr

kompader : [kõmpádr̥] < compadre

Pader : [pádr̥] < padre

grupo -gr

binágër : [binágr̥] < vinagre

legër : [lágr̥] < alegre

sanguer : [sǎngr̥] < sangre

tigër : [tígr̥] < tigre

grupo -pr

semper : [sěpr̥] < *sempre (< siempre)

grupo -tr

sentimeter : [sěntímetr̥] < centímetro

trimèster : [triméstr̥] < trimestre

A veces, la r impura se vocaliza:

keiku < *keikr̥ < keiker

suku < *sukr̥ < sucar (< azúcar)

Estos casos comportan, ambos, un grupo -kr̥.

Detrás de una consonante sonora, la r se conserva como en
hombr < hombre.

O inicial absoluta:

lubida < olvida

scur < *oscur (< oscuro)

primi < oprimir

En castellano hay una variante escuro; ya hemos visto que ante una s impura la e cae, como en skina, spada, etc.

Si scur viene de oscuro, la caída de la o- puede ser por analogía con las e iniciales ante s impura. Sin embargo, nos parece más probable que proceda de *escuro.

En lubida < olvida tenemos una metátesis, que será tratado entre los cambios esporádicos.

O en sílaba inicial: se conserva siempre, sea en palabras de origen español, holandés o africano. En las primeras la o proveniente de una monoptongación también se conserva.

Ejemplos:

bochincha < bochinche

brongosá < avergonzarse

bontardi < buena tardi

bonochi < buena nochi

botram < boterham

bolonbonchi

O pretónica interna:

morcoi < morrocoi

No podemos estar seguros de esto, puesto que se trata de la lengua cumanagota donde, según Corominas (1954, s.v.) su forma sería igualmente morrocoi. Por consiguiente si y solamente si esta palabra penetró en el papiamento desde el español de Venezuela o del cumanagoto o de alguna otra lengua indígena ya extinta en que su forma también era morrocoi, entonces, y solamente entonces podemos suponer que perdió la o pretónica interna.

En cambio, es también posible que haya penetrado en el papiamento de alguna lengua indígena emparentada con el cumanagoto en la cual ya era morcoi, no habiendo en este caso caída de -o- pretónica. En definitiva, la /o/ se conserva normalmente en esta posición:

brongosá < avergonzar; kolosal; komprometé < comprometer; igualmente bolonbonchi de origen probablemente africano.

O tónica: se conserva:

anoche

bobo

gordo

koffi < koffie (Hol.)

kos < cosa

ocho

oro

oso

otro

No registramos ningún caso de desaparición. La distribución de /o/ española en /o/ y /ɔ/ del papiamento, nos merece el mismo comen-

tario que hiciéramos con motivo de la /e/ tónica.

O postónica interna: por las razones que mencionamos bajo la e, el papiamento no tiene o en esta posición en palabras de origen español, a excepción de cultismos sumamente recientes donde esta vocal se conserva regularmente: filántropo, filósofo, símbolo, síntoma.

Ocasionalmente aparece una o postónica interna en palabras de origen holandés, por ejemplo: tépochi o trépochi que viene del holandés trekpot "cafetera".

O en sílaba final: el español tiene muy pocas palabras con o en sílaba final trabada, y la enorme mayoría de esas terminan en s. Puesto que los dialectos españoles que están a la base del papiamento aspiran o pierden la -s, la vocal en esas condiciones se comporta en papiamento como si fuera final absoluta, o sea que se transforma en -u, y cuando está precedida por una [x] se transforma en [w]: alew de lejos.

Las pocas palabras españolas con o en sílaba final trabada por otra consonante (que no sea -s) no se reencuantran en el papiamento. No hay por ejemplo ninguna continuación de árbol, puesto que este concepto es designado por palu.

O átona final absoluta: la "vacilación" que se observa con relación a la o átona final absoluta, está condicionada por varios factores:

La existencia de adjetivos con terminaciones variadas ha llevado al hablante papiamento a adoptar una u otra o crear formas analógicas.

henter < entero

konfus < confuso

sigur < *siguro (< seguro)

skur < *oscur (< oscuro);

Después de una yod la vocal final puede caer como ocurre con la a átona final (véase p.63). Así pues, -a y -o después de yod se comportan del mismo modo: Así:

huici < juicio

monopoli < monopolio

remedi < remedio;

la nasalización de las vocales delante de n y m intervocálicas tiende a transformar esas nasales en final de sílaba como ocurre en portugués: manu > mão; hermanu > irmão. Fenómeno idéntico pasa en el papiamento. El papiamento nasaliza la vocal que precede a una consonante nasal intervocálica (ya Lewis 1970 p.88 y Granda 1968 lo observaron); esta nasalización hace que la nasal interna tienda a convertirse en final:

indjan < indiano

kom < como

man < mano

trempan < tempran¹ (< temprano)

La vacilación se manifiesta en el caso de holandesismos, cuyas formas se aproximan a las españolas, fenómeno que ya hemos visto con respecto a -a:

kanari < kanarie (hol.) canario (esp.)

1. Lo combinamos con mañan (Véase p.64).

model < model (hol.) modelo (esp.)

respet < respect (hol.) respeto (esp.)

Detrás de consonante más líquida, la -o suele perderse, lo mismo que -e (véase bajo -e final absoluta):

diabl < diablo

templ < templo

milagr < milagro

swegr < suegro

I inicial absoluta: no hemos encontrado ninguna pérdida:

iglesia

igual

ihá < ahijado

inigó < índico

I sílaba inicial: la -i- etimológica en esta posición no se pierde, como tampoco la -i- procedente de -e-:

dicidí < decidir

final

fiha < fijada

hinteramente

kibradó < quebrador

kisas < quizás

lihereza < ligereza

I pretónica interna: El único caso registrado de pérdida es surnameño < surinameño, en que la i se pierde tal vez por una confusión con sur.

Por lo demás, se conserva:

bibidor < vividor

dicidi < decidido

konshinili < cochinilla

kuminamentu

maribomba

medisina

I tónica: la i tónica se conserva; sea originaria de español, portugués u holandés:

bida < vida

bisiña < vizinho (port.)

figu < figo (port.)

galiña < galinha (port.)

hik < hik (hol.)

riku < rico

shinishi < ceniza;

El único caso que a primera vista parece discordar es el de kamna < camina (?). ¿Habría sido el infinitivo o el participio el que ha perdido la i pretónica interna? Como había el verbo camína y caminá, por analogía el verbo se hizo kamná [kamná].

Este es un caso idéntico a lo que sucede por ejemplo con el latín honórat que en español se vuelve honra con pérdida de la vocal tónica por analogía con formas como: honoráre, honorámus, honorátis, honorátus, honorábam, etc., donde la o era pretónica. Puede haber influido el holandés komen [komn] "venir".

I postónica interna: se conserva:

kólico

lágrima

lástima

legítimo

líquido

I en sílaba final: no existe en español -i en esta posición, sin acento.

Tampoco hemos encontrado en papiamento.

I final absoluta: en papiamento, siempre procede de una -e final absoluta, como veremos en el capítulo de los cambios vocálicos. Esta -i se conserva.

U inicial absoluta: se conserva:

ultrahe < ultraje

ultramar

un

union

usá < usado

U sílaba inicial: la -u- etimológica en esta posición no se pierde, como tampoco la -u- procedente de -o-:

bruhera < brujera

bruheria < brujería

bulyon < bulión

burachi < borracho

buracu < buraco (esp. arc.)

buricu < burrico

U pretónica interna: se conserva:

anunciá < anunciado

arubianu

bagamundería

kunukero < conuquero

kostumbrá < acostumbrado;

la única excepción parece ser tribon < tiburón. Sin un análisis previo parecería un caso de pérdida de la u pretónica. Sin embargo vemos que es un caso de metátesis y como tal cabe la posibilidad de suponer una etapa intermediaria *turibon en que la u ya no sería pretónica interna.

U tónica: en general se conserva:

buki < boekje (hol.)

duda

gustu < gusto

kunuku < cunuco

lus < luz

uña

yuna < ayuno

U postónica interna: solo se da en cultismos:

artículo

capítulo

círculo

crepúsculo

discípulo

U sílaba final: no existe en español -u en esta posición, sin acento.

Tampoco hemos encontrado en papiamento.

U final absoluta: no existe en español -u en esta posición, sin acento.

Tampoco hemos encontrado en papiamento. En algunas palabras de origen holandés hemos encontrado una u adventicia, sin que pueda establecerse una regla. A lo que parece existe una tendencia sumamente lenta del papiamento de asimilar las palabras holandesas terminadas en consonante, a la estructura general del papiamento, que en realidad solo presupone palabras terminadas en vocal o en líquida. Decimos que el proceso es sumamente lento, puesto que si bien hay numerosas palabras que presenten una -i o -u adventicias, también hay muchas palabras holandesas que siguen pronunciándose con consonante final. Tenemos la impresión de que la adición de la vocal final es síntoma de integración de la palabra en la lengua. Debemos acotar que esta vocal adventicia es siempre de abertura mínima, o sea, -i, -u:

rekki < rek

ertu < erwten

slopi < slop

feilu < vj̃l

speki < spek

gespu < gesp

sterki < sterk

keiku < keiker

stropi < stroop

santu < zand

CAMBIOS VOCALICOS

A átona inicial absoluta > e:

Solo registramos un cambio aislado:

ey < ahí

Aun aquí, hay que considerar dos formas usuales para el español popular: áhi y ahí. En segundo lugar hay un fenómeno que ha sido muy estudiado (aunque no siempre muy bien) y que es la neutralización de a y de e cuando forman parte de un diptongo decreciente. Zamora Vicente (1960, p. 307) alude al cierre total de la a en el diptongo ai hasta sonar ei: meiz "maíz", beile "baile", agüeitar "aguaitar"*. Eso es lo mismo que ey por áhi, así que ey papiamento podría venir muy bien del español *ei.

A pretónica interna > e:

permeset < spermaset (hol.): es probable que se trate de un cruce con otra palabra, ya que es un caso aislado.

A final absoluta > e:

haste < hasta

barbulète < borboleta (port. del Brasil)

No se constata regularidad en el paso de -a>e; en el caso de haste puede ser debido a una influencia del portugués até. Tenemos pues como regla la conservación de las -a átonas finales como en:

banda

bara < barra

* Toscano Mateus (1953, p.67) registra tanto áhi (ahí) bien como el cambio de ai > ei: péis (país); réis (raíz).

baranka < barranca

basora < vassoura (port.)

bentana < ventana

kabuya < cabuya

kaha < caja

fruta, etc.

A átona final > o:

(ta) repatrio < ¿repatria o repatriado?

En realidad no creemos que se trate de un cambio, que no se justificaría de ninguna manera, sobre todo porque esa palabra es un cultismo. Más bien suponemos que se trata de un participio fuerte (acentuado en la raíz), lo cual implicaría que en realidad no ha habido cambio fónico alguno. Los participios fuertes en el español normal corresponden siempre a verbos de la segunda y de la tercera conjugación, pero en la zona del Caribe, Rona ha comprobado numerosos participios fuertes con verbos de la primera: doblo "doblado", gano "ganado", gasto "gastado", etc. Repatrio "repatriado" pertenecería al mismo tipo.

keho < queja

sospecho < sospecha:

Son deverbales. Los deverbales fuertes en español tienen tres distintas terminaciones que muchas veces alternan o vacilan: o, e, a. Así tenemos queja, pero galope, suspiro, y muchas veces hay vacilaciones. En el español de Sudamérica esa vacilación ocurre entre o y e. En el papiamento puede ocurrir lo mismo. No sabemos si en este caso ocurrió en papiamento antiguo, o en el español antiguo que originó el papiamento.

De cualquier manera, no se trata de un cambio fonético. Esta confusión (en este caso entre a y o) puede reforzar la confusión ya existente en papiamento en el género. Conclusión: los cambios de a átona final > o no constituyen una regla fónica.

E inicial absoluta > a:

anto < entonces:

En Nuevo Méjico antonces . También tenemos an casa de en lugar de "en casa de"; calandario por "calendario". Eso significa que la e ante nasal puede transformarse en a. En Colombia también se dice "antonces". En España "antuense" (Asturias); en el madrileño popular "an casa"; en Extremadura también (B.D.H. 1 - Amado Alonso).

"Antonces" en Nuevo Méjico; "antusiasmo" (B.D.H. 4: Hills); "antonces" en Santo Domingo según B.D.H. 5, p. 82 (Henríquez Ureña). Conclusión: anto, papiamento viene de una forma popular española. No se trata pues de cambio fónico interno del papiamento.

E en sílaba inicial > i:

Hay la tendencia a cambiar la e átona en sílaba inicial a i, pero en la época actual en muchos casos coexisten las formas con i y las formas con e. Podemos dar por sentado que el cambio ha sucedido por la influencia del venezolano; aun donde no se trate de un cultismo, hace aparecer una alternancia. Vamos a considerar varios casos:

1) Un simple cambio de e > i. Este cambio existe también en todos los dialectos españoles en la forma de una vacilación. Lo que se observa es que en papiamento esa vacilación se desplaza hacia la i:

bibida < bebida

biná < venado

bisé < *besé < *beser < *besero (< becerro)

bistí < vestido

difini ~ defini

kibrá < *quebra (< quebrado)

hirida ~ herida

milón < melón

piská < pescado

ripara < repara, etc.

2) Cuando existe el prefijo de, real o imaginario, éste se identifica con la preposición di (< de) del papiamento:

dicidí < decidido

dilanti < *delante (< adelante)

dirti < *derte (< derrite)

(ta) dispidi < *despidi (< despide)

3) Cambio por el influjo de la consonante s.

Rufino Cuervo (apud Toscano Mateus, 1953, p. 61) ofrece la siguiente explicación para algunos casos españoles: "Articúlase la e en punto más inmediato a la s que la a y la i todavía más que la e, de donde resulta la acción que ejerce la sibilante sobre la a convirtiéndola en e, y sobre la e convirtiéndola en i (Apunt. § 796)." Algunos de los ejemplos citados por Cuervo y confirmados por Toscano Mateus en el español del Ecuador (habla inculta serrana) se encuentran presentes en el papiamento:

sigún < según

sigur < seguro

siguransa < siguranza (esp. del siglo 16)

Agregamos todavía:

sigui < seguida

siman < semana

sinti < sentido

E en sílaba inicial > o:

pordón < perdón

pordona < perdona

brongoza < vergonza (< vergüenza)

Los dos primeros podrían explicarse por la confusión con por-. Además, los tres casos pueden interpretarse como que la e se asimila a la o de la sílaba siguiente.

E en sílaba inicial > u:

burdugu < verdugo. Es un caso de asimilación. No constatamos otros casos. Véase también el párrafo siguiente.

E pretónica interna > a:

Kakalaka < kakkerlak

Kakkerlak se vuelve kakalaka, porque existe una tendencia en papiamento, seguramente por influencia africana, hacia las palabras simétricas con vocalismo uniforme: chiki - chikí, dividivi, guruguru, korokoro, lebelebe, mèlèmèlè, pòtòpòtò, warawara, wiriwiri.

E pretónica interna > i:

baridó "barredor"

hacidó "hacedor"

Aquí es el sufijo -idó en papiamento que tomaremos en consideración; esa correspondencia puede deberse a una analogía del mismo tipo que en castellano en los participios. Tenemos, del latín amatus > amado, primera conjugación; habitus > habido; pero tenemos cosido además de cocho, por analogía con los verbos que en latín tienen un participio débil. También en el caso del sufijo -dor, en latín es imperator y decimos emperador; en el caso del verbo facere es factor; hechor sería la continuación fonética de factor, pero sólo lo usamos en los compuestos mal-hechor y bien-hechor. En cambio, del verbo hacer creamos hacedor por analogía: en los casos latinos que tenían una vocal delante de -tor, la t se sonoriza y da -dor. Este se convierte en un sufijo castellano que ahora se puede por analogía aplicar a cualquier verbo castellano.

El prefijo -idó en papiamento proviene de las formas castellanas en -edor y se aplica a todos los verbos.

Otra explicación para los casos citados del papiamento es que el sufijo papiamento era simplemente -dó, pero como los verbos son haci, bari, entonces: haci-dó, bari-dó, respectivamente; esto significaría que lo que realmente cambia es la -e final absoluta de cada verbo.

Encontramos unos cuantos casos de e ortográfica española, pretónica o postónica, continuada en una yod en papiamento:

papya

papyá

papyamentu

marya, etc.

Mencionamos este caso, porque ha sido utilizado por algunos autores (Van Vijk, 1958) como argumento, mientras que nosotros entendemos que se trata de una confusión de esos autores entre la e ortográfica y la e del español hablado. En efecto, cuando una e átona es seguida de una a, el español popular pronuncia en su lugar una yod. El papiamento conserva exactamente la pronunciación española, adecuando la grafía a la pronunciación real. Contrariamente a lo supuesto por Van Vijk y Lenz, no existe pues aquí ningún cambio fonético.

E pretónica interna > o:

sosodé < *sosedé < sucedé

La átona inicial u inestable > o. Por asimilación, la e pretónica interna se vuelve también o.

Asimilaciones de e a o son frecuentes en el español desde su formación. En Menéndez Pidal (1904, § 65) encontramos: "De sũbmẽrgulio (derivado de submergo y con el sentido de mergũlus) debiera salir *somergujo; pero se asimiló la vocal pretónica a la inicial y se dijo somorgujo, influyendo además el que la vocal acentuada pertenece a la serie posterior, como la inicial".

E tónica > i:

Normalmente la e tónica se conserva, como ya hemos visto:

berde < verde

feneta < (port.) alfinete

gemelo

hende < gente

kabes < cabeza

kandela < candela

kareda < carrera

tera < terra

yen < lleno

Sin embargo:

kanika < caneca (probablemente un venezolanismo)

Sería normal que en Venezuela dijeran canica por caneca por confusión con un diminutivo.

(ta) manise < *manece (< amanece)

priminti < promete (explicable por asimilación; a veces sucede que el vocalismo de una palabra se uniforma).

E tónica > o:

Encontramos un solo caso:

molostia < molestia, por asimilación.

E átona final absoluta > i:

Un rasgo típico del papiamento es la tendencia a cerrar toda /e, o/ final absoluta en [i, u], tal como ocurre en la mayoría de los dialectos españoles del Caribe, como ya hemos visto.

Vocales relajadas por su posición, y relativamente imprecisas, las átonas finales se inclinan hacia el tipo cerrado:

afrikanchi < afrikantje

anochi < anoche

bisti < viste

despidi < despide

difini < define

dividi < divide

funchi < funche

lechi < leche

midi < mide

pidi < pide

sigui < sigue

sirbi < sirbe, etc.

E átona final absoluta (>i)>a:

En general, como hemos visto, la e final absoluta >i, pero en muchos substantivos, y solamente en substantivos, esta -i cambia en -a. En todo nuestro fichero, no encontramos substantivos terminados en -e, salvo neologismos evidentes.

Tenemos:

asetá < aceite

bochincha < bochinche

chinchá < chinche

dialuna < dia lune (< lunes) (Dialuna por (dia) lunes: puesto que en holandés es mondag = el día de la luna, en día lune habrán visto la etimología de luna. Este, por lo tanto, no es un cambio sólo fonético);

feneta < port. alfinete

frenta < frente

informa < informe

peina<peine

remata<remate

En resumen, hay un sistema de solo tres vocales átonas finales, que ocupan las tres puntas del triángulo vocálico: a, i, u. Se producen también desplazamientos entre esas tres vocales. Así, la -i procedente de -e puede a veces cambiar en -a, como acabamos de ver, o en -u como veremos, ya que, como el papiamento no tiene género, la terminación carece de sentido. La mayor parte de los sustantivos españoles terminan en a o en o, y estas terminaciones para el hablante de papiamento debieron resultar como si estuvieran distribuidas al azar. Por esta razón, es fácil que se produzcan los desplazamientos.

E átona final absoluta>u:

botu<bote

mortu<muerte

sortu<suerte

tobu<hol. tobbe

Véase el párrafo precedente.

kakunbein<kakebeen: en holandés la palabra se pronuncia con dos acentos porque es una palabra compuesta. Entre los dos acentos hay una vocal átona y esa vocal átona en la dicción rápida es incolora; por esta razón el papiamento la transforma en u.

O inicial absoluta:

Hemos registrado un solo cambio:

atrobé<otro bé ("otra vez")

O átona en sílaba inicial >a:

barbulète < borboleta (port. del Brasil)

pampuna < hol. pompoen

rasenchi < hol. rosijn

skarpion < schorpioen

En el primer caso creemos que se trata de un brasileñismo que probablemente entró al papiamento a través de hispanohablantes o sefardíes. Tenemos noticias de que en el Uruguay se dice barboleta por borboleta.

En cuanto a los otros ejemplos mencionados, nos parece fácilmente comprensible el paso de la /o/ breve del holandés a /a/, una vez que dicha /o/ es pronunciada [ɔ], lo que le permite aproximarse fácilmente a la [a].

Efectivamente, en los ejemplos que mencionamos no hay ninguna palabra de origen español. No debemos olvidar que el español nunca tiene [ɔ] átona. En nuestros materiales no hemos encontrado ningún caso de [o] átona española transformada en [a] (al menos en sílaba inicial). Los ejemplos que aquí citamos son holandeses y, en cuanto a borboleta, debemos acotar que si fue traído por hispanohablantes o sefardíes, en ambos casos se trataría de la pronunciación nordestina del Brasil, que tiene [ɔ] en su sílaba inicial.

Debemos hacer todavía una consideración cronológica. Nos parece improbable que una [ɔ] pudiera volverse /a/ en el papiamento cuando el papiamento tiene también un fonema /ɔ/. Por consiguiente, debemos suponer que estos préstamos son antiguos y corresponden a una etapa en

que el sistema vocálico papiamento sólo tenía dos grados de abertura, en cuyo caso es fácil de comprender que una vocal más abierta que [o] fuera interpretada como /a/. Eso está, por lo demás, completamente de acuerdo con la idea que expusiéramos en otro lugar, de que el sistema de cuatro grados de abertura es secundario en papiamento y se debe a la mezcla con el holandés.

O átona en sílaba inicial >e:

Solo registramos un caso aislado:

percura < procura

La primera parte de la palabra debe haberse sentido como un prefijo, y confundido con el otro prefijo per.

O átona en sílaba inicial >i:

Aparece un solo caso:

priminti < promete

Puede tratarse de una asimilación por analogía con primi que a su vez deriva de oprimir en el sentido de apretar su mano "primi su man" (Véase Lenz, 1928, p. 198).

La hipótesis de Lenz no nos parece imposible, pero tampoco la única posible, pues en realidad no sabemos cual es la historia y aun el origen exacto de esta palabra, que presenta demasiadas irregularidades, por ejemplo, si verdaderamente se trata de un cruce de prometé con primi deberíamos explicar la nasal final de la segunda sílaba y el simultáneo mantenimiento de la /t/ (frente a hende, punda, etc.). También es cuestionable este cruce desde el punto de vista semántico. No debe también olvidarse lo que ya hemos dicho acerca de cierta tendencia de origen

africano hacia la uniformación del vocalismo dentro de la misma palabra.

O átona en sílaba inicial >u:

Los casos que enumeraremos a continuación, no necesariamente son cambios ocurridos en el papiamento, sino que también se pueden explicar por vacilación en el español del siglo 16 como se constata en el lenguaje literario de la época y en la conservación de muchas de esas formas en el español vulgar de varias regiones hispánicas. Aparentemente, esta vacilación española se regulariza en el papiamento como cambio o > u en esta posición:

butá < bota

bunita < bonita

buraché < borrachera

chukulati < chocolate

dyadumingu < (dia) + domingo

drumi < dormido

dunadó < donador

fruminga < port. formiga

guruguro < gorgojo

Hulanda < Holanda

hulandés < holandés

kuminda < comida

kuminda < recomienda ("saluda")

kuminza < *cominza (< comienza)

kumprá < comprada

kura < *cora < *corra (< corral)

kurazón < corazón

kushina < cocina

kustía < costilla

kustumbre < costumbre

kustumbra < *costumbra (< acostumbra)

mujado < mojado

muskita < mosquito

pumada < pomada

puitu o puyitu < pollito

putri < *putri < *podri (< podrido)

rudia < rodilla

subrina < sobrina

sumpiña < *sopiña < **sepiña < spiña

surdu < sordo

tuma < *toma (< tomado)

turtuga < tortuga

Encontramos una cantidad relativamente grande de palabras en papiamento que presentan una /o/ en esa posición, lo cual a primera vista podría hacernos pensar que en papiamento también se trata de una vacilación y no de un cambio. Sin embargo, hay algunos factores que nos confirman en nuestra creencia de que el cambio es regular:

1º) no encontramos ningún caso en que la misma palabra se dé con /u/ y con /o/.

2º) la enorme mayoría de las palabras que conservan la /o/ son derivadas, afijados, de palabras bases en que la /o/ es tónica:

bobada

bokita

bombero

botá

botika < botica (aquí en realidad no se trata de una derivación, pero se siente como tal, puesto que en toda la región del Caribe el diminutivo es -ico, -ica cuando la última consonante de la raíz es una /t/).

floriá

fogón

gordura

kochero < cochero

lokura < locura, etc.

En estos casos, el hecho de sentirse la relación entre la palabra base (con /o/ tónica) y el derivado hace que la /o/ átona no cambie.

3º) las pocas palabras con /o/ átona en sílaba inicial que quedan, son en algunos casos evidentes neologismos y en otros casos bien pueden serlo, puesto que no hay que olvidar que el papiamento recibe vocablos del español venezolano en forma ininterrumpida hasta hoy.

De todos modos, no llegan a una docena las palabras que no se explican mediante 2 y 3 (por ejemplo: bochincha, bodega, doló), y esto nos permite tener la certeza de que el cambio o > u en esta posición es regular.

O pretónica interna > u:

chukulati < chocolate

dyadumingo < (dia) + domingo

kuminda < port. encomenda = encomendar a Deus, que significa
saludar (Véase Lenz, 1928 p. 199).

Las observaciones que corresponden son las mismas que acabamos
de hacer con respecto a la /o/ en sílaba inicial.

O tónica > a:

Solo tenemos ejemplos esporádicos, todos anglicismos, y ya
registrados por Lenz (1928, p. 197):

shap < shop

waf < whorf

La [ɔ] muy abierta del inglés pasa a [a].

La /o/ tónica española, que jamás es tan abierta, nunca cambia
en /a/.

O tónica > u:

1º) La o tónica inicial se vuelve u ante r:

flur < flor

fur < *foro (< forro)

kurpa < *corpo¹ (< cuervo)

kuri < kore < corre

surdo < sordo

tur < *tor < *tod (< todo)

1. por monoptongación

2º) En sílaba de acento dudoso:

bula < *vola² (< vuela)

buta < bota

duna < dona

kumpra < compra

a supla < sopla

suta < azota

tuma < toma

En esos casos se trata siempre de verbos. Lenz (1928, pp. 196-197) habla de "accento dudoso" y creemos que se refiere justamente al hecho de que en todos esos casos se trata de verbos españoles de la primera conjugación. En la introducción de este capítulo hemos señalado que uno de los factores que dificultan la reconstrucción de los cambios ocurridos en papiamento es el hecho de que no sabemos en realidad de que forma verbal en español procede fónicamente esa única forma que el verbo tiene en papiamento. En los verbos de la primera conjugación, debido a la monoptongación (que es sumamente claro en el caso de bula, que no puede proceder del portugués, ya que este no tiene l intervocálica), y a la pérdida de la -r final de los infinitivos y la -d- de los participios, tenemos toda una serie de verbos que podrían tener dos formas: con la acentuación como única diferencia: una forma procedente del presente de indicativo (dona, bota, bola (< buela), kompra, sopla, (a) sota, toma), que tienen el acento en la /o/ de la raíz; y la otra que proviene del infinitivo que ha perdido la -r, o del participio, y que

tiene el acento en la -a- temática: doná, botá, bolá, komprá, soplá,
(a) sotá, tomá. Puesto que, por el estudio de los verbos de las otras
conjugaciones, sabemos bien que el papiamento conserva indistintamente
formas de presente y de infinitivo, debemos suponer necesariamente que
en una primera época, al menos en algunos verbos, algunas formas
coincidían. Creemos que esto es lo que quería significar Lenz cuando
habla de "sílabas de acento dudoso". Pero no debemos olvidar que en
las formas que tenían el acento en la -a- temática, la o de la raíz
era pretónica en sílaba inicial, y por esa razón se convierte en u.
Las parejas serían entonces dóna:duná; bóta:butá; bóla:bulá, etc.
Cuando finalmente el papiamento reduce a una sola las formas verbales
tomadas del español, en algunos verbos se conserva el acento del presente
español, pero el vocalismo u del infinitivo o participio.

En resumen, en este segundo grupo, contrariamente a lo dicho
por Lenz, no sería una /o/ tónica la que se transforma en /u/, sino
una /o/ átona en sílaba inicial, lo cual es normal como hemos visto.
No hemos encontrado ningún caso de este cambio que no sea seguido de una
r y que no sea un verbo de la primera conjugación española, mientras
que delante de r hay también sustantivos y adjetivos.

Buscuchi procede del holandés beschuitje "bizcochito", con
la normal asimilación de la vocal pretónica, y seguramente no de bizcocho.

O átona final absoluta > a:

biña < port. vinho (¿o del esp. viña?)

sigaria < sigarío (< cigarrillo)

frena < freno

gaña < engaño

kurpa < *corpo (< cuerpo)

loma < lomo

punja < puño

moskita < mosquito, etc.

La ausencia de terminación genérica en papiamento llevó a la confusión de los sustantivos en -o y -a, como ya lo viéramos cuando discutíamos -a final.

Añadimos aun: kontrabanda por contrabando en que habrá influído la confusión con banda y lora por loro, forma que no es de extrañarse, visto que en varios dialectos hispanoamericanos esa es la forma usual; (por ejemplo en el español del Ecuador).

O átona final absoluta > i:

Ya hemos mencionado los intercambios de las tres vocales que en papiamento se dan en posición final absoluta. Aquí damos los siguientes ejemplos para -o > -u > i:

bichi < bicho

burachi < borracho

dedi < dedo

drechi < derecho

ferri < esp.dial. ferro

fini < fino

korchi < corcho

piloti < piloto

sangrienti < sangriento

O átona final absoluta >u:

Como hemos visto también con respecto a -e>-i, la -o se cierra siempre en -u:

abusu < abuso

algu < algo

amigu < amigo

anchu < ancho

barku < barco

bibu < vivo

bientu < viento

figu < esp. dial. figo

fornu < " " forno

gagu < gago

lensu < port. lenço (¿o esp. lienzo?)

sinku < cinco

tempu < tiempo

webu < *guevo < huevo, etc.

I inicial absoluta:

No constatamos ningún cambio.

I en sílaba inicial >e:

Al hablar de la e pretónica, hemos comentado extensamente que en papiamento como en el español popular, alterna mucho con i. A esta vacilación (en papiamento o ya en español) se deben formas como:

defunto por difunto

descuti por discute

ofecina por oficina

penetencia por penitencia

I átona en sílaba inicial >o:

promé < primero

Caso aislado. Lenz lo explica suponiendo que tal vez la consonante labial haya influído en el cambio de una vocal no labializada a una labializada. Esta hipótesis nos parece altamente improbable, primero porque entonces deberíamos esperar prumé y no promé, ya que la u también es labializada y tiene el mismo grado de abertura que la /i/ y además ya hemos visto que el papiamento prefiere tener una /u/ y no una /o/ en sílaba inicial átona; segundo, porque tenemos otros casos (priminti), donde una /i/ en un contexto fónico exactamente igual no se labializa. Si se tratara de una causa articulatoria ésta debería actuar en todos los casos análogos. Francamente no encontramos explicación a este cambio, aunque podríamos suponer también una influencia del francés [prömyé] (no olvidemos que hubo una dominación francesa de Curaçao) o bien una falsa etimología con influencia del prefijo pro cuyo significado no es muy lejano. Sin embargo, si bien esas explicaciones no serían imposibles, no nos resultan convincentes, y entonces lo único que podemos decir es que se trata de un caso único y que ninguna regla existe en este sentido.

I tónica >e:

"La i breve abierta del holandés pasa a veces a e: renchí, h. ringetje" (Lenz, 1928 p. 196). Por esa misma razón tenemos:

bleki < blik

kens < kinds

En cuanto a mes, "mismo" lo consideramos derivado no de mismo, sino de mesmo que es la única forma de la gran mayoría de los dialectos hispánicos vulgares.

Trompeka < trompica, "tropieza".

No nos parece que se trate de un cambio fónico, ya en ninguna otra palabra de origen español encontramos e < i en posición tónica. Cabe suponer también que el cambio haya ocurrido en el infinitivo o en el participio en cuyo caso la /i/ no sería ya tónica; pero también se puede pensar en un cruce semántico con tropezar o aun (dada la connotación moral de la palabra) con pecar.

U inicial absoluta > i:

No encontramos ningún caso, ya que ingwentu no procede del español culto ungüento, sino del popular ingüento.

U átona en sílaba inicial > o:

kolebra < culebra

loga ~ luga < lugar

mohé ~ muñe < mujer

podiendo < pudiendo

sodá < suda

sosode < sucede

Nos remitimos aquí a lo dicho con respecto a i > e.

U pretónica interna > i:

Un solo ejemplo:

kominika < comunica

U postónica interna >i:

ridikilo < ridículo, explicable por asimilación o por la tendencia a la uniformación del vocalismo, que ya señalamos en otros lugares.

/Y/ de origen holandés:

Cuando hablamos del sistema vocálico actual del papiamento, mencionamos que debido a la frecuencia de préstamos holandeses este sistema se enriqueció con el fonema /Y/. Sin embargo, encontramos que en algunas palabras esta /Y/ cambia a otra vocal:

depchi < dubbeltje

kork < kurk

sirkol < zuurkol

skopápel < schupabel

sorsaka < zuurzak

Como se ve se trata de un número muy pequeño de cambios que, además no presentan mayormente regularidad alguna. Pensamos que estos cambios pueden deberse al hecho de que la incorporación de este fonema al sistema papiamento haya sido gradual y lenta, y al mismo tiempo culta. En consecuencia, las palabras holandesas tomadas antes de ser aceptado /Y/ como fonema papiamento se "papiamentizaban", cambiando o su lugar de articulación o su labialidad, puesto que en realidad ambos rasgos fonológicos existían desde antes, sólo su combinación no existía. Podemos agregar que no se trata solamente del factor cronológico, sino también del sociolingüístico ya que una palabra puede pronunciarse con /Y/ en el nivel culto (por ejemplo [min'ýt] y con /i/ [menít]) en el nivel popular donde el fonema /Y/ no está definitivamente incorporado.

DIPTONGOS

Hay una serie de palabras en el papiamento, la evolución de cuyo vocalismo depende de si interpretamos estas palabras como de origen portugués o español. Eso ya lo hemos señalado en la introducción, y se refiere sobre todo a las palabras que presentan una vocal simple donde el español tiene diptongo.

Este tipo de palabras (por ejemplo porko, porta, porto, ponta, torto) han sido tradicionalmente consideradas como pruebas de la procedencia portuguesa del papiamento.

Recientemente Rona (1971a) apuntó que es necesario suponer que el papiamento mismo haya tenido una evolución interna durante sus dos y medio (o tres y medio) siglos de existencia. Una parte de esa evolución ha consistido en un reagrupamiento de vocales simples y diptongos en las palabras de origen español. Este proceso lo describió Rona como "vacilación", más bien que "monoptongación". Según las consideraciones que hace Rona, se hablará de una verdadera "monoptongación" solo cuando, en palabras que en su origen presentaban un diptongo, éste desapareció dando lugar a una vocal simple. Como bien lo expresa el mencionado estudioso, "no se trata de que los diptongos españoles se monoptonguen, ya que en este caso todos o casi todos los diptongos españoles se corresponderían con vocales simples del papiamento. Se trata más bien de una época de vacilación, que produjo dobles con vocal y con diptongo, pero luego una de las formas, cualquiera de las dos, se fijó para cada palabra."

Esa vacilación ocurrida en el papiamento se explica por el hecho de que en esa lengua criolla no hay flexión de formas verbales. Esto conlleva la carencia de desinencias conjugacionales, típicas del español. Por lo tanto, alternancias del tipo we/o, ie/e (como puedo/podemos, quiero/quería) no tendrían ningún sentido para los que empleaban en papiamento los verbos españoles con una sola de sus formas, una cualquiera. Como consecuencia, diptongo y vocal simple se presentaban en equivalencia que se extendería después a palabras no verbales, ya que esa vacilación habrá existido por un cierto período, desapareciendo en seguida y dando lugar a la fijación de una forma u otra, o sea, con diptongo o con vocal simple. No se puede hablar pues de la existencia de una regla fija y ninguna dificultad habrá en aceptar una forma fijada con diptongo como proveniente de un diptongo español. En este caso están:

bientu < viento

fiernu < infierno

kuenta < cuenta

lareina < reina

pariente < pariente

piedra < piedra

pleita < pleito

sierre < cierre

siguiente < siguiente

swela < suelo

webu < huevo

wesu < hueso

Si interpretamos bien la idea de Rona, lo que este autor quiere decir es que este doble proceso de vacilación y fijación podría dar lugar a cuatro relaciones posibles entre palabras españolas y palabras del papiamento:

En español	En papiamento
1. con vocal	con vocal
2. con vocal	con diptongo
3. con diptongo	con vocal
4. con diptongo	con diptongo

El primer caso y el cuarto caso no ofrecen ninguna dificultad, ya que las palabras del primer tipo pueden interpretarse como españolas o portuguesas, y las del cuarto tipo son siempre claramente españolas (como los ejemplos que acabamos de ennumerar). Las dificultades empiezan en el segundo y tercer tipo donde no hay coincidencia. Los estudiosos que se han ocupado del papiamento sólo parecen haber constatado palabras del tercer tipo (español diptongo, papiamento vocal), y esto los indujo a suponer el origen portugués. Sin embargo, Rona señala la existencia de cierto número de palabras del segundo tipo también, y esto puede considerarse como prueba definitiva de que ha habido en el papiamento mismo un proceso de "monoptongación" que él describe como "vacilación y fijación". Esto a nuestro juicio, termina con el argumento más fuerte de la teoría portuguesa.

Los principales argumentos de Rona son los siguientes:

a) la existencia, en papiamento, de diptongo donde en español hay vocal simple:

biebe < bebe

awe hoy

mweñe < mujer

ripiante < (de) repente

wea < (*weya <) olla

wor < (a) hora

b) la existencia, en papiamento, de vocal simple donde el español tiene diptongo, pero que de ningún modo puede derivarse del portugués:

pap. bin "bien" donde el portugués tiene bem

pap. bini "viene" donde el portugués tiene vem

pap. doño "dueño", donde el portugués tiene dono

pap. heru "hierro" donde el portugués tiene ferro

pap. poblo "pueblo" donde el portugués tiene povo

pap. shelu "cielo" donde el portugués tiene céu

pap. solo "suelo" en el sentido del port. chão, no del port. solo

pap. soño "sueño" en el sentido del port. sono, no del port. sonho

c) la existencia de cambios de un diptongo a otro, que se pueden explicar solamente si existió una época de vacilación:

kwere < quiere

d) la "monoptongación" de otros diptongos que existen en portugués también:

lenga < lengua

testiga < (a) testigua, que, por ser claramente un cultismo, no podría proceder de un proto-criollo afro-portugués.

e) la coexistencia de formas con y sin diptongo en el papiamento actual, que representaría una vacilación sin fijación:

fordi ~ fwerdi

hungá ~ huesa

En conclusión, creemos que Rona en su trabajo citado ha probado fehacientemente que los diptongos españoles pueden reducirse en papiamento a vocales simples y que esto no se limita a los casos de los diptongos ascendentes, que son los que no existen en el portugués.

De nuestros materiales tomamos los siguientes ejemplos:

ei > e⁽¹⁾:

asetá < aceite

ei > (e >) i:

binti < veinte

bintidós < veintidós

ie > e:

abstene < abstiene

atende < atiende

defende < defiende

derra < *dierra < *tierra (< entierra)

diberti < divierte

entende < entiende

herebé < hierve

herment < herramienta

heru < hierro

inverti < invierte

ke < *kie < quier (< quiere)

(1) el diptongo holandés ij: [ei] también sufre una adaptación fonológica al sistema papiamento: koniĵn(tie) > konenchi.

kwalke < cualquier

ken < quien

mantene < mantiene

nenga < niega

obtené < obtiene

pensa < piensa

rekomenda < recomienda

sempr < siempre

sende < *ciende (< enciende)

sera < *cerra (< cierra)

shelu < cielo

tambe < también

tembla < tiembla

tempu < tiempu

tende < tiende ("atender")

tende < tiende ("tender")

tende < *tiende < entiende ("entender")

tene < tiene

tera < tierra, etc., etc.

"Aquí tenemos que hacer tres aclaraciones:

1º) La mayoría de los verbos que figuran en esta lista pueden proceder de las formas del presente del español mediante la "monoptongación", o bien pueden ser el resultado de una fusión de formas de presente (que serían con diptongos y con acento en la raíz) y de formas infinitivas (que serían con vocal simple y acento en la sílaba final). Este fenómeno de fusión lo hemos señalado ya como posibilidad cuando hablábamos del cambio de /o/ > /u/ y de /e/ > /i/. Esta posibilidad de fusión, lejos de contradecir la hipótesis de la vacilación, sería justamente un ejemplo de ella.

20) Hay muchas palabras que en papiamento tienen e y en español ie del tipo gradicimentu, konocementu, movementu, tratamento. Aparentemente estas no proceden de las correspondientes formas españolas a través de una monoptongación, sino que son creaciones propias del papiamento con el sufijo -mentu, propio del papiamento. La "monoptongación" sería entonces del sufijo español -miento a sufijo papiamento -mentu, pero aquí no podemos estar seguros, ya que el español mismo tiene las dos formas: -mento y -miento.⁽¹⁾

30) La reducción o aparición del diptongo en la terminación -encia es muy común en el español peninsular y ultramarino. Zamora Vicente (1970, p. 312) cita: diferencia, conciencia. Rona (1970) no se detuvo en resaltar esos casos que también ocurren en el papiamento, pues señala él que como son formas que abundan en el español americano, bien podrían tratarse en el papiamento de venezolanismos recientes penetrados en esa lengua."

A continuación enumeraremos algunos:

audencia < audiencia

encia < ciencia

konsenchi < consciencia

experencia
experensha } < experiencia

pasenshi < paciencia, etc.

Ie (>e)>i:

arrepinti < arrepiente

bin < bien

bini < viene

kibra < quiebra

kuminza < *cumienza (< comienza)

sinta < siente

sinti < siente

(1) Es por eso que nos preguntamos por qué supone Van Wijk (1958) que, si el nombre de la lengua procediera del español, debería ser *papeamiento.

tin < *tine < tiene

Aquí, con respecto a los verbos, debemos hacer la misma observación que con respecto a ie > e.

Oi > o:

Lenz (1928, p. 220) cita boko < bocoy. Sin embargo constatamos en Coraminas (1954, s. v.) que la forma castellana es boco y no bocoy, de donde se sigue que la forma papiamento es la misma española sin ningún cambio.

Au > a:

bla < blau

We > o:

absolbe < absuelve

bolbe < vuelve

demostra < demuestra

(lo) enkontra < encuentra

forza < fuerza

gros < gruesa

horta < huerta

koba < cueva

(ta) kontra < *kuentra (< encuentra)

morto < muerte

morto < muerto

nos < nuestro

porko < puerco

porta < puerta

sorto < suerte

torto < tuerto

Au > ou:

kwidow < *cuidao (< cuidado)

korsow < curaçao

trabow < trabao (< trabajo) (1)

Ie > ue:

kuere < quiere

We > wo:

fuora < afuera

puo < puede

Ai > ei:

weita < aguaita (aunque algunos dialectos españoles también tienen agüeita).

El triptongo puede conservarse o no:

weita < agueita, pero bué < buey

Lenz (1928, p. 197) señala que el diptongo ei se conserva normalmente, aun proviniendo de formas holandesas:

rei "rey"

lareina "reina"

pleita "pleito"

feita "feito" (port.) En esp. "hecho"

sneiru "snijder"

(1) esos diptongos son el resultado de la caída del fonema medial.

Pero vemos que aquí también hay vacilaciones que pueden resultar en reducción.

RESUMEN DE LA EVOLUCION DEL SISTEMA VOCALICO

Si dejamos de lado los casos de pérdida, aparición o cambio de vocales que son casos aislados o atribuibles a causas no-fónicas, podemos hacer el siguiente resumen clasificado por fonemas:

/a/

En posición inicial absoluta generalmente se pierde, pero a veces vacila e incluso aparece en forma adventicia. En posición pre-tónica interna se pierde siempre, excepto en derivados de palabras donde la sílaba con a es tónica. En posición final absoluta se pierde después de s intervocálica o seguida de yod, así como a veces después de n intervocálica. En los demás casos y en las demás posiciones se conserva. No hemos observado cambios regulares de a a otra vocal.

/ɛ/

Procede de palabrasholandesas o africanas con [ɛ], y se da en relativamente pocas palabras. No observamos pérdidas ni cambios.

/e/

En posición inicial absoluta se pierde siempre delante de s implosiva, y a veces delante de otra consonante; se pierde en sílaba final, sea abierta o trabada, cuando sigue a grupo de consonante y líquida. En posición final absoluta, excepto en el caso apuntado se transforma en i. En sílaba inicial se transforma en la mayoría de los casos, pero no siempre en i. Registramos en cualquier posición pretónica: cambios a otras vocales debido a la uniformación interna del vocalismo de la palabra.

/ɔ/

Procede de palabras holandesas, inglesas o africanas con [ɔ].

En sílaba inicial, tónica o átona, a veces se transforma en a.

/o/

En posición inicial absoluta a veces se pierde. En posición final absoluta se pierde detrás de yod, y a veces cuando se trata de adjetivo, detrás de nasal intervocálica o cualquier sonante. Como final absoluta no se conserva nunca, sino que cuando no se pierde, se transforma en u. Cuando no es ni inicial ni final absoluta, no se pierde nunca, pero cambia a u regularmente en posición inicial (no absoluta) y final (no absoluta). Puede cambiar en cualquier posición por uniformación del vocalismo interno de la palabra.

/i/

No se pierde en ninguna posición. En cuanto a cambios, solo encontramos unos pocos en sílaba inicial y en posición final absoluta (a este respecto, véase el párrafo siguiente).

/u/

No se pierde nunca. Los únicos cambios que registramos son algunos en sílaba inicial (no absoluta).

Resumen: Comprobamos que el comportamiento de estabilidad de las vocales del papiamento es contrario al de las vocales españolas. En español desde la época del latín vulgar hispánico hasta hoy, a es la vocal más estable (por ejemplo: es la única que no se pierde en posición inter-tónica) seguida de o, e, mientras que i, u son las más inestables. Cuanto más abierta la vocal, más estable. En papiamento, cuanto más

cerrada, más estable. I, u no se pierden nunca y cambian poco, y a es la que más veces se pierde.

Pasamos ahora a un resumen clasificado por posiciones:

Inicial absoluta:

Llamamos así a la vocal átona inicial de sílaba inicial. /a/ se pierde casi siempre, /e/ se pierde siempre delante de s implosiva, y en unas pocas otras palabras; /o/ se pierde en muy contados casos, /i/ /u/ no se pierden nunca.

Sílaba inicial:

Clasificamos aquí las vocales átonas no iniciales de sílaba inicial. Ninguna vocal se pierde en esa posición. Registramos cambios /u/ $\rightleftharpoons$ /o/, /e/ $\rightleftharpoons$ /i/.

Pretónica interna:

/a/ se pierde siempre, las demás vocales no se pierden. Sólo registramos algunos cambios o $\rightarrow$ u.

Tónica:

Aquí llamamos así la vocal que lleva el acento, sea cual sea su posición con respecto al principio y al final de la palabra. Esta es la posición más estable, pues no hemos observado ninguna pérdida, y los cambios se reducen a casos debidos a factores bien determinados: o bien se trata de las vocales holandesas /ɔ/ e /i/ que pasan a /a/ /ɛ/, respectivamente, o bien se trata de verbos en que el cambio o $\rightarrow$ u obedece a oscilaciones entre formas de presente de indicativo o de infinitivo o de participio.

Postónica interna:

Debido a que esta posición ha sido la más inestable en español, las palabras españolas que heredó el papiamento solo contienen las vocales a, i en esta posición (salvo los cultismos). Estas se conservan.

Sílaba final:

Llamamos así la vocal átona en sílaba final trabada. En español es sumamente raro. En papiamento sólo hemos observado palabras en -as, -es, -os. De estos tres casos, -as se conserva, -es se conserva o da grupo final, -os se transforma en -us.

Final absoluta:

Llamamos así la vocal átona en sílaba final abierta. En español sólo existen -a, e, o en esta posición. En papiamento solo existen -a, -i, -u. Por consiguiente, e > i, (aunque la ortografía corriente conserva frecuentemente e) y o que se transforma siempre en u. Por las razones que ya hemos discutido, las vocales a, i, u finales absolutas se intercambian frecuentemente. En cuanto a pérdidas, son frecuentes las de a y en menor cuantía e, o. A se pierde siempre detrás de s intervocálica o después de s+yod. E se pierde detrás de yod o nasal intervocálica. Cualquiera de estas tres vocales a, e, o puede perderse en adjetivos (por analogía con los adjetivos españoles de varias terminaciones) o en palabras que existen en holandés sin vocal final y en español con vocal final. Por el contrario, es frecuente la aparición de i, u adventicios, ya que la tendencia del papiamento parece ser hacia las palabras terminadas en vocal.

Uniformación del vocalismo:

Seguramente por influencia africana las palabras trisílabas y tetrasílabas tienden a uniformar su vocalismo. Este fenómeno va desde la asimilación de una sola vocal hasta la completa uniformación de todas las vocales dentro de la misma palabra.

CAPITULO IV

EVOLUCION DEL SISTEMA CONSONANTICO

Consideramos en este capítulo solamente la evolución de las consonantes cuando no forman parte de grupos (o "nexos"), o sea: en posición inicial de palabra seguidas de vocal, en posición intervocálica, en posición final de palabra precedidas de vocal. Las consonantes precedidas de otras consonantes o seguidas de otra consonante se tratarán en el capítulo siguiente bajo el título de "grupos consonánticos".

En general podemos adelantar que el consonantismo diacrónico del papiamento, al menos fuera de los grupos, es mucho más estable y presenta mucho menos complejidades que el vocalismo.

OCLUSIVAS SORDAS

/p/ Se conserva sin alteración: en inicial de palabra:

páhara < pájaro

pakús < hol. pakuis

pijew < piejo (forma ant. andal.),

en posición intervocálica:

kapa

mapa

papa

en posición final de palabra, en vocablos de origen holandés (ya que el español no tiene palabras terminadas en oclusiva):

hap

klèp

lep

/t/ Inicial, medial o final se mantiene siempre:

tata

mata

lat

teik

pata

rèspèt

temprán

tata

skit

/č/ Se conserva como tal en la posición inicial e intervocálica. En posición final no existe en ningún vocablo papiamentu de ningún origen:

chapi

chuchubi

chèk

hacha

chispa

kachu

/k/ Por lo general se mantiene sin alteración en las tres posiciones:

<u>kas</u>	<u>deken</u>	<u>bèk</u>
<u>kiko</u>	<u>kiko</u>	<u>blèk</u>
<u>koko</u>	<u>koko</u>	<u>wak</u>

Hay un solo caso de sonorización de una k intervocálica, y este caso también es solo aparente: sagudi "sacudir". En realidad, en el español de los siglos 13 a 15 sagudir era una variante normal de sacudir (véase Corominas s.v.), de manera que la forma papiamento con intervocálica sonora es simplemente una supervivencia del español antiguo. Incidentalmente esta palabra es una prueba contra la hipótesis portuguesa, puesto que no se puede atribuir al venezolano y muestra por lo tanto, en el papiamento una supervivencia del español antiguo, y no una rehispanización por influjo venezolano.

En resumen, podemos decir que las oclusivas sordas no se pierden ni sufren cambios en ninguna posición (fuera de grupos) y que no hay ninguna excepción a esta regla.

La única excepción aparente sería la de dornasol, pero esto no tendría sentido desde el punto de vista fonético en un caso aislado, frente al enorme número de t iniciales conservadas. Pensamos por lo tanto, que más bien se trata de una etimología popular: dorna significa adornar en papiamento, mientras que el verbo torna no existe.

OCLUSIVAS SONORAS

/b/ Se conserva como tal ya sea en posición inicial o medial.

Ejemplo:

baba

babél

bwèltu

gobiernu

byaha

La realización de este fonema es oclusiva aun en posición intervocálica, donde el español usa el alófono fricativo.

No hemos registrado ninguna pérdida de /b/. Habría una sola excepción, que también consideramos solo aparente: trahador < trabajador.

Posiblemente se trata de una palabra introducida desde Venezuela en una época tardía, y la forma original debe haber sido trahador por una de las razones siguientes, o ambas: a) puede tratarse simplemente de la abreviación de una palabra "demasiado larga", o sea con tres sílabas pretónicas, todas abiertas, lo cual es absolutamente insólito; b) puede también tratarse de la anomalía (en papiamento) de una [ɸ] fricativa intervocálica. En el comienzo del papiamento las consonantes sonoras intervocálicas se vuelven oclusivas: por ejemplo [trabów] (con una /b/ muy tensa) "trabajo". En la misma época la /ɸ/ intervocálica en Venezuela se relaja todavía más que en España, sobre todo en palabras como trabajador que tiene tres sílabas pretónicas. En Venezuela mismo es común oír trajador. La consolidación de esa forma en papiamento se debe seguramente a que siendo la /b/ intervocálica del papiamento muy tensa, no reconocían una /b/ en la [ɸ] muy floja de Venezuela.

También en posición intervocálica la /b/ puede sufrir la transformación b>m:

Ejemplo:

reventa > rementa

Toscano Mateus (1953, p. 110) dice que el cambio de b>m se dio ya en el latín y pueden traerse varios ejemplos del español general. En el nivel dialectal es común en todo el mundo hispánico.

En palabras de origen holandés /b/ puede ensordecerse, realizándose como [p].

Ejemplo:

depchi < *debelchi (< dubbeltye)

skopápel < shubappel

El papiamento posee un fonema fricativo labiodental sonoro /v/ que penetró a través de los vocablos del holandés. Existe por lo tanto la oposición v/b que está ausente en el español. La presencia de esta oposición es concomitante con la ausencia de un alófono fricativo de /b/. El español escribe su fonema /b/ con dos grafías sólo etimológicamente diferentes: v y b. En papiamento, puesto que la grafía v representa /v/ en las palabras de origen holandés, pero /b/ en las palabras de origen español, se produce cierta incertidumbre en los hablantes que a veces pronuncian con /v/ la grafía v de palabras españolas. En nuestras cintas hemos encontrado:

[ĩvitábo] "te invito"

[grávi] "grave"

[vẽn] "viene"

[víva] "viva"

A veces este cambio se extiende a palabras españolas que se escriben con b:

[kavaiéru~kabaiéro] "caballero"

[guvíerne~guviero~gobierno] "gobierno"

/d/ Se mantiene en posición inicial.

Ejemplos:

dal

dams

dyábl

En posición intervocálica cae en las terminaciones -ado, -ada, ida.

Ejemplos:

bistí < vestido

marí < marido

y en ayó "adios"

Las excepciones las tenemos en los neologismos como:

duda

mercado

miedo

seda

seducción

sodó sudor, etc., y en la palabra nada.

Amado Alonso (1955, p. 77) sitúa la caída de la d intervocálica española en el siglo 15, o sea antes de que los españoles llegaran a Curaçao.

La /d/ de la preposición di se pierde en el habla rápida

cuando la palabra precedente termina en vocal. En estos casos, la *i* se convierte en yod: [aída tĩ dolóy kabés?] Este también es un fenómeno común a toda la América Española.

/d/ en posición final se pierde.

Ejemplos:

salú < salud

suidá < ciudad

verdá < verdad, continuando un fenómeno español que se viene registrando desde el siglo 13 según Menéndez Pidal.

En palabras de origen holandés también puede caer la -d:

mostr < mosterd

rombró < roggebrood

Los hablantes cultos, más expuestos a textos impresos en español, por ultra-corrección pronuncian muchas veces estas d finales, como fricativas sonoras, como oclusivas sonoras y aún como oclusivas sordas. Esta ultra-corrección es notoriamente común en las clases superiores de toda la América Latina. En nuestras grabaciones hemos registrado:

edad

huésped

maldad

sanidad

suciedad

variedad

verdat

En la época de la formación del papiamento, el español oscilaba entre la omisión y la conservación de la -d final. Aparentemente en el andaluz predominaba la pérdida, en el castellano la conservación, y esto lo vemos en el hecho de que en Madrid hasta hoy se conserva en posición final absoluta $[-\theta < -d]$. Lo mismo que vamos a ver en el caso del fonema /x/, observamos que el papiamento continúa tanto la costumbre sureña como la norteña. Las palabras que acabamos de ver $d > \phi$, parecen proceder de la pronunciación sureña. En cambio tienen que haber existido d finales en el papiamento original, probablemente de origen castellano, puesto que observamos en palabras de indudable antigüedad el cambio $-d > -r$:

boluntar < voluntad

criar < criada

maşar < *masyad < *masjado (< demasiado)

mitar < mitad

mer-dia < mediodía

pikar < *pikado (< pecado)

por < *pod < puede

tur < todo

Alvarez Nazario (1961, p. 131-59) registra el mismo cambio en el negro bozal de Puerto Rico. También en palenquero (Lewis, pg. 7).

Como hemos visto, en estos ejemplos hay algunos cuya d es final absoluta, en español también (voluntad, mitad), mientras que en otros casos una -d- intervocálica se volvió final por pérdida de la vocal subsiguiente. Esto ocurre sobre todo en palabras de uso proclítico: merdia, por, tur.

/dʒ/ Este fonema (oclusivo africado palatal) aparece en palabras de origen holandés y/o en algunas palabras de etimología oscura, posiblemente africana:

zjar

zjozjolí

labizjan

La yod con una /d/ precedente se vuelve /dʒ/ incluso en palabras de origen español o en palabras originadas en el papiamento mismo:

dʒente < diente

indʒā < indiano

dʒé < dye < dié ("de él")

/g/ Se mantiene en posición inicial y medial de palabras, ya sea en palabras de origen español, ya sea en las de origen inglés y/o holandés, y también en las originariamente africanas.

Los respectivos ejemplos son:

gagu < gago

ágila < aguila

gol (inglés)

gyambo (africano)

En posición intervocálica puede caerse:

stoma < estómago

snoa < *esnoa (< esnoga < sinagoga)

Sin embargo se mantiene en:

fogón < fogón

lugá < lugar

madrugá < madrugada

pegá < pegado

según < según

gigante

hogá < ahogado

huelga

mágico

pagamento

regalá

sosiego, etc., etc.

Se puede ensordecen en posición intervocálica o inicial:

barika < barriga

kantika < cantiga

kitara < guitarra

FRICATIVAS SORDAS

/f/ Permanece como tal en posición inicial, medial y final. En esa última solo ocurre en palabras holandesas:

<u>fabor</u>	<u>fofo</u>	<u>haaf</u>
<u>fofo</u>	<u>kòfi</u>	<u>laf</u>
<u>fwèrte</u>	<u>konfyá</u>	<u>muf</u>

En el momento de la conquista española de Curaçao y Aruba, la f inicial estaba alternando en Castilla con h inicial (aspirada o muda). El español americano en general ha seguido el ejemplo de España al completar la desaparición de las f iniciales españolas. Este proceso estaba muy avanzado, pero no completado cuando ocurrió la invasión holandesa. Por esta razón subsisten en papiamento algunas f iniciales que no existen más en español:

fio "hijo"
fornu "horno"
figu "higo"

/s/ (Ortográficamente en castellano s, c^{e,i}, z): Se conserva en posición inicial:

sa
sapaté
sala

También en posición medial se conserva:

bisawela
deseá
pasá

Se conserva a veces en posición final:

dos

mas

pero se pierde también muy frecuentemente, como en toda la región del Caribe:

ayó < adios

diaberne < día viernes

ma < mas

tra < tras

La s aparece a veces como marca de plural cuando el papiamento toma cultismos del español: filosóficas (La Cruz, marzo 1969, p.1); abogados, finansas (La Prensa, 15 de marzo 1969, p.10). Fácilmente aparece en palabras de anuncios periodísticos: "Señores doño di tienda corda riba e show-case-nan!" (La Prensa, 15 de marzo, 1969, p.5).

La /s/ inicial o intervocálica se palataliza en los siguientes casos:

1º) delante de i, como en

ansha < ansia

meshona < menciona

shelu < cielu

Esta regla parece haber sido general y regular en el papiamento hasta hace muy poco tiempo, puesto que por ejemplo ansha por su significado es necesariamente un neologismo. De hecho, observamos que algunas palabras que penetraron en el papiamento hace no más de cincuenta años (trasmishon radial) han sufrido el cambio. Pero últimamente parece estar introduciéndose en el papiamento el grupo si también, y a veces figura

en la misma palabra si con š: asosiashon. También por la misma razón hay algunos casos de alternancia: sielu-shelu.

Rona (1971 c) menciona este fenómeno como síntoma de la aceleración de la rehispanización del papiamento.

2º) Delante de i, como en:

bashi < vacío

bishita < visita

dushi < *dusi < dulce

kushina < cocina

shinishi < *sinisa < ceniza

Este cambio parece no haber sido tan regular ni tan general como el anterior, porque encontramos muchas excepciones, algunas de las cuales no pueden ser consideradas como neologismos (por ejemplo sinku "cinco"). He aquí una lista parcial de estas excepciones:

sía < silla

asina

kasi

sintí

sirbishi

recibí < recebir

sitio

La i que palataliza la s precedente, puede tener varios orígenes:

a) puede tratarse de una i etimológica como bashi < vacío, bishita < visita, kushina < cocina

b) puede venir de una e átona inicial como en

shinishi < *sinisa < ceniza

c) puede venir de una e átona final absoluta como en

dushi < *dusi < dulce

d) puede venir de una yod por pérdida de a final absoluta

como en sushi < *suci < sucia

e) de una a, puesto que hemos visto, cuando tratábamos del vocalismo, que i, u, a finales absolutas pueden intercambiarse. En este caso tenemos shinishi < *sinisi < ceniza

f) puede ser una i adventicia detrás de palabras sobre todo holandesas, terminadas en s (al hablar del vocalismo ya habíamos mencionado esas i adventicias):

borshi < bœurs

boshi < bos

dashi < das

dooshi < doos

kadushi < cactus

keshi < kaas

lombrishi < lombriz

sensha < *cens < incenso (< incienso)

troshi < tros

3º) Cuando le antecede una r, puede ocasionalmente palatalizarse ante otras vocales:

korshet < korset

[koršou] < korsow (el nombre de Curaçao en papiamento)

/x/ Se conserva en posición inicial, medial y final.

En el siglo 16 (cuando suponemos que se formó inicialmente el papiamento) había en España dos tratamientos distintos de este fonema. En el norte predominaba todavía la pronunciación [s̺], aunque ya empezaba a transformarse en [x]. (Véase Lapesa 1962, Rona, 1971a). En el sur, en cambio [s̺] se transformó directamente en [h] y este cambio estaba mucho más avanzado que el norteño. A América, sobre todo a la región del Caribe, llegó principalmente la solución andaluza, que es la que encontramos hasta hoy, pero hay rastros también de la llegada de [s̺] en el Nuevo Mundo. (Véanse los autores citados).

En el papiamento encontramos algunas veces una /s̺/ etimológica:

butishi < botija [botiʃa]

ragadishi < lagartija [lagartíʃa]⁽¹⁾

En la mayoría de los casos, sin embargo, encontramos /h/, como por ejemplo en:

heneral

henyo

hesto

lóhiko

Por consiguiente, debido a la doble influencia española, norteña y sureña, y debido también a la temprana separación del papiamento del resto del mundo hispánico, lo que en España era un solo fonema con

(1) Probablemente un cruce entre el español lagartíʃa y el holandés ragadis, con el cambio a > i final que ya hemos comentado con motivo del vocalismo.

dos distintas realizaciones, dio en papiamento dos fonemas distintos: /š/ y /h/ que luego se vieron reforzados por la existencia de ambos fonemas en holandés.

A estos dos fonemas se agrega un tercer fonema cuya caracterización fonética y fonológica sería igual a /x/ español, pero cuya procedencia es /x/ holandesa. Este fenómeno tiene una distribución completamente diferente de /x/ española, puesto que existe (y se conserva) también en posición final de palabra:

brux

tox

Sin embargo, en algunos casos este fonema /x/ se pierde en posición final de palabra, seguramente por la tendencia que ya hemos notado en el papiamento, hacia las sílabas finales abiertas:

mondi < mondig [móndix]

En el español, al menos en el español popular, /x/ final absoluto no existe, ya que en reloj es puramente ortográfico, pero no se pronuncia.

Notemos todavía un único caso de pérdida de /x/ intervocálica: catisashi < catechisati.

/h/ Existe en posición inicial absoluta y medial:

hap lihé

haaf muhé

hende mihó

El fonema /h/ del papiamento actual procede de tres orígenes diferentes:

a) del español meridional /h/ < /š/, (equivalente por lo tanto al español septentrional /x/), como ya lo mencionáramos cuando tratábamos del fonema /x/. En este caso está por ejemplo hende o muhé;

b) del español /h/ < /f/ inicial, que se estaba perdiendo en España en el momento de la formación del papiamentu. La supervivencia de esta /h/ (por ejemplo en [héru] "hierro", [hambr̥] "hambre"), es más frecuente en papiamentu que en cualquier otro dialecto hispánico, salvo en Puerto Rico, y constatamos además que a veces aparece una /h/ inicial que no es etimológica, o sea, donde el español no la tuvo nunca, por ejemplo en: [háŋcu] "ancho", [háŋkra] "ancla", [habrí] "abrir"

habri "abre"

haltura "altura"

henter ~ hintèr "entero"

holó "olor"

y hasta en evidentes neologismos como en [habúso] "abuso". Esta /h/ adventicia, no-etimológica, también existe en Puerto Rico, donde en las clases populares es muy frecuente oír [habiérto], etc. Rona (1971c) atribuye este fenómeno al substrato taíno, aunque no resulta claro si en el taíno se trataba de un fonema /h/ o de un ataque vocálico duro.

c) del fonema holandés /h/ como en hap, haf.

Sea cual sea su origen, el fonema /h/ se conserva siempre en el sentido de no sufrir transformaciones, pero no se conserva siempre en el sentido de no desaparecer. Las circunstancias que pueden causar su desaparición son las siguientes:

1º) se pierde regularmente cuando está entre e a tónicas y vocal final absoluta.

Ejemplos:

abów < abajo

alew < lejos

biew < viejo

flow < flojo

kangrew < cangrejo

lew < lejos

orea < oreja

parew < parejo

piew < piejo (forma ant. andal.)

tów < *atao (< atajo)

En estas condiciones, si la vocal precedente es a, se cierra en o; en cambio si es é se cierra en e; y si la vocal final absoluta que le sigue es una u, se debilita en [w] . De modo que los resultados que se ven en los ejemplos precedentes son los siguientes:

[-ahu] > [-òw]

[-éhu] > [-ew]

[-éha] > [-éa]

Para la é tónica precedente encontramos una sola excepción, que es abéha (probablemente un neologismo). Para la a tónica precedente, la excepción consiste en que /h/ se conserva entre dos a: baha, kaha, biaha, a diferencia de los casos en que la vocal final absoluta no es igual a la precedente.

2º) Entre a tónica y vocal no final, encontramos un solo caso de pérdida: para < pájaro, y esta palabra alterna también con paha. Por

consiguiente, podemos decir que en este segundo contexto fónico el cambio en realidad no se cumple.

3º) Entre u tónica y a átona final absoluta, /h/ a veces se pierde, como angúa < aguja, otras veces se conserva como en brúha.

4º) Encontramos un solo caso de pérdida de /h/ entre una tónica y vocal final absoluta: yiú < hijo y aun este caso la etimología nos parece un tanto dudosa.

5º) No hemos registrado absolutamente ninguna pérdida de /h/ cuando la vocal precedente es átona.

6º) /h/ inicial puede perderse cuando la palabra que antecede termina en consonante: hopi hende, pero tur ende. Aquí se trata de un fenómeno de fonética sintáctica y no de un cambio en la estructura fónica de la palabra misma.

LAS FRICATIVAS SONORAS

/v/ Se conserva en posición inicial y medial:

vakansi

evitá

vense

vruminga

En palabras holandesas y/o inglesas la v ortográfica suena siempre [v].

Ejemplos:

over: [óver]

[vórsta]

[varstopí]

En palabras de origen español alternan [b] y [v]. Véase lo dicho con respecto al tratamiento de /b/.

/z/ Se mantiene sin alteración en posición inicial y medial, sea en palabras de origen holandés, portugués o africano:

zona

anzwé

zonzo

Encontramos /z/ en palabras de origen holandés y también en algunas palabras de origen español, ya que no se debe olvidar que, en la época de la colonización española de Curaçao, no estaba muy avanzada la igualación de /z/ y /s/ (Lapesa, 1942 p.191) y que en algunos dialectos de España aún hoy se conservan restos de /z/ (Lapesa, 1942 p.319). También en algunos vocablos de origen africano encontramos

este fonema. Ocurre en posición inicial, intervocálica y después de n (estos últimos casos los veremos entre los grupos).

/ž/ Se mantiene sin ninguna modificación en posición inicial o medial en palabras de orígenes diversos: portugués, español, africano, francés.

Ejemplos: žjeytu

žjanta

labižjan

žjilet

La igualación de /ž/ y /š/ tampoco estaba terminada en la época de la colonización española de Curaçao. Algunas palabras que hoy pronunciamos con [x] tenían no sólo la forma con [š] sino también la forma con [ž]. De estos sobreviven:

džožoli (en el español actual [aʎoŋʎolí])

žanta

LAS NASALES

/m/ Se mantiene en posición inicial, medial y final:

<u>mi</u>	<u>mama</u>	<u>ham</u>
<u>mea</u>	<u>momentu</u>	<u>stòm</u>
<u>mishi</u>	<u>rama</u>	<u>lam</u>

Los vocablos terminados en m proceden del holandés, pues en español no hay -m final. Si bien el portugués tiene -m final, ninguna palabra papiamento terminada en -m refleja origen portugués.

En posición intervocálica hay vacilación entre -/m/-, -/b/- y -/mb/-. Este fenómeno es similar al que encontramos en el español popular, pero la vacilación española (moñiga~boñiga, moñato~boñato, muñuelo~buñuelo, etc.) ocurre siempre en posición inicial de palabra y generalmente cuando la consonante siguiente es una ñ, mientras que la vacilación en el papiamento es siempre intervocálica y no depende de las consonantes próximas. Por consiguiente, no podemos atribuir el fenómeno del papiamento a una herencia española. Más bien suponemos que se debe a una influencia africana. En efecto, tanto las lenguas de la Costa de Guinea como las de la región congoleña se caracterizan por la existencia (y abundancia) de la serie de fonemas /mb/, /nd/, /ng/. El papiamento no retiene estos fonemas en cuanto tales, sino en cuanto combinaciones bifonemáticas, pero de todas maneras la gran frecuencia de estos fonemas en las lenguas africanas de substrato ha influido para que en un primer momento una /m/ española intervocálica fuera sentida como /mb/. Por consiguiente muchas /m/ son reproducidas por la combinación bifonemática /mb/, y aun, perdiendo su elemento original, por el fonema /b/:

kamarón > kambarón > kabarón

kamer (hol.) > kambr

lomo > lombo

paloma > palomba

Lombo podría considerarse de origen portugués pero los otros ejemplos no. Palomba podría considerarse como cruce del español paloma y del portugués pomba, pero los otros ejemplos no. Por consiguiente, en vez de buscar una explicación diferente para cada uno de los ejemplos, nos sentimos inclinados a suponer una sola explicación para toda la serie y esta explicación podría ser la que acabamos de describir. Por lo demás, esta suposición se ve fortalecida por el hecho de que encontramos el mismo fenómeno en otros hablares con fuerte influencia africana: en el portugués del Brasil marimbondo > maribondo, lo mismo que en el dialecto "fronterizo" del norte del Uruguay (Rona 1959). En el palenquero ablaza > amblaza "abrazar", abaca > ambaca "abarcas" (Lewis), negro bozal de Puerto Rico: adobe > adombe (Alvarez Nazario, 1961 p. 141).

Seguramente contribuyó a este fenómeno la tendencia del papiamento a la nasalización de las vocales en sílaba abierta, fenómeno que contrariamente a lo que afirma Germán de Granda (1968) no es fonológico, sino fonético, pero de todas maneras, muy intenso en el papiamento. Este fenómeno es también una influencia africana y ocurre en todos los hablares americanos con fuerte influjo africano. Es contrario a lo que ha sucedido en español, donde históricamente /mb/ > /m/ (lombo > lomo) y en la sincronía dialectal /mb/ > /m/ (también > tamién, cambio > camio).

No registramos otros tipos de cambio de /m/.

/n/ Por lo general se mantiene en posición inicial, medial y final:

<u>nada</u>	<u>kamina</u>	<u>bon</u>
<u>nenga</u>	<u>henyo</u>	<u>tin</u>
<u>nwebe</u>	<u>panadero</u>	<u>ladron</u>

En posición inicial absoluta e intervocálica encontramos el alófono alveolar [n], mientras que en posición final absoluta el alófono velar [ŋ]. Esto ocurre, regularmente en nuestras grabaciones y según Römer (1969 cap. VII) es una regla de validez general. En este sentido, el papiamento coincide con el español y también con las lenguas africanas, pero no con el portugués.

/n/ intervocálica, inicial de sílaba final, suele transformarse en final absoluta como ya lo mencionáramos cuando habláramos de las vocales finales: mañan, yen

Ocasionalmente la /n/ final puede caer también, en palabras de origen no español:

crime < crimen
gelde < gelden
líkdor < likdoorn
spelde < spellen
wayaka < guayacán

Aparentemente todos estos ejemplos son neologismos. La excepción sería wayaka, pero entonces en realidad no sabemos a ciencia cierta si esta palabra procede del español guayacán o bien de alguna lengua indígena donde ya la /n/ no existía. En conclusión, parece ser que en las primeras épocas del papiamento la tendencia era hacia la /n/ final

absoluta, mientras que hoy lo es hacia su supresión.

Existe vacilación entre /n[~]ng[~]/ intervocálicas, lo mismo que entre /n[~]nd[~] d/:

angúa < aguja

nenga < niega

kaminda < camina

kuminda < comida

landa < nada (verbo)

Aquí solo podemos repetir lo que dijéramos sobre la vacilación /m/[~]/mb/[~]/b/, ya que su ocurrencia en el papiamento, su difusión geográfica y su explicación mediante influencia africana son exactamente las mismas.

Observamos en cambio la desaparición de /n/ implosiva ante fricativas, probablemente porque aquí no hay modo de identificación con los fonemos africanos /nd/ y /ng/:

ganashi < ganancia

laraha < laranja

Esporádicamente se confunde /l/ con /n/, ya sea en posición inicial o final:

bokl_o < bokking

dekl_o < deken

landa < nada (verbo)

landadó < nadadó (< nadador)

laraha < naranja

Esta alternancia de /n/ y /l/ es muy frecuente en la historia de la lengua española. Ya Menéndez Pidal (1904 § 54) hizo notar Onóba Huelva, ilicina encina, anima alma, etc. (el subrayado es del autor). En el Ecuador "chirona" suele pronunciarse chirola y a veces se oye "Zrandumbide" por "Zraldumbide" (Toscano Mateus, 1953, p. 109).⁽¹⁾

El andaluz que escribió la primera gramática española se llamaba indistintamente Nebrija y Lebrija. El fundador de varias ciudades de la zona andina se menciona hasta hoy como Benalcázar y Belalcázar en Colombia. Es sabido que en gran parte de la América Española, desde Nuevo Méjico hasta Chile se dice losotros, los en vez de nosotros, nos. En español dialectal también laranja por naranja. Puede considerarse este cambio como común en el español, mientras que la palabra portuguesa laranja en realidad se debe no a un cambio n > l, sino a la fusión del artículo arcaico la y la subsiguiente eliminación de la n intervocalica. /ɲ/ Se mantiene como tal en posición inicial y medial:

<u>ñapa</u> < <u>ñapa</u>	<u>señor</u>
<u>ñetu</u> < <u>ñetu</u> ⁽²⁾	<u>nieto</u> < <u>gaña</u>

(1) Subrayado en Toscano

(2) Es hábito general del español palatalizar en ñ el grupo ni cuando le sigue vocal: ñeve (nieve), ñeto (nieto), matrimonio (matrimonio). En la gramática histórica del

Como ya hemos referido en páginas anteriores /ɲ/ se da en papiamento en posición final (añ, por ejemplo) por pérdida de la vocal final.

En papiamento existen trazos de la confusión de [ɲ] con [ʎ] : haña < halla.

No olvidemos que [ɲ] y [ʎ] son alófonos en varias lenguas sudamericanas sobre todo en las de la familia tupi-guarani, y en numerosos dialectos hispanoamericanos existe esta misma vacilación entre [ɲ] y [ʎ], pero esto sucede en posición inicial, mientras que el ejemplo del papiamento que estamos discutiendo presenta el cambio en posición intervocálica. Por lo demás, el cambio es relativamente reciente, pues en 1775 todavía era [haja] (Maduro,

español se encuentra el mismo procedimiento: Hispania España, pinea piña (Menéndez Pidal, 1904, 3 53-5). Eso puede aclararnos los pocos casos de /ɲ/ en posición inicial absoluta en español, cuya distribución fue en este caso enriquecida, pues sólo ocurre en el español general en posición inicial de sílaba. También es bueno aclarar que /ɲ/ como alófono de /n/ ha existido siempre en español, no sólo en las circunstancias anteriormente aludida (n + yod), tal como nos prueba ciertos arcaísmos hasta hoy conservados como ñudo, ñublado, etc. (V. Toscano Mateus, 1957, p. 107).

1971, p. 53 sg.). Atribuimos este cambio, no al fenómeno hispánico muy similar que hemos apuntado, sino simplemente al hábito de la nasalización que es muy fuerte en papiamento.

LAS LÍQUIDAS

/l/ Siempre se conserva en posición inicial:

laf

lesa

lora

Se conserva en posición medial:

kandela

kolo

hila

Cuando es seguida de yod, o sea en la secuencia -li-, corre la misma suerte que la [ʎ], o sea que se transforma en [y]. Este es el fenómeno conocido como yeísmo, y no debe olvidarse que el dialecto español base del papiamento era necesariamente un dialecto yeísta, como todas las islas y costas del mar Caribe y del golfo de México. Por consiguiente, [-li- , -ʎ-] > [y] y esta [y] también se pierde antes o después de una /i/ tónica, al igual que en los dialectos hispanoamericanos circundantes:

kayente < caliente

kaintura < *kayentura < *calientura

famía < familia

gaína < gallina

bakiyaw < (hol.) bakelyauw

Como es sabido la caída de la -l- intervocálica constituye una de las características fonéticas del portugués ya desde el siglo 12, según Cornu (apud Lima Coutinho, 1967).

En papiamento, como en español, se conserva: bula < vuela

En posición final puede mantenerse o perderse. Así:

baúl < baúl

dornasol < dornasol

kol < col

ketel < ketel,

pero en las palabras antiguas se pierde:

bari < barril

drempi < drempel

kua < cuál

kurá < *kora < korral

puña < puñal

riá < *rial (< real)

spaño < *españo (< español)

Esto no se refiere solamente a la l que es etimológicamente final absoluta, sino también a la intervocálica que se vuelve final por pérdida de una vocal:

kané < *kanel < canela

-l>r: sólo nos encontramos con un caso:

dádr < dadel

/λ/

Como ya dijimos, el dialecto español base del papia-
mento era yeista: /λ/ > /y/ .

aya < allá

bataya < batalla

kanaya < canalla

kuchiyada < cuchillada

muraya < muralla

yabi < llave

Cuando la /y<λ/ sigue a una /i/ tónica, desaparece,
al igual que en los dialectos españoles de la misma región:
Venezuela, Cuba, Puerto Rico, etc.

Ejemplos:

karsonsio < calzoncillo

komia < comilla

kucharía < cucharilla

patía < patilla

rodia < rodilla

semia < semilla

/r/ El fonema /r/ del papiamento procede de la confluencia de los dos fonemas españoles /r/ y /r̄/. En la modalidad curazoleña del papiamento, se pronuncia siempre con vibrante simple o, como lo describe Lenz (1928 p. 90) "siempre un golpe muy suave con la punta de la lengua contra los alvéolos". En la modalidad de Aruba se pronuncia siempre con vibrante múltiple tensa cuando está en posición intervocálica. Hasta el nombre de esta isla es pronunciado [arúba] en esa isla y [arúba] en Curaçao. Lo que es constante es la pérdida de la oposición fonológica española.

Este fonema único se conserva en posición inicial:

rek

resa

ròm

En posición medial suele conservarse:

kore

mara

seru

Sólo encontramos dos casos de cambios:

kareda < carrera

nanishi < nariz

En posición final la /r/ se pierde:

koló < color

kualke < *kualker (cualquier)

doló < dolor

loga < *luga (< lugar)

muhé ~ mohe < *mojer (< mujer)

sodó < *sodor (< sudor)

suku < *suka < *sukar (azucar)

También se pierde la -r que era intervocálica y se convirtió en final por la pérdida de una vocal subsiguiente:

bisé < *besé < *besser < besero (becerro)

buraché < borrachera

kachó < kachor < kachoro (< cachorro, port.)

karné < *karnar (< carnero)

kla < claro

lihé < *liger (< ligero)

sigá < *sigar (< cigarro)

La caída de la /r/ final es fenómeno muy corriente en el español de América: seño por señor, conocedó por conocedor, pa por para. Transcribimos aquí la referencia que da Toscano Mateus (1953, p. 92) para el caso de para:

En la Costa para > pa, como en buena parte del mundo hispánico, inclusive el habla vulgar de Madrid; a veces por > pu (pu acá abajito, en Loja)"

También en la Argentina aparece pa alternando con para en el habla vulgar (véase Vidal de Battini, 1964, p. 111).

En general, en el español de América y sobre todo en la zona del Caribe, la -r de sílaba (y sobre todo de sílaba final) se debilita mucho y sufre diferentes cambios: así, en Puerto Rico muhé ~ muhel; en el Cibao (norte de la República Dominicana) muhej; en la Costa Venezolana y Colombiana, muhé o muhél; en Panamá muhé. Por lo tanto el papiamento

se inscribe perfectamente en el fenómeno general en los dialectos españoles del Caribe.

/w/ En español la semiconsonante /w/ tiene dos alófonos, variantes libres: uno labial y otro labio-velar respectivamente: [w] y [g^w]. Aun en el lenguaje culto de España según constató Alarcos (1959), es más frecuente [g^w]. El papiamento conserva este fonema, pero retiene un solo alófono que es [w], probablemente por la influencia del holandés que tiene /w/, pero no tiene [g^w].

También puede ser un sustrato taíno, ya que las palabras caribes y arahuacos que en español se conocen con [g^w] inicial tienen en cambio [u] (vocal) inicial en taíno (Alvarez Nazario 1971):

uaira → esp. Guaira y guajiro

uarauno → esp. guaraúno

uatíau → esp. guatiao, "amigo"

iuana → esp. iguana

La palabra bagua 'mar' del español antillano está documentado en el siglo 16 como baua y es fácil de ver que la diferencia es la misma que el español agua y el papiamento awa.

Esta pérdida del alófono [g^w] hace que se igualen totalmente las palabras españolas que tienen /g/ etimológica, como por ejemplo agua, guapo, más las palabras españolas que no tiene /g/ etimológica, como por ejemplo huevo y aun palabras que empiezan con diptongos originados en papiamento como wea, wowo.

/w/ se mantiene pues como tal, en posición inicial absoluta, en palabras de origen español, holandés o indígena.

Ejemplos:

webu < huevo

wesu < gueso (esp. pop.)

wak

wil

wayacá

Se conserva sin alteración en posición medial:

awa < agua

awacati < aguacate

bisawela < bisaguela (~ bisabuela)

niwa < nigua

yewa < yegua

Por fin hemos observado que el carácter puramente labial de este fonema papiamentu es tan pronunciado, que cuando ocurre a principio de palabra desarrolla a menudo una [b] inicial como en [b^weso], "hueso", cosa que sucede sólo muy excepcionalmente en el español popular.

/y/ Se conserva en posición inicial absoluta y final.

Ejemplos:

ya

yabi

yòn

kabay

kay

Hemos observado la pérdida en posición intervocálica:

rodía < rodilla

sía < silla

strea < estreya (<estrella)

wea < *weya (< olla)

Esto sucede regularmente cuando /y/ está entre dos vocales desiguales. En cambio, entre dos vocales iguales se conserva (al igual que lo que viéramos para /h/):

kaya

medaya

pantaya

Se conserva también, desde luego, en los neologismos.

CAPITULO V

GRUPOS CONSONANTICOS

Debido a la complejidad de los grupos consonánticos, preferimos separar su estudio del de las consonantes y constituirlos en un capítulo aparte.

GRUPOS CONSONANTICOS DE DOS FONEMAS

Las combinaciones de unidades consonánticas se presentan con dos y tres fonemas contiguos, y muy raramente con cuatro. En este subcapítulo consideraremos los grupos bifonemáticos.

Oclusiva + oclusiva:

Posición inicial absoluta - no hemos encontrado un solo ejemplo, como tampoco existen en español.

En posición medial constatamos los siguientes grupos, conservados en palabras españolas y holandesas:

-bd- : súbdito

-kd- : líkdor

-kt- : akto, koktail

-pd- : kapdor

-pt- : aptitud, [optenib_g] = (obtenible)

-tb- : futbolista

Podemos decir que son posibles en papiamento en esta posición: sonoro + sonoro, sonoro + sordo, sordo + sordo. Al igual que en español en las combinaciones de sonoro + sordo, la primera oclusiva se asimila a la segunda y se ensordece: optenib_g. En cambio el papiamento no sigue el ejemplo del español en la asimilación de una sorda a una sonora

subsiguiente: líkdor y kapdor. Aquí seguramente se trata de una influencia holandesa, puesto que la combinación sorda + sonora existe en esta lengua también.

Oclusiva + fricativa

Posición inicial absoluta: sólo encontramos un ejemplo en un vocablo culto: ps- en psicólogo.

En posición medial tenemos los siguientes grupos, conservados en palabras españolas y holandesas:

-ph-: [opheto] (=objeto)

-dš-: radsheer

-ks-: bliksen

-kš-: konvikshon

-ps-: epilepsia, [apsoluto] (=absoluto)

-pz-: opzichter

En posición final no registramos la presencia de oclusiva + fricativa, ni en papiamento, ni en español, ni en portugués. Como vemos, todos los grupos se dan en cultismos.

Oclusiva + africada

Posición inicial absoluta: no hemos constatado un solo caso.

En posición medial hay los siguientes ejemplos, todos de origen holandés:

-bč-: ribchi

-kč-: hekchi

-pč-: depchi, pepchi

En posición final no aparecen ni en papiamento ni en ninguna

de las lenguas que entran en su formación.

Oclusiva + nasal

En posición inicial absoluta:

kn- puede mantenerse sin alternación como en knolchi o puede intercalarse una vocal como en konoflo < knoflook.

En posición medial:

-bm- : submarino

-dn- : kualidadnan

-gn- : konsignatorio

-km- : wakmentu, bekmentu. Este grupo surge apenas en los compuestos de palabras holandesas + el sufijo papiamento -mentu.

-pm- : kapmentu (aparece en palabra compuesta: holandés más sufijo papiamento).

-tn- : raketnan

En posición final, no hay ejemplos.

Como se ve, en el caso de oclusiva + nasal, además de los cultismos, encontramos formaciones internas del papiamento, a través de la adición del sufijo -mentu o de la partícula nan a palabras terminadas en oclusiva.

Oclusiva + líquida

En posición inicial absoluta se conservan, sea en palabras de origen española u holandesa. Así:

pl- : plata, plekki

kl- : klara

bl- : blachi, blanku

gl- : glas, gloria

pr- : precio

tr- : trempan

kr- : kram

br- : brasa, bredejon

dr- : drenta

gr- : gracia

No existen dl-, tl- iniciales, ni en papiamento, ni en español, ni en portugués, ni en holandés.

En posición intervocálica se mantienen también:

-pl- : aplika

-tl- : atleta, potlood

-kl- : tekla

-bl- : obligashon

-gl- : vanaglorioso

-dl- : noodlokal

-pr- : aproba

-tr- : atreví

-kr- : sekretu

-br- : abrí, pero detrás de una oclusiva sonora, /r/ puede

perderse:

palaba < palabra

pasoba < pasobra

pieda < piedra

-dr- : adres, hadrei, madrugá

-gr- : agradable.

Los grupos que aparecen en posición final son los que en español o en holandés tienen una vocal ante o tras la líquida, por pérdida de esa vocal. Este fenómeno de la aparición de una líquida impura final, es absolutamente regular en el papiamento, aunque las ortografías usuales no siempre la reflejan:

-pl : tripl < triple

-bl : horibl < horrible; dobl < doble

-pr : sempr < siempre; kopr < koper

-tr : sentimetr < centímetro

-br : hombr < hombre; libr < libre; pobr < pobre

-dr : kompadr < compadre; padr < padre¹

-gr : binagr < vinagre; legr < alegre

Oclusiva + semiconsonante

Esta combinación es la más frecuente en papiamento puesto que el primer elemento de los diptongos españoles (en cuanto no se monoptongan) no funciona como fonema vocálico sino semi-consonante.

1. Probablemente debido a la existencia de una regla muy específica en la fase antigua del papiamento (y otras lenguas criollas) en cuanto a la transformación de la /d/ final absoluta en /r/ (véase lo dicho acerca de /s/), el grupo final -dr está en una situación muy especial que no se presenta en los otros grupos finales: a veces los dos fonemas se confunden en uno: -dr > -r. Esto ocurre sobre todo en palabras de origen holandés. Así por ejemplo, la palabra papiamento skouru puede derivarse del holandés schouder, mediante los siguientes cambios sucesivos:

1º) schouder > skouder (el fonema holandés /x/ se reproduce por /k/, como ya hemos visto).

2º) skouder > skoudr (en virtud de la regla que estamos analizando en este subcapítulo).

3º) skoudr > skour (en virtud de la regla que estamos estudiando en esta nota).

4º) skour > skouru (por adición de una vocal cerrada final, tendencia que hemos mencionado cuando hablábamos de las vocales).

sneiru ~ snéir (< snijder) sufrió los mismos cambios.

Los grupos formados por una semiconsonante como segundo elemento se distinguen de los demás grupos bifonemáticos, en que aun en posición medial los dos fonemas que los integran pertenecen a la misma sílaba.

Aparecen con toda regularidad en las posiciones inicial absoluta y medial. Por supuesto, no pueden aparecer en posición final absoluta, puesto que si la semiconsonante es primer elemento de un diptongo, siempre tiene que seguir el segundo elemento, o sea, una vocal.

En las palabras compuestas de origen holandés e inglés, también se mantiene el fonema semiconsonántico /w/ como tal, y en este caso el grupo es siempre medial (zuidwest y stopwatch).

Damos a continuación ejemplos de todos estos grupos en posición inicial y medial:

<u>Grupo</u>	<u>Posición inicial</u>	<u>Posición medial</u>
<u>pw</u> :	<u>pweblo</u> , <u>pwes</u>	<u>aeropwerto</u>
<u>dw</u> :	<u>dwangarbeid</u> , <u>dwele</u>	<u>gradwal</u>
<u>tw</u> :	<u>twalét</u> ("toilette")	<u>sitwaśón</u>
<u>gw</u> :	<u>gwardianan</u> , <u>gwano</u>	
<u>kw</u> :	<u>kwero</u> , <u>kwidansa</u>	<u>akwerdo</u> , <u>elokwénsya</u>
<u>by</u> :	<u>byentu</u> , <u>byew</u>	<u>gobyérnu</u> , <u>kubjerta</u>
<u>py</u> :	<u>pyeda</u> , <u>pyew</u>	<u>propyedá</u> , <u>kopyoso</u>
<u>dy</u> :	<u>dyésdos</u>	<u>komedyante</u> , <u>odyoso</u>
<u>ty</u> :	<u>tyenda</u>	
<u>gy</u> :	<u>gyotín</u> , <u>guiambó</u> [gyambó]	<u>siguyente</u>
<u>ky</u> :	<u>kyer</u> , <u>kyèpi</u>	<u>sikyéra</u>

Hay algunos cambios que hemos observado:

10) Los grupos bw y gw se reducen generalmente en la pronunciación a w como en awŷla < abuela; awa < agua; awakati < aguacate, etc. Este fenómeno es común en virtualmente todos los dialectos españoles, donde alternan normalmente [bw~gw~w]. Por consiguiente, no necesita una explicación particular y hasta podemos considerar este fenómeno como un indicio más del origen español del papiamento, ya que se trata evidentemente de formas populares y muy antiguas.

20) Como ya hemos mencionado en el subcapítulo de las consonantes, la yod palataliza una oclusiva dental precedente, transformándola en africada palatal:

dŷe (escrito generalmente dje) < di e

dŷaluna < dia luna

dŷente < diente

indŷan < indiano

Solo hay algunas pocas excepciones, como p. ej. dyésdos "doce".

Fricativa + oclusiva

Inicial absoluta: solamente hemos constatado grupos de este tipo en esa posición cuando la fricativa es /s/.

De eso hablaremos un poco más adelante.

Posición medial: todos los ejemplos que enumeraremos integran palabras holandesas que pasaron al papiamento:

-ŷk-: chefkok

-ft-: zeefte, beléft

-ŷt-: stichting

En posición final absoluta son los siguientes los casos encontrados, todos de palabras holandesas:

~~-st~~: skildwacht, erpacht

Puesto que el fonema /s/ ocupa un lugar muy especial entre los fonemas fricativos, hemos dejado para lo último los grupos de fricativa + oclusiva en que el primer elemento es /s/.

En posición inicial absoluta se trata de lo que suele denominarse "s impura". Es bien sabido que a diferencia de las otras lenguas románicas y las germánicas, el español y el portugués carecen de s impura. El papiamento la posee, y aquí estamos evidentemente ante un caso de influencia holandesa.

Los grupos iniciales de s impura seguida de oclusiva pueden tener tres diferentes orígenes en el papiamento:

a) palabras de origen holandés que conservan este grupo (speel, stuipi, etc.).

b) palabras de origen holandés en que el segundo elemento originalmente fricativo, se vuelve oclusivo en el papiamento (skel < scheel; skeer < scheur; sker < schaar; skop < schop, etc.)

c) palabras de origen español que han perdido una vocal inicial (skina < esquina; spada < espada; staña < estaño; skur < oscuro).

La s impura ocurre solamente delante de oclusivas sordas. No encontramos ningún caso delante de oclusiva sonora.

En cambio, en posición medial la s implosiva se neutraliza en un principio con /z/ como ocurre también en español y en portugués. Ni las ortografías corrientes ni la propuesta por Römer reflejan esta

neutralización. En la ortografía encontramos s implosiva medial delante de oclusivas sonoras como sordas. Se trata de los grupos -sp-, -st-, -sk- y -sb-, -sd-, -sg-.

En realidad, la realización fonética de estos grupos es [sp, st, sk], pero [zb, zd, zg].

La diferencia con el español radica principalmente en que en ese idioma es siempre el primer elemento del grupo el que se asimila al segundo, mientras que en el papiamento encontramos casos en que la oclusiva es la que se asimila: liderasco < liderazgo. Más aun, el grupo entero puede sonorizarse como en bizbu < víspera.

En posición final absoluta los grupos de este tipo no existen en palabras de origen español. Las palabras de origen holandés tienen frecuentemente el grupo final -st. Observamos que en palabras que son aparentemente neologismos el grupo se conserva como en test y vast. En cambio, en palabras que aparentemente han penetrado en épocas más remotas, el grupo ha perdido su elemento oclusivo, quedando entonces una /-s/ que ha seguido el proceso normal que hemos descrito cuando hablábamos de esa consonante: adición de una i que a su vez palataliza la s:

kast > *kas > *kasi > kashi
puist [pöist] > *peis > *peisi > peishi.
Fricativa + fricativa

En posición inicial absoluta no encontramos ningún ejemplo. Ya hemos dicho que el holandés (sx-/ > /sk-/.

En posición medial tenemos:

-sh- que aparece en virtud de la formación de nuevas palabras

tal como en deshaci < des + haci.

-sk- sólo aparece en palabras holandesas: oschoft.

-sf- se mantiene en palabras españolas: blasfemo, esfuerzo

En final absoluta este tipo de grupo no aparece en palabras holandesas ni en palabras españolas.

Fricativa + africada

En posición inicial absoluta: no existe.

En posición medial:

-fç- aparece en palabras de origen holandés: kofchi.

Fricativa + nasal

El grupo fn aparece en posición medial como consecuencia del uso de palabras holandesas terminadas en /f/ con adición de la partícula de plural del papiamento nan. Ejemplo: meet-briefnan. Observamos que no hay asimilación, o sea, que la /f/ no se sonoriza delante de la nasal.

Los otros grupos aparecen integrados por la fricativa s (+ nasal). Así tenemos: posición inicial absoluta:

sm- : smâk

sn- : snack, sneew

Ambos en palabras holandesas. La fricativa no se asimila, sino que se mantiene sorda.

Posición medial: aparecen en palabras españolas:

-sm- : kataplasma

-sñ- : bisñetu

-zn- : limosna

La asimilación es irregular, puesto que [s] y [z] alternan delante de la nasal aun en la misma palabra y en el mismo hablante.

No existen estos grupos en posición final.

Fricativa + líquida

Posición inicial absoluta: sólo aparece en palabras holandesas:

slot, slip.

En posición medial anotamos un único caso, en palabra española: [zl]: isla.

En posición final absoluta anotamos un único grupo que ocurre en palabras holandesas, y que al pasar al papiamento se pierde enteramente:

-xr > ∅:

suá < zwager [zwáxr]

fli < vlieger [flíxr]

Fricativa + semiconsonante

<u>Grupo</u>	<u>Posición inicial</u>	<u>Posición medial</u>
<u>fy</u> :	<u>fyérnu</u>	<u>desafyante</u>
<u>vy</u> :		
<u>sy</u> :	<u>syélu</u> , <u>syéntu</u>	<u>desyértu</u> , <u>nasyonal</u>
<u>hy</u> :		<u>ihyéniku</u>
<u>fw</u> :	<u>fwóra</u> , <u>fwénte</u>	
<u>vw</u> :		
<u>sw</u> :	<u>swidá</u> , <u>swéla</u>	<u>kaswalidá</u>
<u>hw</u> :	<u>hwes</u>	
<u>sw</u> :	<u>swata</u>	

Como se ve, los únicos que no son posibles son los grupos formados con /v/ + semiconsonante. En estos casos, efectivamente, en

lugar de /v/ encontramos /b/. No hemos encontrado ningún caso de hy inicial ni de hw medial. En posición final, por la razón ya dada, no pueden existir grupos cuyo elemento es semiconsonante.

Debemos mencionar que, como ya lo dijéramos en el capítulo referente a las consonantes el grupo inicial o medial /sy/ se convierte en /š/ o en /šy/ en muchos casos, pero no en todos. Véase a este respecto lo ya dicho.

Nasal + oclusiva

No ocurren en posición inicial. Sin embargo, son numerosos en posición medial. Exceptuando el grupo -mb- (bolombonchi, seguramente de origen africano), la mayoría de los grupos que enumeraremos son hispánicos.

Tenemos entonces:

-nt- : en las palabras antiguas se convierte en -nd-:

hende < gente

hundu < junto

monde < monte

punda < punta

La información que tenemos disponible nos hace pensar que se trata de un cambio que se inició en época antigua, pero que no llegó a consumarse. En efecto:

1º) Donde encontramos el cambio se trata siempre de palabras que por su significado son aparentemente antiguas.

2º) En los documentos de 1775 descubiertos por Maduro (1971) aparece todavía el nombre Punta. También en el documento de 1830

encontrado por Alvarez Nazario (1961, p. 194) encontramos hente. Por lo tanto, o bien existía vacilación entre 1775 y 1830, o bien fue en esa época o después de esa época que se produjo el cambio.

3º) Hay gran número de palabras que no pueden ser neologismos, y que sin embargo mantienen nt: bientu, bentana, etc.

4º) Los neologismos siempre tienen nt.

5º) El sufijo mentu debe ser muy antiguo, ya que el nombre mismo de la lengua lo contiene. En resumen, todas estas particularidades se pueden explicar de dos maneras diferentes:

a) Que el cambio nt > nd haya ocurrido efectivamente en el papiamento y luego la rehispanización debida a la influencia venezolana haya causado una inversión de este cambio.

b) Que nunca haya habido tal cambio, sino una vacilación que finalmente se ha decidido a favor de nt, lo cual no obstante sobreviven algunas palabras con nd.

No creemos estar en condiciones de pronunciarnos en favor de ninguna de estas dos hipótesis; observamos sin embargo que el cambio nt > nd es sumamente común en todos los hablantes americanos con fuerte influencia africana como en palenquero, el negro bozal de Cuba, el negro bozal de Puerto Rico, etc.

-nd- : se mantiene: andanza, ofendido, pero se reduce -nd- > -n- en inigó < indigo.

Se conservan:

-ng- : kanga, angúa "aguja" (la intercalación de la n hizo

aparecer el grupo en estas palabras), hungadó, bringa, nenga.

-nk-: ankr

-mb-: birambí

-mp-: ciempía < ciempiés

Final absoluta: aparecen los siguientes grupos, posibles sólo en palabras holandesas:

-mp > m: kramp > kram

-nd: rand

-ng: konditioning

-nk: sink, ink

-nt: dirigent, impatient, lamint, argent

Nasal + fricativa

No ocurren en posición inicial.

En posición medial son frecuentes, sea en palabras de origen español u holandés; y se mantienen sin alteración:

-mf-: kamfer

-nf-: konferencia, infrou

-nz-: benzina

-nh-: anhel < ángel

-ns-: kanciller < canciller; konsekuencia < consecuencia

En posición final el único tipo que constatamos es -ns como en Kens, pens, prins (todos de origen holandés).

Nasal + africada

No ocurren ni en posición inicial ni en posición final.

En posición medial hemos encontrado:

-mč- en palabra holandesa: komchi

-nč- en palabras españolas: ancho, konchorogai.

Nasal + nasal

Sólo ocurre en posición medial, en cultismos hispánicos:

-mn- : alumno, kalumniador < calumniador

El grupo -nm- se reduce a -m-. La palabra ortográfica inmensidad se pronuncia [iměsidad].

-nn- > -n-: la palabra ortográfica innegable se pronuncia [ĩnegábl̩]. Este cambio es del papiamento, pues en español es [innegáble].

Nasal + semiconsonante

Son numerosos en posición inicial absoluta:

-mw- : muebla < mueble; mwě < mujer

-nw- : nwebe < nueve.

En posición final no existen, por las razones que ya hemos expuesto cuando hablábamos de los grupos de oclusiva + semiconsonante. En posición medial son frecuentes, aunque no tanto como los grupos de oclusiva + semiconsonante:

-my- : semyofisyal

-ny- : manyobra

-mw-

-nw- yanwari, insinwašón

Líquida + oclusiva

En posición inicial no aparecen.

En posición medial, los grupos que enumeraremos se conservan, sean originarios de palabras españolas u holandesas:

-lb- : envolví [embolbí]

Este grupo está presente también en palabras del tipo kalbas, como resultado de la pérdida de la -a- pretónica interna, fenómeno ya mencionado anteriormente.

-lk- : balki < balk; kalkulá < calcular

-lg- : welga, belga

-lp- : kulpa < culpa; hulpambtenaar

-ls- : dulsura; falso

-lt- : falta; speeltuin

-rb- : serbés, intervención

-rd- : ferdîp, hardin < jardín

-rg- : bergwensa, kargadó < cargador, pero en larga > laga,

-rg- > g.

-rk- : barko, forki < hol. fork, pero a veces -rk- > k como en cerca > seka

-rp- : karpintero, sparpot

-rt- : sertesa.

En posición final absoluta tenemos los dos siguientes grupos que se conservan como tal, todos integrantes de palabras holandesas:

-rd: record; móstr < mosterd en que -rd > r, es la única excepción. Recordemos que también el grupo -dr final en palabra de origen holandés se reducía a -r. Véase en la parte referente a la r impura (p. 160).

-rt: mart, port, quart

Líquida + fricativa

No ocurren en posición inicial.

En posición medial se conservan sin alteración en palabras de origen español u holandés:

-lf- : hemelfart; walfês

-ls- : dulsura, falso

-rf- : huérfano, marfil

-rs- : karselero, curso, piterseli, muherzwela

-rh- : overhaul, interhección

-rš^Y- : borshi, korshet

-r^X- : burgemeester [bürxemástr]

En posición final absoluta hemos encontrado los dos grupos siguientes, ambos en palabras holandesas:

-rs: mars, managers

-ls: pols

Líquida + africada

En posición inicial no ocurre.

En posición medial tenemos los siguientes grupos:

-lč^V- : kolchón < colchón; knolchi

-rč^V- : borchi, marcha

En posición final, el único ejemplo de que disponemos es:

-rč^V en porch.

Líquida + nasal

La presencia de este grupo sólo se registra en posición medial, según se puede ver en los ejemplos que siguen:

-lm- : kalmequi < karnemelk ; fílmiko

-rn- : kontroleurnan : controleur; dornasol, karnal < carnal

-rm- : enfermo [emférm], herment < herramienta.

Líquida + líquida

Se conserva como tal en español y holandés en posición medial que es la única posición en que aparece:

-rl-: karlo, irlandés, verlegen, ferlof

No existe el grupo inverso -lr-.

Líquida + semiconsonante

<u>Grupo</u>	<u>Posición inicial</u>	<u>Posición medial</u>
<u>ly</u> :		<u>balyador</u> , <u>bilyart</u>
<u>ry</u> :	<u>ryenda</u>	<u>koryente</u> , <u>kontraryedad</u>
<u>lw</u> :	<u>lwango</u>	
<u>rw</u> :	<u>rwego</u>	<u>ferwonder</u> , <u>perwano</u>

Los grupos arriba mencionados se conservan como tales, ya sean originarios del español o del holandés.

No hemos constatado ningún ejemplo en el grupo ly en posición inicial, y tampoco en la posición medial con -lw.

Grupos consonánticos de 3 fonemas

- fkl-: hoofklasse
- frč-> řč: kofchi < koffertye [kóřče]
- kly : klyente
- kst-: gelikstelling
- ktw-: aktwal
- lbl-: galblaas
- lbr_o-: malbr_o
- ldk-: schildklier
- ldw-: skildwacht
- lkr-: malkriá
- lst-: poolster
- ls%-: gezelschap
- ltr-: ultrahe
- mbr-: lombrishi
- mby-: ambyente, kolombyanu
- mpl-: ampliamente
- mpr-: kumpra < compra
- mpt-: Ambtenar
- mpw-: kompwesto
- ndb-: duizendbeen
- ndr-: zundramentu
- ndy-: pendyente, pretendyente
- nfl-: konflikto < conflicto
- nfr-: infrow

-nfy:- konfyansa
 -ngl:- inglés
 -ngr:- kongregación < congregación; ingrato
 -ngw:- ungwento
 -nkl:- konklusión < conclusión
 -nkp:- inkpot
 -nkx:- sinkwenta, enkwantu
 -nsp:- konspiración < conspiración
 -nst:- karbonstein, konstante < constante
 -nsy:- ansyoso
 -nsw:- konswelo < consuelo
 -ntr:- koncentración < concentración, entrada
 -nty:- antyareo
 -ntw:- eventwalidad
 -nzw:- anzwé
 -pst:- kapstok, opstante
 -psx:- obschoft : [opsxaft]
 -rby:- sirbyente
 -rdr:- hairdressing
 -rdy:- gwardyan
 -rfp:- erfparcht
 -rgw:- simbergwenza
 -rnm > rm: karmelki < karnemelk [kənméɫk]
 -rpv:- serpyente
 -rsp:- perspectivas

-rst:- eerste
 -rst > st: eirstruik > streik
 -rsy:- komersyante
 -rsw:- muherswana
 -rtr:- portretman
 -rtw:- mortwaria
 -rvy:- nervioso
 -sfw:- esfuerzo
 -skr:- deskripsión < descripción; ijscream
 -spr:- despresyativo < despreciativo; sprekmaker
 -str:- lastra, astro
 -sty:- bestia < bestia; fastioso < fastidioso
 -sxt:- > -st:- wastafel < waschtafel (según Lenz, p. 219).
 -tbr:- meetbriefman
 -tsl:- metsla (lo consideramos trifonemático, porque el papiamentu
 carece de fonema /ts/)
 -tsx:- gasmaatschappij
 -ydw:- zwydwest

[illegible]

Observaciones sobre los grupos trifonemáticos

1º) Como primer elemento de un grupo trifonemático, encontramos solamente las consonantes sordas, y las sonantes (nasales, laterales y vibrantes). Las consonantes sonoras se ensordecen por asimilación, como hemos visto también en los grupos bifonemáticos. Hemos encontrado un solo vocablo que presenta una semi-consonante como primer elemento, y esta palabra también es de origen holandés: zuidwest [zöydwíst].

2º) Como segundo elemento encontramos todas las oclusivas menos las palatales, todas las fricativas menos las palatales y las velares y ninguna de las sonantes. Es evidente por lo tanto que la tendencia general es que el segundo elemento sea de localización anterior. El único caso de una sonante es la palabra klyente, que era también el único grupo trifonemático inicial.

Aun aquí la pronunciación varia entre [klyète] (dos sílabas) y [kliète] (tres sílabas). Los grupos que tienen como segundo elemento una fricativa posterior o una sonante, se reducen regularmente a grupos bifonemáticos:

-sxt- > -st-

-rnm- > -rm-

-frč- > -fč-

3º) Como tercer elemento, en las palabras de origen español solamente podemos encontrar las líquidas (l, r) y las semiconsonantes (y, w). En palabras de origen holandés encontramos también oclusivas y fricativas (b, p, t, k, x).

4º) A diferencia del español, encontramos grupos de tres consonantes oclusiva y fricativa, en palabras de origen holandés: -psx-, -pst-, -tbr-, -tsx-, -kst-.

Grupos de 4 fonemas

-ndsr-: eilandsraad
-nkst-: pinkstr
-nstr-: instruksión < instrucción
-xrpr-: boegrpriet [bu_xrprít] (3 sílabas)

Conclusiones

Como vemos, el papiamento tiene numerosos grupos trifonemáticos y de cuatro fonemas, y en esto no sigue el molde que es normal al español y al portugués, sino más bien a las lenguas germánicas. Aquí estamos indudablemente en presencia de una influencia holandesa, ya que en el holandés como en el alemán es normal que una palabra tenga un grupo inicial y/o un grupo final; como las lenguas germánicas abundan en palabras compuestas, suele ocurrir con mucha frecuencia que una palabra con un grupo final es seguida en la composición por otra palabra que tiene un grupo inicial. Justamente Rona (1968) señala que el grupo medial -ptštr- es normal en alemán (por ejemplo en Hauptstrasse), en cambio sería imposible en español. El papiamento posee muchas palabras que se originan en palabras holandesas compuestas, que presentan

estos grupos complejos. En algunos casos hemos encontrado simplificaciones como se nota en las listas de grupos que hemos dado en este capítulo. La norma, sin embargo, es que en el papiamento culto de la época actual, los grupos complejos se pronuncian tal como en holandés. A esto contribuye también el hecho de que el papiamento mismo contiene partículas que empiezan con consonante, como por ejemplo la partícula plural nan que se agrega sin vocal intermedia a palabras terminadas en consonante y aun a las que terminan en grupo consonántico, dando así grupos complejos completamente nuevos.

La única incompatibilidad que notamos es que las consonantes sonoras se ensordecen cuando en el mismo grupo sigue otra consonante sorda. No damos aquí los ejemplos, porque ya figuran en las listas que anteceden. Por supuesto, las sonantes y las semi-consonantes no se ensordecen en estos casos.

En principio, sólo encontramos grupos complejos en posición final en aquellos casos en que el último elemento es l o r. En estos casos la líquida en cuestión es núcleo silábico, ya que palabras como hombr_o, ankl_o se pronuncian como bisilábicas. Se trata pues, de pseudo-grupos complejos, y con respecto a su origen ya hemos hablado antes.

En posición inicial solamente encontramos grupos complejos en aquellos casos en que la estructura del grupo es de consonante + líquida + semiconsonante, como en klyente, fryedad, prweba, etc. Este tipo de grupo, en esta posición es normal en español.

En posición medial no parece existir prácticamente límite a las combinaciones posibles, según las listas que preceden y de acuerdo con las consideraciones que acabamos de hacer.

CAPITULO VI

CAMBIOS ESPORADICOS

Llamamos "esporádicos" los cambios que no involucran la pérdida o la transformación de un fonema (o de su realización) en un contexto fónico dado todas las veces que aparezca en este contexto; que no constituyen por lo tanto una "ley fonética". Los cambios que incluimos en este capítulo se deben al significado de una palabra o a su función o a su uso frecuente junto con otra palabra u otras palabras bien determinadas. En definitiva, aquí se trata de un cambio de una palabra, no de un sonido o de un fonema. Así por ejemplo, la palabra española sabe "suele" (muy común con este significado en todo el español sudamericano) se transforma en sa no porque la e final o la b final o la b intervocálica suelen perderse en papiamento, sino porque esta palabra específicamente tiene un uso exclusivamente proclítico, y las palabras proclíticas suelen abreviarse considerablemente en todas las lenguas románicas (compárese el español don con dueño). El mismo verbo español sabe en su otro significado "sabe", que no se usa como proclítico, no se ha abreviado, sino que dio el papiamento sabi.

En los capítulos anteriores hemos incluido algunos cambios de este tipo, cuando así lo justificaba la frecuencia con que ocurrían, esto es, cuando se presentaban con cierta regularidad aunque la causa profunda fuera similar a la del ejemplo que acabamos de dar. En este capítulo incluimos aquellos cambios esporádicos que ocurren solo aisladamente.

Tales cambios pueden ser motivados por la supresión, añadidura,

trueque o modificación de fonemas o sílabas.

Al primer tipo de modificaciones pertenecen:

la aféresis

la síncopa

la haplología

la apócope.

Al segundo tipo corresponden:

la prótesis

la epéntesis

la epítesis

A la transposición de dos fonemas denominamos metátesis.

A la modificación corresponden:

la analogía

la disimilación

la asimilación.

Aféresis:

Lenz (1928, p. 150) recoge la alusión hecha por Schuchardt sobre la supresión de sílabas iniciales (aféresis) en los criollos y la aplica al papiamento. Así se expresa el lingüista chileno:

"Schuchardt, KS, I 17, demuestra con numerosos ejemplos que todos los idiomas negrocriollos se inclinan a suprimir sílabas iniciales de voces largas portuguesas i castellanas para reducirlas a dos sílabas porque en las lenguas africanas la mayor parte de palabras simples, prescindiendo de prefijos i sufijos gramaticales, son disílabas. A veces se guardan, sin embargo, tres sílabas. Bastarán como ejemplos:

tende - entender, sende - encender, dorna - adornar, pura, apurar o apuro, weita - aguardar (= ver)... "

Nos permitimos discrepar de Lenz, puesto que en los ejemplos que da, sólo encontramos supresión de a- y de prefijos, dos fenómenos que podemos señalar como muy comunes en el español sudamericano. No hay motivo para pensar en una causa africana, aunque tal influencia tampoco puede descartarse.

La supresión de la a- inicial y la supresión de los prefijos, ocurren, repetimos, con mucha frecuencia en todo el español de Sudamérica¹.

Así, hay verbos en el español popular, que tienen dos formas, una con el prefijo y la otra sin él:

preñar ~ empreñar

tibiar ~ entibiar

trancar ~ atranicar

nivelar ~ anivelar

-
1. Del mismo modo es frecuente la adición de una a- inicial o de un prefijo y también el cambio de un prefijo por otro. (Véase Rona, 1962). En definitiva los prefijos son el elemento más inestable de los dialectos americanos del español, y a- se comporta como prefijo en este sentido. Efectivamente existe el prefijo a- (como por ejemplo en amasar, atolondrado, atardecer, etc.), pero para el dialectólogo resulta a veces difícil identificar este prefijo a- con la a- "protética" de formas dialectales como: el afoto o similares. Es por esto que se suele hablar de la supresión o adición de a- como si fuera diferente de la supresión o adición de prefijos. Sin embargo, nos parece bastante claro que no se trata del fonema /a/ que se añade o se suprime, sino del prefijo a-, aun cuando en algunos casos el uso de este prefijo carece de sentido; pero no olvidemos que también carece de sentido el uso del prefijo en- en empreñar. Lo único que sucede es que el español popular quita, pone y cambia prefijos sin ningún orden aparente. El papiamento hace exactamente lo mismo.

Por lo tanto no vemos la necesidad de suponer que se trate de influencia negro-africana en los ejemplos siguientes:

fierno < infierno

maŝar < demasiado

plamá < *desplama (< desplumado)

spierta < despierta

benenadó < envenenador

gañoso < engañoso

gañadó < engañador

salada < ensalada (probable cruce con el holandés salade)

Parece que en nificasón < *sinifikasyón < significación interpretaron [sin] como un prefijo idéntico a la preposición sin¹.

Un caso muy especial es mara < port. tomara. No es posible suponer que la primera sílaba de tomara fuese confundida con un prefijo; pero por supuesto tampoco es posible imaginar que se trate de un cambio fónico regular. Por lo tanto, la única explicación que cabría sería que la aféresis en este caso tuviera algo que ver con el hecho de tratarse de una interjección.

Síncopa:

Un ejemplo de síncopa es el de antayera < anteayer. Existe también en los dialectos hispanoamericanos

Madrasa < madrasta y padraso < padrasto, frente a las formas

1. No debemos olvidar que en efecto la mayoría de los prefijos españoles es idéntica a otras tantas preposiciones: a-, de-, con-, sobre-, etc.

cultas madrastra y padraastro.

Haplogía: un solo caso: mucha < muchacho.

Apócope:

La apócope ocurre con bastante regularidad en el papiamento y por esta razón lo hemos estudiado a través de los capítulos precedentes bajo los conceptos de pérdida de vocales finales, de r final, etc.

Prótesis:

La añadidura de un elemento no etimológico a una palabra ocurre en papiamento y en general la forma protética alterna con la otra:

alew ~ lew < lejos

atardi ~ tardi < tarde

awé < hoy

awendía < hoy + día

Las formas ehémbr_o y eventaha parecen deberse a la fonética sintáctica del artículo.

Epéntesis:

Es muy frecuente que entre líquidas o nasal y consonante o grupo de consonantes, o entre consonantes o grupo de consonantes y líquida o nasal se desarrolla una vocal para refuerzo de la articulación. Son las epéntesis o anadiduras de sonidos no etimológicos:

alomenos < al menos

herebe < hierbe

kalakuna < kalkoen(h.) "Calcuta"

kologá < colgar

konofló < knoflook

(ta) kere < cree

lubida < *lbida < olvida

mantenešón < mantensión (Maduro)

potulot < potlood

sukú < *sku < *skur < skuro < oscuro

Vemos aquí dos clases de epéntesis vocálica: en primer lugar ocurre para eliminar grupos iniciales inaceptables para el papiamento: lb-, kn-. En el segundo tipo, la epéntesis ocurre para eliminar sílabas trabadas.

Ambos tipos de epéntesis deben ser muy antiguos. La eliminación de grupos iniciales es un fenómeno común a muchas lenguas y ha sucedido incluso en la historia del español. Puede atribuirse en el papiamento a las diferencias en las estructuras silábicas del español y de las lenguas africanas de base. Notamos que tanto palabras españolas como holandesas presentan este fenómeno. Sin embargo, encontramos sukú y kere, y no podemos suponer que los grupos iniciales sk, kr sean ajenos al papiamento actual. Todo lo contrario: hemos visto en el capítulo referente a las vocales, que la e- inicial se pierde casi regularmente dando lugar a una s impura. En ese momento atribuíamos esta pérdida de la e- inicial a una influencia holandesa, o sea, muy posterior a la época de la formación del papiamento. Por consiguiente, sukú y kere deben haber sufrido la epéntesis en una época en que esta influencia holandesa no se manifestaba, o sea cuando el papiamento todavía no toleraba la s- impura. Es por esta razón que consideramos este primer tipo de epéntesis vocálica como muy antiguo.

Nótese que *sepiña (< spiña) sufrió muchos cambios ulteriores (pg. 95).

En cuanto al segundo tipo, observamos también que el papiamento actual tolera perfectamente bien las sílabas trabadas interiores. Por lo tanto, su resolución mediante una vocal epentética debe también ser antigua. Diríamos que se debe a la influencia de las estructuras silábicas africanas, ya que lo mismo sucede en el portugués del Brasil, donde regularmente ocurre la epéntesis de una /i/, por ejemplo:

[abisolúto] < absoluto. No podemos suponer que la coincidencia en este sentido entre el portugués del Brasil y el papiamento se deba a un "proto-criollo afro-portugués", ya que, por un lado, no ocurre en el portugués del Viejo Mundo, y en segundo lugar si bien el fenómeno es el mismo, en cambio el procedimiento es muy diferente. El portugués del Brasil intercala siempre una /i/, mientras que el papiamento usa cualquier fonema vocálico, habitualmente el mismo que existe en la sílaba precedente.

A veces es una /r/ la que se intercala:

higra < hígado

insprira < inspira

karpitán < kapitán (también en el español de Venezuela).

En el caso de karpitán - nombre de un pez - se trata evidentemente de una contaminación o cruce con carpa. En los otros dos casos, la r se intercala después de la oclusiva. Vemos así que el papiamento no sigue la tendencia española e hispanoamericana de intercalar una vocal epentética entre una oclusiva y una r (por ejemplo chácara < chacra), que menciona Tomás Navarro (1957, p. 116-117).

La forma epentética desformá < deformado se ha producido al parecer por confusión de prefijos.

Epítesis:

Es frecuentísima en papiamento, dado que es una lengua que difícilmente tolera consonantes finales.

En el capítulo referente a las vocales hemos discutido largamente esta tendencia a la epítesis vocálica, y hemos dicho también:

1º) que lo más frecuente es que la vocal epitética sea de abertura mínima: /i/, /u/.

2º) que la /i/, /u/ epitéticos se comportan igual que las etimológicas, en cuanto alternan con /a/ en una forma no regular.

Damos a continuación ejemplos de vocales epitéticas:

-i: banki < bank

bleki < blik

buki < boek

danki < dank

diki < dik

doppi < dop

falki < valk

forki < vork

forti < fort

hardi < hard

harki < hark

hokki < hok

huki < hoek

kalmeki < karnemelk

kelki < kelk

kerki < kerk

kinipi < *knip < knipen

korki < kurk

lampi < lamp

pakki < pak

plekki < plek

rekki < rek

skerpi < scherp

slopi < sloop

snepi < snip

spèki < spek

steipi < stuip [stöip]

strepì < streep

stropi < stroop

stuipi < stuip

tank < tank

trapi < trap

yaki < jak

-u: kolu < col

preimu < pruim [pröim]

raspu < rasp

santu < zand

skouru < *schour < schourer (< schouder)

solu < sol

-a: anasa < ananás
ayera < ayer
bihesa < vejez
kakalaka < kakkerlak
kalakuna < kalkoen
sara < *sar < *saren (< sarren)
sorsaka < zuurzak

Sens no presenta una s epitética, sino que continúa la palabra holandesa e inglesa cents que, por supuesto, se da muchísimo más a menudo en plural que en singular en el habla cotidiana. (Teóricamente podríamos calcular que solamente en un uno por ciento de los casos se da en singular). Por consiguiente podemos declarar que no se encuentra absolutamente ninguna consonante epitética en el papiamento.

Metátesis:

Este fenómeno se ha producido en muchas palabras castellanas. Son ejemplos de metátesis producidos antiguamente y hoy definitivamente estabilizados: palabra (anticuado parabla), peligro (anticuado periglo), milagro (anticuado miraglo, etc.). Se trata de un cambio favorecido por las nasales y líquidas, en virtud de la "inconsistencia movediza" de las mismas, sobre todo de la r, la más insegura de todas (Menéndez Pidal, 1904, §67).

Este fenómeno se ha producido en no pocas palabras del papiamento. He aquí una serie de ejemplos:

drumí < dormido (-ur-) > -ru-)

fringud < vingerhoed

fruminga < *frominga < *fromiga < formiga

laria < aire (-ir- > -ri-)

marduga < madruga

pruga < *purga o *pluga < pulga

purba < *pruba < *proba < prueba

trempan < temprano

tribón < *tibrón < tiburón

stroba < estorba

Balia "bailar":

Hay tres interpretaciones posibles: puede ser una metátesis, o puede ser el verbo baliar, formado de la palabra holandesa bal + el sufijo -iar, o puede ser confluencia de las dos cosas.

La mayor parte de estas metátesis tienen como resultado la aparición de un grupo inicial de consonante + r. La r se hallaba etimológicamente detrás de una consonante subsiguiente o bien de la vocal subsiguiente. En el primer caso, la metátesis significa cambiar la r de sílaba:

fringud

trempán

tribón

En el segundo caso la metátesis implica el cambio de una r implosiva a explosiva, sin cambiar de sílaba:

drumí

fruminga

pruga

stroba

No se trata de una regla, sino más bien de una equivalencia subyacente de r implosiva y explosiva, ya que encontramos también la metátesis contraria: una explosiva que se vuelve implosiva en posición intervocálica (marduga), y hasta en sílaba inicial (purba).

Lo general es, sin embargo, que la r que está detrás de una vocal cambie de lugar con esa vocal:

drumi (-ur- > -ru-)

fruminga (-ur- > -ru-)

pruga (-ur- > -ru-)

stroba (-or- > -ro-)

y este cambio se da también en casos en que la r (o la l) no están en ningún grupo:

laria (-ir- > -ri-)

balia (-il- > -li-)

Tenemos un caso de aparente metátesis que no se inscribe en ninguno de los tipos que hemos estudiado: maínta < mañanita.

Lenz (1928, p. 104) deriva esta palabra papiamento del papiamento mayan y este a su vez del portugués manhã. Maduro (1967, p. 11) observa muy atinadamente que maínta es en realidad una deformación del español mañanita, lo mismo que la variación arubeana manita. Comparando manita y maínta tendría uno la impresión de que la forma curazoleña se debe a una metátesis y que la forma arubeana sería la original (por haplología del español mañanita). Esto no es imposible,

ya que si bien se trata de un caso aislado, no se puede negar la posibilidad de una metátesis que conduzca a una n implosiva, que es sumamente común en papiamento, incluso por epéntesis. Sin embargo creemos que la cuestión es mucho más compleja.

En primer término no podemos estar seguros de cuál ha sido el proceso de desaparición de la ñ. Podemos también suponer (y en esto damos absolutamente la razón a Lenz) que la /-ñ-/ se haya desnasalizado dando *mayanita.

La /y/ podría haberse perdido posteriormente por encontrarse entre dos vocales iguales y ambas átonas. Esto sucede también muy a menudo en el español popular.

En cuanto a la metátesis en si, ésta no es más que una de las explicaciones posibles: manita > maínta. Pero cabe igualmente suponer la aparición de una n epentética, dando *maninta, y la desaparición posterior de la n intervocálica. Ninguna de las dos explicaciones contradice los principios que hemos constatado en la evolución del papiamento, pero en el primer caso describiría el cambio como metátesis y en el segundo, como epéntesis. Puesto que no resulta posible afirmar que un proceso sea más probable que el otro, lo único que podemos asegurar es que el curazoleño maínta y el arubeano manita proceden del español mañanita (tal como afirma Maduro) y no del portugués.

Analogía:

Como ejemplo de analogía tenemos un caso interesante: vierna < (dia) viernes, por analogía con día luna que es mondag en holandés.

Asimilación:

Algunos fenómenos que hemos tratado en los capítulos anteriores podrían describirse como asimilaciones y considerarse como esporádicos, ya que no constituyen reglas que se cumplen necesariamente. Como ejemplo mencionaremos la igualación de una vocal a la vocal subsiguiente, como por ejemplo: burdugu, priminti; un caso de asimilación de consonante es nanishi.

Disimilación:

También aquí podríamos incluir algunos casos ya descritos en los capítulos anteriores, como por ejemplo: kareda < carrera, o landadó < *nandadó < nadador. En este último caso es evidente que se trata de una disimilación entre dos n, puesto que la n implosiva adventicia no aparece en papiamento sino cuando la sílaba empieza con una nasal: si el cambio de la n- inicial a l- hubiera sido previo, no habría n implosiva y tendríamos *ladadó en vez de nadadó.

Anexo

Cuadro fonológico del papiamento

	labial	dento-alv.	palatal	velar	glotal
oclusiva	p b	d t	dž č	g k	
fricativa	v f	z s	ž š	χ	h
nasal	m	n	ň		
lateral		l			
vibrante		r			
semicons.	w		y		

Conclusión

En esta tesis hemos pasado revista al sistema fonológico del papiamento en su estado sincrónico actual. Luego, hemos intentado estudiar las etimologías de las palabras del papiamento que figuran en nuestro corpus, para deducir cuáles son los fonemas españoles, portugueses, holandeses, ingleses y africanos que se conservan, cuáles los que desaparecen y cuáles se modifican.

El mismo procedimiento deductivo lo hemos utilizado igualmente para la distribución de los fonemas, primeramente con respecto a su posición en la sílaba y en la palabra, y luego con respecto a su entorno fónico propiamente dicho, en cuanto a su incorporación en diptongos, nexos o grupos, así como su dependencia de los fonemas precedentes y subsiguientes.

Como resultado de este estudio, hemos encontrado una serie de cambios ocurridos en el interior del papiamento, que afectan las palabras de cualquier origen. Estos procesos se manifiestan a veces como cambios regulares, otras veces como vacilaciones que en ciertos casos subsisten hoy, mientras que en otros solamente subsisten sus efectos en la forma de palabras que contienen un término de la vacilación y otras palabras que contienen el otro término.

La primera conclusión general que podemos sacar, pues, es que la evolución del papiamento ha estado y está sujeto a muchas vacilaciones, fenómeno que, desde el punto de vista teórico, debemos considerar normal en una lengua procedente de una mezcla.

En segundo lugar, también nos parece normal que tanto los cambios como las vacilaciones se encuentren en un estado sumamente inestable, puesto que la instrumentalización de esta lengua es muy reciente. Hay numerosos neologismos procedentes del holandés y del español venezolano, que modifican considerablemente y a cada momento el inventario y la distribución de los fonemas del papiamento. Existe un enorme número de dobletes que podemos constatar todavía, bajo la forma de coexistencia de palabras que siguen las reglas de evolución interna, con otras que no las siguen. Por supuesto, la vida de los dobletes es casi siempre muy corta en cualquier idioma, salvo que se dé una diversificación semántica que ayude a conservar ambas formas (por ejemplo español lindo no significa lo mismo que el español límpido; en el español sudamericano, hierro es el material y fierro es un pedazo de este metal).

Debido a la brevedad de la supervivencia de los dobletes semánticamente no diferenciados, existen dos posibilidades:

1) que el neologismo haya desaparecido, y en este caso simplemente no podemos detectar su existencia en un pasado no muy lejano;

2) que sea la palabra antigua la que haya desaparecido, y en estos casos, tenemos una aparente excepción a una regla de la evolución interna, sin que sea necesario que la palabra en cuestión por su significado sea un evidente neologismo.

Este último fenómeno explica entonces por qué en el cuerpo de esta tesis aparecen tantas excepciones a las reglas de evolución.

Repetimos aquí lo dicho en la introducción, en el sentido de que a pesar de estas numerosas excepciones, es indispensable admitir las reglas, puesto que de lo contrario no se podría explicar las palabras que sí presentan los cambios.

3) En todo nuestro corpus sólo hemos encontrado una docena de palabras indudablemente portuguesas. Con eso no creemos haber demostrado de ninguna manera que el papiamento no proceda del portugués. Nuestra conclusión no es realmente esta, sino más bien la misma a que llegó Rona (1971a) o sea, que las palabras y formas del papiamento que los estudiosos solían atribuir al portugués, no son indudablemente portuguesas. Por esa misma razón, con toda honestidad científica, debemos aclarar que la gran mayoría de esas mismas palabras no es tan poco indudablemente española. El examen de la presente tesis le permitirá al estudioso constatar que hay muchos más elementos indudablemente españoles que indudablemente portugueses; no obstante, tantos éstos como aquellos son incomparablemente pocos al lado de aquellos elementos que tanto pueden ser españoles como portugueses. La verdadera conclusión es, en este sentido, que no es la etimología la que nos va mostrar el origen del papiamento, sino conocimientos de factores históricos, ya que la etimología solo nos conduce a ambigüedades y conclusiones dudosas. A este respecto, opinamos que los que se han ocupado antes de este problema a pesar de ser grandes sabios (o tal vez justamente por serlo) se equivocaron al querer aplicar al papiamento métodos y razonamientos que habían dado excelentes resultados en otros terrenos.

4) Aunque esta tesis tiene por objeto la fonología histórica

del papiamento y no la historia de esta lengua, entendemos que los dos temas no pueden separarse, sobre todo debido a lo que acabamos de decir en el párrafo anterior. En este sentido, debemos decir que tanto los datos de fonología histórica como los puramente históricos apuntan hacia una continuidad interrumpida entre el español anterior a la conquista holandesa y el papiamento actual. Los primeros, porque de la documentación disponible resulta absolutamente claro que el español nunca ha desaparecido de Curaçao y de Aruba. Los segundos, porque mientras los portuguesismos indudables podrían explicarse por un adstrato también, en cambio los hispanismos indudables por poco que sean, serían inexplicables si en estas islas entre 1634 y 1810 hubiera desaparecido el español.

En otras palabras, durante el primer siglo y medio de ocupación holandesa, podían afluir elementos portugueses en la forma de un adstrato que traían los esclavos y los sefardíes, pero durante la misma época, no habría ninguna vía por la que penetraron elementos españoles que no hubieran estado en el papiamento desde su origen.

Bibliografía

- 1959 ALARCOS LLORACH, Emilio: "Semivocales y semiconsonantes españolas". Archivum IX: 1/2 (Oviedo).
- 1930 AMADO, Alonso: B D H I. Universidad de Buenos Aires (Buenos Aires).
- 1955 _____: De la pronunciación medieval a la moderna española. Gredos, Madrid.
- 1971 ALVARADO DE RICORD, Elsie: El español de Panamá. Edit. Universitaria, Panamá
- 1961 ALVAREZ NAZARIO, Manuel: El elemento afro-negroide en el español de Puerto Rico. Instituto de Cultura Puertorriqueña, San Juan.
- 1971 _____: "La fonética de los tainismos en el español de Puerto Rico". (Comunicación leída en el III Congreso de ALFAL, Río Piedras, Puerto Rico).
- 1954 COROMINAS, José: Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana. Gredos, Madrid.
- 1914 FOKKER, A.A.: "Het papiaments of basterd spaans der West Indiëse Eilanden" en Tijdschrift voor nederlandsche taal en letterkunde.
- 1953 GOILO, Enrique R.: Gramática papiamentu. Hollandsche Boekhandel, Curaçao.
- 1968 GRANDA, Germán: "La tipología 'criolla' de las hablas del área lingüística hispánica". En Thesaurus, XXIII (Bogotá).

- 1969 HALL, Robert A.: Pidgin and creole languages. Cornell University Press, Ithaca and London.
- 1940 HENRIQUEZ UREÑA, Pedro: "El español en Santo Domingo". B D H V. Universidad de Buenos Aires (Buenos Aires).
- 1906 HILLS, Elijah C.: "New Mexican Spanish" en PMLA XXI. Traducción española: "El español de Nuevo Méjico" en BDH IV. Universidad de Buenos Aires (Buenos Aires), 1938.
- 1942 LAPESA, Rafael: Historia de la lengua española. (las citas se hacen con la paginación de la 5ª edic., 1959), Escelicer, Madrid.
- 1928 LENZ, Rodolfo: El papiamento la lengua criolla de Curazao. Barcells, Santiago de Chile.
- 1970 LEWIS, Anthony R.: A descriptive analysis of the palenquero dialect. Tesis inédita, University of the West Indies, Jamaica.
- 1938 LIMA COUTINHO, Ismael de: Gramática histórica. (La cita se hace con la paginación de la 6ª edic. revisada, 1967). Livraria Academica, Río de Janeiro).
- 1967 MADURO, Antoine J.: Observación - apuntenan tocante "El papiamento la lengua criolla de Curazao". Curaçao.
- 1969 _____: "Algun obserwashon tocante e artículo 'Orígenes y evolución del papiamento' publica den e numeronan 2314 di Watapana". En Watapana nº 5 (Nimega).
- 1971 _____: Bon papiamentu. Curaçao.
- 1904 MENENDEZ PIDAL, Ramón: Manual de gramática histórica española. Espasa-Calpe, Madrid. (Las citas siguen la paginación de la 13ª edic., 1968).

- 1918 NAVARRO TOMAS, Tomás: Manual de pronunciación española. (Las citas se hacen con la paginación de la 13ª edic., 1957), CSIC, Madrid.
- 1939 _____: "Desdoblamiento de fonemas vocálicos" RFHI (Buenos Aires).
- 1953 _____: "Observaciones sobre el papiamento" en NRFH VII (México).
- 1968 RÖMER, G.R.: Ontwerp van een spelling voor het papyamento. Universidad de Amsterdam.
- 1959 RONA, José Pedro: El dialecto 'fronterizo'. Universidad de la República, Montevideo.
- 1962 _____: "Vulgarización" o adaptación diastrática de neologismos o cultismos. Universidad de la República, Montevideo.
- 1968 _____: "Las partes del discurso, un nivel de organización del lenguaje". En Litterae Hispanae et Lusitanae, Hamburgo.
- 1970 _____: "Elementos españoles y portugueses en el papiamento" (Conferencia leída en el I Simposio internacional de Estudios sobre el Papiamento, Curaçao).
- 1971a _____: "Elementos españoles, portugueses y africanos en el papiamento". En Watapana III: 3 (Nimega).
- 1971b _____: "Creolization and proto-creole" (Conferencia inédita en York University, Inglaterra).
- 1971c _____: "Rehispanisation de langues créoles aux Antilles". En Actes du XI^e Congrès de Linguistique et Philologie

Romanes, Québec.

- 1958 STUDER, Elena F.S. de: La trata de negros en el Río de la Plata durante el siglo XVIII. Universidad de Buenos Aires, Buenos Aires.
- 1953 TOSCANO MATEUS, Humberto: El español en el Ecuador. RFE Anejo LXI, Madrid.
- 1966 VALKHOFF, Marius F.: Studies in portuguese and creole. Witwatersrand University Press, Johannesburg.
- 1958 VAN WIJK, Henri L.A.: "Orígenes y evolución del papiamento" en Neophilologus, XLII, (Leiden).
- 1964 VIDAL DE BATTINI, Berta E.: El español de la Argentina, 2ª edic., Consejo Nacional de Educación, Buenos Aires.
- 1960 ZAMORA VICENTE, Alonso: Dialectología española, Gredos, Madrid.